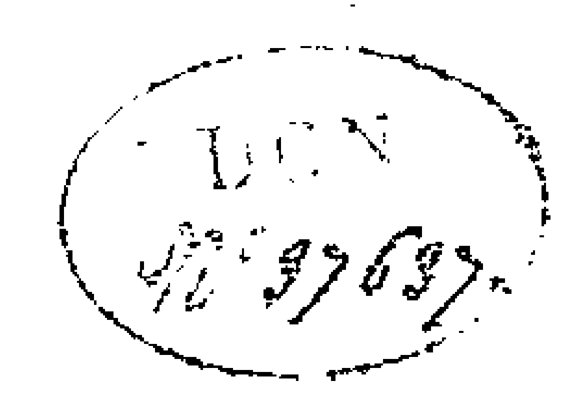
HEIDI.

UNE HISTOIRE POUR LES ENFANTS

ET POUR CEUX QUI LES AIMENT.

PAR

J. SPYRI.



Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur.



Bâle et Genève.
H. Georg, Libraire-Éditeur.
1882.

Table des matières.

Chapitre I.

En route pour l'alpe.

Quand on quitte le riant village de Mayenfeld pour gravir la montagne à l'aspect imposant et sévère qui domine cette partie de la vallée, on s'engage d'abord dans un joli sentier de plaine à travers champs et vergers. Au pied de la montagne le sentier change brusquement de direction et monte tout droit jusqu'au sommet; à mesure qu'on s'élève, l'air devient plus vif, et l'on respire à pleines bouffées les fortes senteurs des pâturages et des herbes alpestres.

C'est ce sentier que gravissait par une brillante matinée de juin une grande et robuste fille de la contrée, tenant par la main une enfant dont le visage paraissait en feu malgré sa peau brunie. Ce n'était pas étonnant, car, en dépit de la chaleur de juin, la pauvre enfant était empaquetée comme au gros de l'hiver. Elle pouvait avoir cinq ans, mais sa

véritable taille disparaissait sous une accumulation de vêtements: deux robes l'une sur l'autre, un gros mouchoir de coton rouge croisé par dessus, et d'épais souliers de montagne garnis de clous; la pauvre petite suffoquait et avait bien de la peine à avancer.

Il y avait une heure environ que les deux voyageuses avaient commencé à gravir le sentier, lorsqu'elles arrivèrent au hameau de Dörfli, situé à mi-chemin du sommet; c'était le village natal de la jeune fille, aussi s'entendit-elle bientôt appeler de tous côtés; les fenêtres s'ouvraient, les femmes paraissaient sur le seuil de leur porte, chacune voulait l'arrêter au passage et échanger quelques mots avec elle. Mais elle ne fit halte nulle part, se contenta de répondre en passant aux salutations et aux questions, et ne ralentit sa marche que lorsqu'elle se trouva devant une maison isolée à l'extrémité du hameau. Une voix l'appela par la porte ouverte:

— C'est toi, Dete? Attends un instant; nous ferons route ensemble, si tu vas plus loin.

Ainsi interpellée, la jeune fille s'arrêta, et l'enfant en profita aussitôt pour dégager sa main et s'asseoir sur le bord du sentier.

— Es-tu fatiguée, Heidi? demanda sa compagne.

— Non, mais j'ai trop chaud, répondit la fillette.

— Nous serons tout de suite en haut; il te faut

prendre encore un peu courage et faire de grands pas; dans une heure nous serons arrivées.

A ce moment, une grosse femme à la figure jeune et bienveillante sortit de la maison et les rejoignit. L'enfant se leva et se remit à marcher derrière les deux amies qui entamèrent aussitôt une conversation animée sur tous les habitants de Dörfli et des localités voisines.

— Mais, où vas-tu donc avec cette petite, Dete? demanda enfin la nouvelle venue. C'est sans doute l'enfant que ta sœur vous a laissé?

— Oui, répondit Dete, je la mène chez le Vieux de l'Alpe où elle restera.

— Comment, tu veux que cette enfant reste chez le Vieux de l'Alpe? Je crois vraiment que tu as perdu la tête, Dete; comment peux-tu faire une chose pareille! Tu verras comme il va t'envoyer promener avec ta proposition.

— Par exemple! il est le grand-père de la petite, il faut qu'il fasse sa part; c'est moi qui l'ai eue sur les bras jusqu'à présent. Du reste, tu peux bien être sûre, Barbel, que ce n'est pas à cause d'elle que je vais laisser échapper une place comme celle qu'on m'offre. C'est le tour du grand-père, à présent.

— Oui, s'il était comme les autres gens, je ne dis pas, reprit vivement Barbel; mais tu le connais; que

veux-tu qu'il fasse d'une enfant, et si petite encore! Elle ne pourra pas y tenir. Et toi, où veux-tu donc aller?

— A Francfort, répondit Dete; j'ai là une fameuse place chez des gens qui sont déjà venus l'été dernier à Ragatz; c'est moi qui faisais leurs chambres et qui les servais, et ils m'auraient déjà emmenée si j'avais pu quitter au milieu de la saison. Cette année ils sont revenus et ils m'offrent de nouveau de partir avec eux. Pour cette fois, j'irai, tu peux compter dessus!

— Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne voudrais pas être la petite, reprit Barbel. Personne ne sait au juste quelle sorte d'homme est le Vieux de l'Alpe; il ne veut avoir affaire à personne; de toute l'année il ne met pas les pieds à l'église, et quand une fois par an il descend avec son gros bâton, tout le monde a peur de lui et l'évite. Il a tout à fait l'air d'un païen ou d'un Indien avec ses épais sourcils gris et sa terrible barbe; et je t'assure que j'aime autant ne pas le rencontrer seule!

— Eh bien quoi! repliqua Dete piquée, il n'en est pas moins le grand-père, et il faut qu'il prenne soin de l'enfant. Que veux-tu qu'il lui fasse, après tout? Du reste, quoi qu'il arrive, c'est lui qui en sera responsable, et pas moi.

— Je voudrais seulement savoir, continua Barbel,

ce que ce vieux peut bien avoir sur la conscience pour faire des yeux si terribles et pour vivre tout seul là-haut sans jamais voir personne. On fait toutes sortes de récits sur son compte; tu dois bien en savoir quelque chose par ta sœur, n'est-ce pas, Dete?

— C'est bien sûr que j'en sais quelque chose! mais je me garderais bien d'en parler; s'il l'apprenait, cela me ferait une belle affaire!

Cependant la curiosité de Barbel n'était pas satisfaite; il y avait longtemps déjà qu'elle désirait savoir ce qu'il en était de ce Vieux de l'Alpe, à l'air si rébarbatif, à la vie si solitaire, et dont les gens ne parlaient qu'à demi-mot, comme s'ils craignaient d'être contre lui, sans oser pourtant prendre son parti. Comme il n'y avait pas longtemps que Barbel était venue de Prättigau pour s'établir à Dörfli, elle n'était pas très au courant des circonstances passées et des personnalités du pays. Dete, au contraire, une de ses vieilles connaissances, était née à Dörfli, et y avait vécu avec sa mère jusqu'à la mort de cette dernière, une année auparavant; elle était alors descendue à Ragatz pour prendre du service à l'hôtel comme femme de chambre. Elle en venait précisément ce jour-là; c'était une excellente occasion de la questionner, et cette fois Barbel était bien décidée à ne pas la laisser échapper sans en profiter. Passant familièrement son bras sous celui de Dete, elle lui dit:

— Tu es une personne qu'on peut croire quand elle dit quelque chose; je suis sûre que tu sais toute l'histoire. Dis-moi donc ce qui est arrivé à ce vieux, s'il a toujours été aussi craint et aussi sauvage.

— Je ne peux pas dire d'une manière précise s'il a toujours été comme à présent; j'ai vingt-six ans, il en a au moins septante, et tu penses bien que je ne l'ai pas connu dans sa jeunesse. Si je savais seulement que cela ne fasse pas ensuite tout le tour de Prättigau, je pourrais te raconter toutes sortes de choses sur son compte, car ma mère et lui étaient du même endroit.

— Voyons, Dete, à quoi penses-tu? répondit Barbel un peu piquée; on ne bavarde pas tant que ça à Prättigau; et puis tu penses bien que je sais garder quelque chose pour moi quand il le faut. Raconte seulement, et ne t'inquiète pas.

— Eh bien, oui! mais tu tiendras parole? dit Dete d'un ton significatif.

Toutefois avant de commencer son récit, elle se retourna pour s'assurer que la petite n'était pas assez près pour entendre ce qu'elle avait à dire. Mais Heidi avait disparu. Il y avait probablement déjà un certain temps qu'elle avait cessé de suivre les deux amies, sans que celles-ci, dans le feu de la conversation, s'en fussent aperçues. Dete s'arrêta, inspecta attentivement du regard le sentier qu'elle

venait de parcourir et dont on pouvait suivre tous les contours jusque près de Dörfli; mais point de Heidi, nulle part.

— Ah! je la vois, s'écria enfin Barbel qui scrutait aussi l'horizon de tous côtés; regarde là-bas; et elle désignait du doigt un petit point noir à une grande distance du sentier. Elle grimpe là-bas avec Pierre le chevrier et ses bêtes. J'aimerais savoir pourquoi il monte si tard aujourd'hui. Mais au fond, tant mieux, il s'occupera de la petite, et nous serons plus libres pour causer.

— Ce n'est pas nécessaire de tant s'occuper d'elle; elle n'est pas bête, pour ses cinq ans, elle sait ouvrir les yeux et faire son profit de ce qu'elle voit, je t'en réponds; et c'est tant mieux pour elle, car elle en aura besoin plus tard, le Vieux n'a plus rien que ses deux chèvres et son chalet.

— A-t-il possédé davantage autrefois? demanda Barbel.

— Lui? je pense bien! répliqua vivement Dete; il avait une des plus belles fermes de Domleschg. Ils n'étaient que deux enfants; son frère cadet avait un caractère tranquille et rangé, mais lui n'aimait pas travailler, il voulait faire le „Monsieur" et passait son temps à courir le pays dans la société de gens suspects que personne ne connaissait. Il finit par perdre au jeu tout son avoir; son père et sa mère

en moururent de chagrin, et son frère, qu'il avait réduit à la mendicité, quitta le pays pour aller on ne sait où. Le Vieux lui-même, qui ne possédait plus rien que sa mauvaise réputation, disparut aussi. D'abord personne ne sut ce qu'il était devenu; puis on apprit qu'il était entré au service du roi de Naples, et après cela on resta de nouveau douze ou quinze ans sans avoir de ses nouvelles. Puis tout à coup il reparut à Domleschg avec un garçon déjà grand qu'il chercha à introduire dans sa famille; mais toutes les portes lui restèrent fermées, personne ne se souciait d'avoir affaire avec lui. Naturellement il en fut aigri, il déclara qu'il ne remettrait plus les pieds à Domleschg, et c'est alors qu'il vint s'établir à Dörfli avec son garçon. Il paraît que sa femme était suisse, qu'il l'avait rencontrée à Naples, et qu'il l'avait perdue peu de temps après leur mariage. Il devait avoir quelques économies, car il fit apprendre un métier à son fils Tobie qui devint charpentier. C'était un homme rangé qu'on aimait dans tout Dörfli. Mais quant au Vieux, on s'en méfiait; on prétendait qu'il avait déserté l'armée, et qu'il avait eu de bonnes raisons pour cela; le bruit courait qu'il avait tué un homme, non pas à la guerre, tu comprends, mais dans un accès de violence. Pourtant nous l'avions reçu chez nous comme parent, puisque la grand'mère de ma mère et la sienne

étaient sœurs, et nous l'avons toujours appelé l'Oncle. C'est depuis qu'il est allé s'établir sur la montagne que les gens d'ici l'appellent le „Vieux de l'Alpe“.

— Mais ce Tobie, qu'est-il donc devenu? demanda Barbel qui paraissait vivement intéressée.

— Attends un moment, nous y arrivons; je ne peux pas tout dire à la fois, répliqua Dete. Donc Tobie était allé à Mels en apprentissage, et quand il revint à Dörfli, il prit pour femme ma sœur Adélaïde; ils s'étaient toujours plu, et après leur mariage ils vécurent très heureux ensemble. Mais cela ne dura pas longtemps. Deux ans après, comme Tobie travaillait à une construction, une poutre lui tomba sur la tête et le tua du coup. Quand on le rapporta à la maison dans cet état, Adélaïde en reçut un tel choc qu'elle prit une fièvre violente dont elle ne se remit pas. Elle avait toujours été d'une santé délicate, et quelquefois elle prenait des crises d'une maladie étrange dans lesquelles on ne savait pas si elle dormait ou si elle veillait. Deux semaines seulement après la mort de Tobie, on enterra Adélaïde. Tout le monde se mit alors à parler du triste sort de ces deux malheureux, et bientôt on commença à dire tout haut que c'était la punition que l'Oncle s'était attirée par sa vie impie. On ne se gêna pas pour le lui dire en face, et même le pasteur le lui mit

sur la conscience en l'engageant à se repentir. Mais au lieu de s'adoucir, il n'en devint que plus terrible et plus renfermé, et il ne parla plus à personne; du reste on l'évitait autant que possible. Tout d'un coup on apprit qu'il était allé s'établir sur l'alpe et qu'il ne redescendrait plus au village. C'est là qu'il demeure depuis lors, en inimitié avec Dieu et avec les hommes. Ma mère et moi nous avons recueilli l'enfant d'Adélaïde qui n'avait qu'un an. L'année dernière, quand ma mère est morte, et que je suis descendue aux bains pour gagner quelque chose, j'ai emmené la petite avec moi, et je l'ai mise en pension chez la vieille Ursule, à Pfäffers, pendant que je passais l'hiver aux bains où il y avait assez à faire à coudre et à raccommoder. Ce printemps, la famille de Francfort que j'ai servie l'année dernière est revenue à Ragatz et veut absolument m'emmener. Nous partons après-demain; c'est une bonne place, je t'en réponds.

— Et tu comptes laisser cette petite chez le Vieux, après ce que tu m'as raconté? Cela m'étonne que tu puisses seulement y penser, Dete! dit Barbel d'un ton de reproche.

— Que veux-tu? répliqua Dete; j'ai fait ma part; que faut-il que j'en fasse à présent? Je ne peux pourtant pas emmener à Francfort une enfant de cinq ans. Mais à propos, Barbel, jusqu'où voulais-tu

aller? Nous voici déjà à moitié chemin du pâturage.

— Nous sommes justement arrivées à ma destination, répondit Barbel; je suis venue pour parler à la grand'mère du chevrier; elle file pour moi pendant l'hiver. Adieu donc, Dete, et bon succès!

Dete tendit la main à sa compagne et s'arrêta un moment pour la voir entrer dans la maison du chevrier. C'était un petit chalet bruni, situé un peu à l'écart du sentier, dans une combe qui le protégeait du vent, presque à mi-chemin entre Dörfli et l'alpage. Heureusement que le chalet était un peu protégé par la montagne, car il était si branlant, si dégradé, qu'il ne devait pas faire beau y demeurer quand le föhn soufflait avec violence, ébranlant portes et fenêtres, et faisant craquer les poutres vermoulues. Ces jours-là, si le chalet avait été construit sur le pâturage, il aurait sûrement été balayé par le vent et précipité au fond de la vallée. C'est là qu'habitait Pierre le Chevrier, garçon de onze ans, qui descendait chaque matin à Dörfli chercher les chèvres pour les emmener à l'alpage où elles se régalaient tout le jour d'un gazon court et parfumé. Le soir venu, Pierre redescendait en gambadant avec ses bêtes au pied léger, et arrivé à Dörfli, il faisait entendre entre ses doigts un sifflet aigu qui rassemblait aussitôt sur la place les différents propriétaires des chèvres.

C'étaient presque toujours des enfants qui venaient chercher leurs bêtes, car ce sont des animaux assez paisibles desquels ou n'a rien à craindre. Pendant tout l'été c'était le seul moment de la journée où Pierre échangeât quelques mots avec ses semblables; tout le reste du temps, il le passait dans la société des chèvres. Il avait bien à la maison sa mère et la vieille grand'mère aveugle; mais il partait le matin de très bonne heure, et le soir il ne rentrait que tard, étant resté le plus longtemps possible avec les autres enfants; en sorte qu'il ne lui restait plus que le temps d'avaler son pain et son lait et de se mettre au lit pour y dormir sur les deux oreilles. Son père, qu'on appelait aussi Pierre le Chevrier parce qu'il avait exercé le même métier dans sa jeunesse, était mort d'un accident en coupant du bois. La mère, dont le vrai nom était Brigitte, était appelée par analogie „la Chevrière", et quant à l'aïeule, jeunes et vieux ne la connaissaient que sous le simple nom de „grand'mère".

Dix bonnes minutes s'étaient bien écoulées depuis que Barbel avait quitté Dete, et celle-ci attendait toujours devant le chalet, ne voyant point arriver Heidi, et regardant de tous côtés pour découvrir où pouvaient bien être les deux enfants et leurs chèvres. Comme ils ne paraissaient pas, elle monta un peu plus haut, à un endroit d'où elle pouvait voir

jusqu'au bas de la pente. Là, elle regarda tantôt à droite, tantôt à gauche, mais sans succès.

Pendant qu'ils exerçaient ainsi sa patience, les enfants avaient fait un long détour, parce que Pierre voulait mener ses chèvres aux endroits qu'il connaissait et où elles trouvaient des touffes et des buissons particulièrement à leur goût; cela avait naturellement beaucoup allongé la route. La petite avait d'abord suivi Pierre en grimpant avec peine, étouffant dans son paquet d'habits, toute haletante, presque à bout de forces. Elle ne disait pas un mot, mais regardait tantôt son compagnon qui, les pieds nus et les culottes courtes, sautait légèrement devant elle, tantôt les chèvres aux jambes fines et élancées qui grimpaient avec agilité à travers pierres et buissons, au bord des précipices. Soudain l'enfant s'arrêta, s'assit par terre, ôta rapidement bas et souliers, se releva et commença à se débarrasser promptement de l'épais mouchoir rouge et de ses deux robes l'une après l'autre; car la cousine Dete lui avait mis sa robe du dimanche par dessus celle des jours, pour ne pas avoir la peine de les porter. En moins d'une minute, Heidi se trouva dans son léger jupon, les bras nus sortant de sa chemise aux manches courtes. Puis elle rassembla tous ses vêtements en un joli tas, et se mit à sauter et gambader derrière les chèvres, aussi légère que l'une d'elles. Pierre n'avait

pas pris garde à cette halte subite; quand il vit arriver Heidi dans son nouveau costume, tout son visage s'épanouit d'aise, et une affreuse grimace exprima sa satisfaction intime; lorsque, se retournant, il aperçut le tas de vêtements au bord du sentier, son visage se contracta encore davantage et sa bouche s'ouvrit jusqu'aux oreilles; mais il ne dit pas un mot.

Une fois débarrassée de ce qui la gênait, Heidi entama une conversation avec Pierre qui avait bien à faire à répondre à toutes ses questions; elle voulait savoir exactement combien il avait de chèvres, où il les menait paître, ce qu'il faisait là-haut quand il était arrivé, etc. C'est ainsi que tout en causant, ils atteignirent enfin le chalet du chevrier non loin duquel les attendait toujours la cousine Dete. A peine les eut-elle aperçus qu'elle s'écria vivement:

— Heidi, que deviens-tu? Quelle tournure as-tu donc? Qu'as-tu fait de ta robe du dimanche? et de l'autre? et du mouchoir? Que sont devenus les souliers tout neufs que je t'ai achetés, et les bas que je t'ai tricotés? Heidi! qu'as-tu donc fait de tous tes vêtements?

— Là-bas! répondit l'enfant, désignant tranquillement du doigt le bas de la pente. La cousine suivit la direction indiquée. On voyait en effet quelque chose comme un paquet surmonté d'un point rouge qui devait être le mouchoir.

— Enfant de malheur! s'écria la cousine hors d'elle. Qu'est-ce qui t'a passé par la tête d'ôter tous tes habits? Qu'est-ce que cela signifie?

— Je n'en ai plus besoin, dit l'enfant qui n'avait pas du tout l'air affligée de sa conduite.

— Ah! c'est trop fort! As-tu perdu la tête? On pourrait vraiment le croire! Et maintenant comment redescendre chercher ces habits? Cela prendra bien au moins une demi-heure! Voyons, Pierre, descends vite me chercher ce paquet; mais dépêche-toi, et ne reste pas là planté à me regarder comme si tu étais cloué à ta place.

— Je suis déjà en retard, dit Pierre lentement, sans bouger de l'endroit où, les mains dans ses poches, il s'était arrêté pour écouter l'explosion de colère de la cousine.

— Alors pourquoi restes-tu là à écarquiller les yeux? Ce n'est pas le moyen de te dépêcher. Viens vers moi, je te donnerai quelque chose de beau; vois-tu?

Et Dete lui fit miroiter devant les yeux une pièce de cinq centimes toute neuve. Soudain Pierre prit sa course, descendit en bondissant au bas du pâturage, atteignit en quelques sauts prodigieux le tas de vêtements qu'il roula sous son bras, et reparut si rapidement avec le paquet que la cousine lui en fit compliment et lui donna tout de suite la pièce

promise. Pierre la fit bien vite disparaître au fond de sa poche, tandis qu'un large sourire épanouissait sa figure; ce n'était pas tous les jours qu'il se voyait en possession d'un pareil trésor.

— Tu peux bien me porter le paquet jusque là-haut, chez le Vieux, puisque c'est ton chemin, dit la cousine en se remettant en marche pour gravir la côte escarpée qui s'élevait au-dessus du chalet du chevrier. Pierre y consentit volontiers, et se remit aussi en route, le paquet sous le bras gauche, et dans la main droite son fouet qu'il faisait claquer. Heidi et les chèvres gambadaient joyeusement à ses côtés. Après trois quarts d'heure de marche, ils atteignirent enfin la saillie de rochers sur laquelle s'élevait l'habitation du Vieux de l'Alpe; exposée à tous les vents, mais placée de manière à recevoir le moindre rayon de soleil, elle jouissait d'une vue étendue sur toute la vallée qu'elle dominait. Derrière le chalet on voyait un groupe de trois vieux sapins aux longues branches pendantes. Au-delà se dressait le dernier escarpement de la montagne dont les pentes d'abord gazonnées, devenaient, en s'élevant, rocailleuses et semées de broussailles, et se terminaient enfin par de hauts rochers abrupts et dénudés.

Sur un banc solidement fixé au mur du chalet du côté de la vallée, était assis le Vieux de l'Alpe, la pipe à la bouche, les deux mains sur ses genoux,

observant tranquillement le trio qui s'approchait en compagnie des chèvres. Heidi arriva la première au haut du sentier; elle se dirigea tout droit vers le vieillard et lui tendit la main en disant:

— Bonsoir, grand-père!

— Que veux-tu dire? demanda-t-il d'un ton rude en tendant brusquement la main à l'enfant, et fixant sur elle par-dessous ses épais sourcils un regard long et pénétrant. Heidi soutint ce regard sans détourner une seule fois les yeux; ce grand-père, avec sa longue barbe et ses sourcils gris, hérissés comme des broussailles, lui causait un tel étonnement qu'elle ne pouvait cesser de l'examiner. Pendant ce temps la cousine était arrivée, suivie de Pierre qui fit halte un moment pour voir ce qui allait se passer.

— Je vous souhaite le bonjour, oncle, dit Dete en s'avançant vers lui, et je vous amène l'enfant de Tobie et d'Adélaïde. Vous ne la reconnaissez pas, je pense, puisque vous ne l'avez pas vue depuis qu'elle avait une année.

— Ah! .. et qu'a-t-elle à faire ici? demanda le Vieux d'un ton bourru. Toi, là-bas, cria-t-il à Pierre, tu peux partir avec tes chèvres, ce n'est déjà pas si tôt, emmène aussi les miennes.

Pierre obéit sur-le-champ et disparut, car il ne tenait pas à rencontrer deux fois le terrible regard du vieillard.

— Elle vient pour rester avec vous, oncle, répondit Dete. Il me semble que j'ai fait ma part en la gardant ces quatre ans; c'est bien à votre tour de faire la vôtre!

— Ah! ah! dit le Vieux en jetant à Dete un regard perçant. Et que comptes-tu que j'en ferai, si elle ne veut pas rester avec moi et qu'elle se mette à pleurnicher pour redescendre?

— C'est votre affaire, répliqua Dete. Personne n'est venu me dire, à moi, comment il fallait m'y prendre, quand je me la suis vue sur les bras, à peine âgée d'un an, et que j'avais déjà bien assez à faire à nous entretenir, ma mère et moi. A présent il faut que j'aille en place, et c'est vous qui êtes le plus proche parent de la petite; si vous ne pouvez pas la garder, faites-en ce que vous voudrez, et si elle dépérit chez vous, c'est vous qui en serez responsable; il me semble que vous n'auriez pas besoin d'ajouter encore cela à tout ce que vous avez déjà à vous reprocher.

Dete qui ne se sentait pas la conscience très à l'aise, s'était échauffée en parlant et en avait dit plus qu'elle n'avait compté. Le Vieux s'était levé à ses dernières paroles, la regardant de manière à la faire reculer de quelques pas; puis il étendit le bras vers le sentier et dit d'un ton impératif:

— Tâche de redescendre un peu vite à l'en-

droit d'où tu es venue, et ne reparais pas ici de sitôt.

Dete ne se le fit pas dire deux fois:

— Eh bien, adieu, oncle! adieu Heidi! dit-elle rapidement, et elle disparut sur le sentier qu'elle descendit en courant tout d'un trait jusqu'à Dörfli, mue par une violente agitation intérieure. Arrivée au village, elle s'entendit de nouveau appeler de tous les côtés, car chacun se demandait ce qu'elle avait pu faire de l'enfant. Tout le monde connaissait Dete et savait qui était la petite.

— Où est l'enfant? lui criait-on. Dete, où as-tu laissé l'enfant?

A toutes ces questions Dete répondait avec impatience:

— Là-haut, chez le Vieux de l'Alpe. Vous entendez, je vous dis qu'elle est chez le Vieux, là-haut.

Ce laconisme ne lui était pas habituel, mais elle était mortifiée de s'entendre dire de tous côtés: Comment peux-tu faire une chose pareille! — Pauvre petite créature! — Abandonner cette enfant là-haut! — Pauvre petite! pauvre petite! — Aussi Dete descendit-elle en courant aussi vite que possible, jusqu'à ce qu'elle fût assez éloignée pour ne plus rien entendre. Elle se sentait mal à l'aise. Sur son lit de mort, sa mère lui avait encore tout particulière-

ment recommandé la petite Heidi. Mais elle se dit pour se tranquilliser, qu'elle pourrait lui être bien plus utile en gagnant beaucoup d'argent; aussi était-elle contente de pouvoir s'éloigner de tous ces gens qui voulaient se mêler de ses affaires, et d'entrer dans une belle place comme celle qu'elle avait en perspective.

Chapitre II.

Chez le grand-père.

Quand la cousine Dete eut disparu, le Vieux se rassit sur le banc et commença à tirer de sa pipe de longs nuages blancs, en fixant les yeux sur le sol sans dire un mot. Pendant qu'il était ainsi plongé dans ses réflexions, Heidi examinait tout ce qui l'entourait avec une satisfaction visible. Elle avait bien vite découvert la petite étable aux chèvres adossée au chalet, et avait entr'ouvert la porte pour voir ce qu'il y avait dedans. Elle était vide. Elle continua alors sa tournée d'inspection et arriva aux trois sapins derrière le chalet; le vent qui soufflait par violentes rafales courbait en passant les hautes branches touffues, et semblait tantôt gémir, tantôt hurler. Heidi s'arrêta pour écouter. Puis lorsque le vent fut devenu moins fort et que le bruit eut un peu cessé, elle tourna l'angle de la cabane et se retrouva en face du grand-père qui était toujours dans la

même position. Heidi vint se placer devant lui, et, les mains derrière le dos, se mit à le considérer en silence. Le grand-père leva enfin les yeux.

— Que veux-tu faire maintenant? demanda-t-il à l'enfant toujours immobile.

— Je voudrais voir ce qu'il y a dans le chalet, dit Heidi.

— Eh bien, viens! Et le grand-père, se levant, se dirigea vers la porte.

— Prends le paquet de tes habits, dit-il avant d'entrer.

— Oh! je n'ai plus besoin de mes habits, répliqua Heidi.

Le vieillard se retourna et fixa son regard sur l'enfant dont les yeux noirs brillaient dans l'attente des choses qu'elle allait sans doute trouver dans la cabane.

— Elle n'est pas dépourvue de sens, se dit-il à demi-voix; puis il ajouta plus haut: Pourquoi n'en as-tu plus besoin?

— J'aime mieux aller comme les chèvres qui ont des jambes si légères.

— Eh bien, c'est entendu, je veux bien! répliqua le grand-père; mais apporte quand même le paquet, nous le mettrons dans l'armoire.

Heidi obéit. Le Vieux ouvrit la porte, et l'enfant pénétra après lui dans une chambre de moyenne

grandeur qui occupait toute la largeur du chalet. Le mobilier n'était pas considérable; il se composait d'une table et d'une chaise; dans un coin, le lit du grand-père, dans l'autre, la grande chandière au-dessus du foyer; contre le mur, du côté opposé, il y avait une grande porte que le grand-père ouvrit: c'était l'armoire; c'est là qu'il suspendait ses habits; sur une des tablettes, on voyait deux chemises, des bas, des mouchoirs; sur une autre, quelques assiettes, des tasses et deux verres, et sur le rayon supérieur, un pain rond, du lard fumé et du jambon. Le contenu de l'armoire était tout ce que le Vieux possédait et tout ce qui était nécessaire à son entretien. Dès qu'il eut ouvert l'armoire, Heidi s'avança vivement et y jeta son paquet tout derrière les habits du grand-père, dans un coin où l'on ne pût aisément le retrouver. Puis elle examina attentivement la chambre et tout ce qu'elle renfermait, et dit enfin:

— Où faudra-t-il que je couche, grand-père?

— Où tu voudras, répondit celui-ci.

C'était tout ce qu'il lui fallait. Elle se mit à examiner tous les coins et recoins du chalet afin de trouver la meilleure place pour dormir. Dans l'angle, au-dessus du lit du grand-père, elle aperçut une échelle dressée contre le mur; elle y grimpa bien vite et se trouva tout à coup dans la fenière où s'élevait un grand tas de bon foin parfumé; par une

petite lucarne ronde on pouvait voir jusqu'au fond de la vallée.

— Oh! c'est ici que je veux coucher! s'écria Heidi. C'est si joli! Viens voir, grand-père, comme il y fait beau!

— Je connais ça, répondit-il.

— Maintenant je vais faire mon lit, continua l'enfant qu'on entendait aller et venir d'un pas très affairé. Mais il faut que tu montes pour me donner un drap, parce que dans un lit on met toujours un drap pour pouvoir s'étendre dessus.

— C'est bon! lui cria d'en bas le grand-père; puis il se leva, ouvrit l'armoire, et après avoir cherché un certain temps sur les tablettes, il tira de dessous ses chemises un grand morceau de toile grossière qui devait représenter un drap. Il le prit et monta l'échelle. Le lit que Heidi s'était préparé sur le plancher de la fenière avait vraiment très bonne façon; le foin formait un véritable coussin à l'endroit où elle devait reposer la tête, et elle l'avait placé de manière que le visage fût tourné juste en face de la lucarne.

— Allons, c'est bien! dit le grand-père; tu vas avoir un drap; mais attends un peu.

Et tout en disant cela, il prit un bon paquet de foin avec lequel il doubla l'épaisseur du lit, afin qu'on ne pût pas sentir le plancher au travers.

— Maintenant arrive avec le drap. — Heidi pouvait à peine le porter tant il était lourd; mais cela n'en valait que mieux, elle était sûre au moins de n'être pas piquée par le foin à travers cette toile épaisse. Elle aida le grand-père à l'étendre sur le lit, rentrant lestement les bords sous le foin pour lui donner bien bonne façon. Puis elle considéra son œuvre d'un air pensif.

— Nous avons oublié quelque chose, grand-père, dit-elle enfin.

— Quoi donc?

— Une couverture; car tu sais, quand on va dans son lit, on se met entre le drap et la couverture.

— Ah! tu crois? Et si je n'en ai point? dit le Vieux.

— Oh! bien, c'est égal, grand-père; nous ferons une couverture avec du foin. Et elle s'approchait déjà du tas pour mettre son idée à exécution. Mais le grand-père la retint.

— Attends un moment, dit-il en descendant l'échelle et se dirigeant vers son propre lit. Puis il revint portant un gros sac de toile bien épaisse.

— Cela ne vaut-il pas mieux que du foin? demanda-t-il. Heidi tirait le sac dans tous les sens pour le déplier, mais ses petites mains ne venaient pas à bout de cette lourde étoffe. Le grand-père

vint à son aide et l'étendit sur le drap. Heidi rest un moment en admiration devant cet arrangemen et dit:

— Cela fait une superbe couverture! et tout l lit est magnifique! Je voudrais qu'il fût déjà nui pour aller me coucher.

— Il me semble que nous pourrions commence par manger quelque chose, répondit le grand-père qu'en penses-tu?

Dans son zèle à organiser un lit, Heidi ava oublié tout le reste; mais en entendant parler d manger, elle s'aperçut tout à coup qu'elle ava grand'faim, car, à l'exception d'un morceau de pai et d'une tasse de café clair au départ, elle n'ava rien pris de la journée; aussi répondit-elle ave empressement:

— Oui, allons manger quelque chose.

— Eh bien, descendons, puisque nous somme d'accord, dit le Vieux en suivant l'enfant.

Il se dirigea vers le foyer, enleva le gr chaudron, le remplaça par un plus petit qui penda à la chaîne, s'assit auprès sur le trépied et allum un feu clair et brillant. Bientôt le contenu d chaudron commença à bouillir, tandis que le grand père, armé d'une fourchette de fer, présentait au fe un gros morceau de fromage qu'il tourna et retourn jusqu'à ce qu'il fût bien doré. Heidi avait d'abor

suivi ces opérations avec la plus grande attention; puis, une idée subite lui ayant traversé l'esprit, elle s'éloigna vivement pour exécuter une série d'allées et venues entre l'armoire et la table. Le grand-père quitta à son tour le foyer, portant d'une main un grand pot, et de l'autre le fromage rôti au bout de la fourchette. Quand il s'approcha de la table, il la trouva déjà couverte d'un pain rond, de deux assiettes et de deux couteaux, disposés dans le meilleur ordre, car Heidi avait bien compris en voyant le contenu de l'armoire, qu'on aurait besoin de tout cela pour le dîner.

— Allons, je suis bien aise de voir que tu penses de toi-même aux choses, dit le grand-père en déposant le fromage rôti sur le pain en guise de plat. Mais il manque encore quelque chose sur la table.

A la vue de la vapeur engageante qui s'élevait du pot, Heidi comprit et courut à l'armoire. Il n'y avait qu'une seule tasse; mais elle ne fut pas longtemps dans l'embarras: sur la même tablette étaient deux verres; au bout d'une minute elle revint et posa sur la table la tasse et un verre.

— Bien. Tu sais te tirer d'affaire; mais où vas-tu t'asseoir?

L'unique chaise était celle du grand-père. Heidi s'élança comme une flèche vers le foyer, prit le trépied et s'assit dessus.

— Cette fois tu as un siége, il est vrai, quoiqu'il soit un peu bas, dit le grand-père; mais ma chaise ne serait pas assez haute non plus. Attends, je vais t'arranger ça.

Il se leva, remplit la tasse de lait et la posa sur la chaise qu'il approcha du trépied de manière à faire une table pour Heidi. Il y posa encore un gros morceau de pain avec une tranche de fromage doré, en disant:

— Mange maintenant!

Quant à lui, il s'assit sur le coin de la table et entama son repas.

Heidi ne se le fit pas dire deux fois; elle saisit la tasse, en but le contenu tout d'un trait pour étancher la soif de son voyage, poussa un long soupir en reprenant haleine, et reposa la tasse sur la chaise devant elle.

— Aimes-tu ce lait? demanda le grand-père.

— Je n'en ai jamais bu d'aussi bon, répondit Heidi.

— Alors, en voici encore. Et le grand-père remplit une seconde fois la tasse jusqu'au bord et la posa devant la petite qui mordait avec appétit dans son pain sur lequel elle avait étendu le fromage fondu, tendre comme du beurre. Elle mangeait et buvait d'un air parfaitement satisfait. Une fois le repas terminé, le grand-père sortit pour aller nettoyer

et mettre en ordre l'étable aux chèvres. Heidi l'observa attentivement pendant qu'il balayait et mettait de la paille fraîche pour que les bêtes pussent dormir. Elle le suivit ensuite sous le petit hangar à côté du chalet; là, il prit des bâtons, les coupa tous de la même longueur, tailla une planche en rond, y perça des trous dans lesquels il introduisit les bâtons, et les fixa avec des clous. Quand ce fut fini, Heidi, muette d'admiration, reconnut que c'était une chaise comme celle du grand-père, mais beaucoup plus haute.

— Sais-tu ce que j'ai fait là? demanda le vieillard.

— C'est une chaise pour moi, puisqu'elle est si haute; elle a été tout de suite finie, dit la petite qui ne revenait pas de sa surprise et de son admiration.

— Elle sait ce qu'elle voit, elle a les yeux au bon endroit, se dit le grand-père tout en faisant le tour du chalet, armé de ses outils et de quelques morceaux de bois, donnant de temps en temps un coup de marteau, consolidant la porte, réparant une chose par-ci, une chose par-là. Heidi le suivait pas à pas, sans le quitter des yeux et trouvant tout cela très amusant, si bien que le soir arriva sans qu'elle s'en aperçût. Un vent violent recommença à souffler et à secouer les vieux sapins en faisant une musique

qui mit Heidi tellement en joie, qu'elle se prit à sauter et à danser sous les arbres pour donner essor à sa gaîté. Debout devant la porte de l'étable, le grand-père la regardait faire.

Soudain un coup de sifflet retentit. Heidi s'arrêta court et vit le grand-père s'avancer vers le sentier. C'était Pierre et ses chèvres qui redescendaient du pâturage en sautant et se bousculant comme si elles étaient poursuivies. En un clin-d'œil, Heidi fut au milieu du troupeau, poussant des cris de joie et caressant l'une après l'autre ses anciennes amies du matin. Arrivé près du chalet, le troupeau fit halte, et deux jolies chèvres, une blanche et une brune, s'en détachèrent et vinrent lécher la main du vieillard qui leur présentait un peu de sel comme il avait l'habitude de le faire chaque soir. Puis Pierre disparut avec ses bêtes. Heidi caressa tendrement les deux jolies chevrettes l'une après l'autre, en sautant autour d'elles dans l'excès de sa joie et de son excitation. Puis vinrent les questions:

— Sont-elles à nous, grand-père? toutes les deux à nous? — Couchent-elles dans l'étable? — Resteront-elles toujours chez nous?

C'est à peine si le grand-père avait le temps de répondre — Oui, oui — à toutes ces demandes.

Quand les chèvres eurent fini de manger leur sel, le Vieux dit à la petite:

— Va chercher ta tasse et apporte le pain.

Heidi obéit et revint bien vite. Le grand-père commença à traire la chèvre blanche; quand la tasse fut pleine, il coupa une tranche de pain et dit:

— Voilà pour toi; mange vite et monte te coucher. La cousine Dete a laissé encore un paquet avec des chemises et autres choses de ce genre; tu le trouveras au bas de l'armoire si tu en as besoin. Je vais rentrer les chèvres. Dors bien!

— Bonne nuit! grand-père, bonne nuit! Comment s'appellent-elles, grand-père? dis-moi leurs noms? s'écria-t-elle en courant après le Vieux et ses bêtes.

— Celle-ci s'appelle Blanchette, l'autre Brunette.

— Eh bien, bonne nuit, Blanchette! bonne nuit, Brunette! cria Heidi de toutes ses forces tandis que les chèvres entraient à l'étable.

Elle s'assit ensuite sur le banc pour manger son pain et boire son lait. Mais le vent la jetait presque par terre, aussi se dépêcha-t-elle de rentrer et d'aller trouver son lit où, à peine étendue, elle s'endormit d'un sommeil aussi profond et aussi doux que si elle avait été dans le lit d'une princesse.

Un moment après, avant qu'il fît tout à fait sombre, le grand-père alla aussi se coucher, car il se levait tous les matins avec le soleil, et au milieu de l'été le soleil apparaissait de bien bonne heure au-dessus de la montagne.

Pendant la nuit le vent devint si violent que tout le chalet se mit à craquer; on entendait comme des gémissements dans la cheminée; le vent secouait les vieux sapins avec une telle fureur, que plusieurs branches furent cassées et arrachées. Le grand-père se leva en se disant à demi-voix:

— Bien sûr qu'elle a peur là-haut!

Il monta l'échelle et s'avança vers le lit de Heidi. Par instants la lune se montrait toute brillante dans le ciel, puis elle disparaissait de nouveau derrière les nuages, et tout redevenait sombre. Tout à coup sa douce clarté tomba par la lucarne sur la couche où reposait l'enfant. Dans le sommeil, ses joues étaient devenues toutes rouges; elle dormait doucement, paisiblement, la tête penchée sur son petit bras potelé, et paraissait faire quelque rêve agréable, car une expression de doux contentement était répandue sur tout son visage.

Le grand-père contempla longtemps l'enfant endormie, puis la lune disparut derrière un nuage, et il regagna sans bruit son lit dans l'obscurité.

Chapitre III.

Sur l'alpage.

Le lendemain matin, un coup de sifflet aigu réveilla Heidi. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, un beau rayon brillant arrivait sur son lit par la lucarne et faisait étinceler comme de l'or tout ce qui l'entourait. Elle promena autour d'elle un regard très étonné, ne se rappelant plus où elle était. Mais en entendant résonner devant la maison la voix grave du grand-père, tout lui revint à la fois: son voyage de la veille, son arrivée sur l'alpe et la journée passée dans le chalet où elle allait toujours demeurer. Quel bonheur de ne plus vivre avec la vieille Ursule! elle était si sourde et toujours si gelée qu'elle se tenait toute la journée au coin du feu de la cuisine ou près du fourneau de la chambre; Heidi était obligée de rester près d'elle et de ne pas quitter la maison, afin que la vieille, qui ne pouvait pas l'entendre, pût

au moins la surveiller du regard. Aussi combien Heidi s'était-elle souvent sentie à l'étroit, et combien aurait-elle aimé pouvoir courir dehors en toute liberté! Et maintenant, quel bonheur de se réveiller dans une nouvelle maison, de penser à tout ce qu'elle avait vu la veille, à tout ce qu'elle verrait encore, et en tout premier lieu, à Brunette et Blanchette!

Elle sauta lestement à bas du lit et fut prête en quelques minutes, car elle n'avait pas à faire une toilette compliquée. Elle descendit l'échelle et bondit hors du chalet. Pierre le chevrier était déjà là avec son troupeau et le grand-père était en train de faire sortir de l'étable Blanchette et Brunette. Heidi courut à sa rencontre pour lui dire bonjour ainsi qu'aux chèvres.

— Veux-tu aller au pâturage? lui demanda le grand-père.

Heidi sauta de joie à cette proposition.

— Mais d'abord il faut te laver pour être bien propre, ou bien le soleil se moquera de toi quand il te verra toute noire; tiens, voilà tout ce qu'il faut pour ça.

En effet un grand baquet plein d'eau était posé au soleil à côté de la porte. Heidi y courut et commença à barboter et à se frotter avec ardeur. Pendant ce temps le grand-père était rentré dans le chalet et criait à Pierre:

— Arrive ici, général en chef des chèvres! et apporte-moi ton havresac!

Pierre, fort étonné, obéit à l'appel et tendit au Vieux la sacoche dans laquelle il portait son maigre dîner.

— Ouvre-la! dit le vieillard; puis il y fourra un gros morceau de pain et un morceau de fromage proportionné. Pierre, stupéfait, ouvrait tout grands ses yeux ronds, car la portion de Heidi était bien de moitié plus grosse que celle qu'il emportait pour lui.

— Il faut aussi prendre l'écuelle, continua le Vieux, parce que la petite ne peut pas comme toi prendre le lait au pis de la chèvre; tu lui trairas deux tasses pleines à midi; la petite ira avec toi et restera jusqu'à ce que tu reviennes. Fais attention qu'elle n'aille pas tomber en bas des rochers, entends-tu?

En ce moment, Heidi rentrait en courant.

— Est-ce que le soleil se moquera de moi, à présent, grand-père? demanda-t-elle.

Dans sa crainte du soleil, elle s'était frottée si vigoureusement avec le linge grossier suspendu près du baquet, que son visage, son cou et ses bras en étaient devenus rouge écarlate. Il sourit en la rassurant et ajouta:

— Sais-tu quoi? Ce soir quand tu reviendras,

tu te plongeras tout entière dans le baquet, comme un poisson; car, lorsqu'on va nu-pieds comme les chèvres, on ne revient pas bien propre à la maison. Maintenant partez! —

Et voilà les deux enfants grimpant gaiement côte à côte, suivis des chèvres. Pendant la nuit le vent avait chassé tous les nuages, on ne voyait partout que l'azur profond du ciel; un soleil resplendissant brillait sur les verts pâturages, et toutes les petites fleurs bleues et jaunes s'ouvraient gaiement à sa lumière et semblaient sourire à Heidi. Le pâturage en était jonché; il y avait de véritables tapis de primevères roses; ailleurs brillaient les jolies gentianes bleues, et partout s'épanouissaient les délicates hélianthèmes. Heidi était hors d'elle; dans son ravissement à la vue de toutes ces jolies fleurs doucement balancées sur leurs tiges, elle oubliait tout à fait les chèvres et même Pierre, s'en allait cueillant à pleines mains, criant de joie et sautillant de droite et de gauche; ici, c'était tout rouge, là, tout bleu; elle aurait voulu courir de tous les côtés à la fois et avait déjà rempli de fleurs son tablier; elle voulait les emporter à la maison et les planter dans le foin pour que sa chambre à coucher ressemblât à la prairie. Le pauvre Pierre qui était chargé de la surveiller, avait bien à faire ce jour-là à regarder de tous les côtés à la fois, d'autant plus que ses yeux ronds n'avaient pas l'ha-

bitude de se tourner bien vite; les chèvres étaient comme Heidi, elles couraient dans toutes les directions, et Pierre devait sans cesse siffler, appeler, faire claquer son fouet pour rassembler toutes les fugitives.

— Où es-tu donc, Heidi? cria-t-il enfin d'un ton assez fâché.

— Ici, répondit une voix qui semblait appartenir à une personne invisible. Pierre ne pouvait pas découvrir Heidi, parce qu'elle était assise par terre derrière un mamelon, au milieu d'un vrai champ d'orchis-vanille; tout l'air était tellement rempli de leur douce odeur, qu'Heidi n'avait jamais rien respiré d'aussi délicieux. Assise au milieu des fleurs, elle aspirait à pleins poumons ce parfum pénétrant.

— Arrive donc! cria Pierre, et tâche de ne pas tomber en bas des rochers; le grand-père l'a défendu!

— Où sont-ils, les rochers? demanda Heidi sans bouger de sa place, car chaque bouffée de vent embaumé la ravissait davantage.

— Là-haut, tout en haut! Il y a encore un bon bout de chemin, ainsi viens vite! Et puis, tout là-haut il y a le vieil épervier qui croasse!

Cela fit son effet. Immédiatement Heidi sauta sur ses pieds et courut vers Pierre en tenant son tablier plein de fleurs.

— Tu en as assez, à présent, lui dit-il; tu restes

toujours en arrière, et puis, si tu les prends toutes aujourd'hui, il n'en restera point pour demain.

Cette dernière raison acheva de convaincre Heidi; du reste son tablier était plein, et elle se remit en marche à côté de Pierre. Les chèvres aussi étaient devenues plus sages parce qu'elles sentaient déjà de loin la bonne herbe de l'alpage, et elles grimpaient tout droit, sans s'arrêter, pour arriver plus vite.

L'alpage où Pierre avait l'habitude de faire halte avec ses chèvres et d'établir ses quartiers pour la journée, était au pied même des hauts rochers qui dressaient vers le ciel leurs cimes nues et abruptes. Le pâturage se terminait d'un côté par un précipice à pic, et le grand-père avait eu raison de rappeler aux enfants d'y prendre garde.

Une fois arrivé, Pierre ôta sa sacoche et la déposa soigneusement dans un creux, car il savait que si le vent venait à souffler par violentes rafales, il pourrait bien lui emporter son dîner tout en bas de la montagne. Ayant pris ces précautions, il s'étendit tout de son long sur le gazon en plein soleil pour se remettre des fatigues de la grimpée.

Pendant ce temps, Heidi avait détaché son tablier, l'avait noué en paquet avec les fleurs dedans, et l'avait déposé dans le creux, à côté de la sacoche; puis elle s'assit auprès de Pierre et regarda autour d'elle. Tout en bas, la vallée était plongée dans

l'éclatante lumière du matin; droit devant Heidi s'étendait un grand, grand glacier qui se détachait sur le ciel bleu foncé; à gauche, une énorme masse de rochers d'où s'élevait comme une tour de granit, nue et abrupte, penchée d'un air grave au-dessus de l'alpage et des enfants. Heidi se taisait et regardait; un grand, profond silence l'environnait; le vent caressait doucement en passant les délicates campanules et les jolies étoiles dorées qui s'inclinaient sur leur tige déliée. Pierre s'était endormi, et les chèvres grimpaient tout autour dans les broussailles. Heidi ne s'était jamais de toute sa vie sentie si heureuse; elle aspirait avec délice la fraîche haleine des monts, le parfum des fleurs, et jusqu'aux rayons d'or du soleil; elle n'avait plus qu'une seule envie, celle de rester toujours, toujours ainsi!

Un temps assez long s'écoula de cette manière. A la fin, Heidi avait tant de fois regardé les pics rébarbatifs au-dessus de sa tête, qu'ils lui paraissaient maintenant presque comme de vieux amis au regard bienveillant.

Tout à coup retentit un cri perçant, un croassement aigu. Elle regarda en l'air et vit un énorme oiseau comme elle n'en avait encore jamais vu, qui tournoyait au-dessus de sa tête, les ailes déployées, décrivant de larges cercles et poussant des cris rauques et sauvages.

Pierre! Pierre! réveille-toi! s'écria Heidi. Vois-tu l'épervier! regarde!

Pierre se leva tout de suite à l'appel de Heidi et regarda avec elle l'oiseau de proie qui s'élevait toujours plus haut vers le ciel et disparut enfin derrière les rochers gris.

— Où est-il allé? demanda Heidi qui avait suivi l'oiseau des yeux.

— Chez lui, dans son nid.

— Est-ce là-haut chez lui? Qu'il doit faire beau demeurer si haut! Pourquoi crie-t-il comme cela? continua-t-elle.

— Parce que c'est comme ça, expliqua Pierre.

— Si nous grimpions là-haut pour voir où il demeure?

— Oh! oh! oh! interrompit Pierre, marquant dans son intonation un déplaisir croissant; les chèvres ne peuvent pas grimper tout là-haut, et le grand-père a dit qu'il ne voulait pas que tu tombes en bas des rochers.

Là-dessus Pierre se mit à siffler et à appeler si fort que Heidi se demanda ce qui allait se passer. Mais il paraît que les chèvres connaissaient ce signal, car elles arrivèrent l'une après l'autre en gambadant, et tout le troupeau fut bientôt rassemblé, les unes broutant quelques plantes, d'autres courant ici et là, d'autres enfin se battant un peu avec leurs cornes

pour passer le temps. Heidi courait et sautait au milieu du troupeau; c'était pour elle une joie indescriptible et jusqu'alors inconnue de voir ces jolies bêtes si agiles jouer si drôlement entre elles; elle allait de l'une à l'autre pour faire leur connaissance, car chacune avait son air à elle et ses manières particulières.

Pendant ce temps Pierre avait vidé la sacoche et posé sur le gazon les quatre morceaux qu'elle contenait, bien arrangés en forme de carré, les gros morceaux du côté de Heidi, et les plus petits de son côté, car il se rappelait bien pour qui étaient les gros; puis il prit l'écuelle, alla traire Blanchette qui donna de son beau lait bien frais, et posa l'écuelle pleine au milieu du carré. Alors il appela Heidi, mais il fallut crier encore plus fort que pour les chèvres; l'enfant s'amusait tellement à regarder leurs sauts et leurs gambades, qu'elle ne voyait et n'entendait rien d'autre. Pierre cria si fort que cela retentit jusque dans les rochers, Heidi entendit enfin et arriva en courant à l'endroit où la table était mise. Cette vue excita encore davantage sa joie et son enthousiasme, et elle se mit à danser tout autour de ce repas appétissant.

— As-tu bientôt fini de sauter? C'est le moment de dîner; assieds-toi et commence, dit Pierre.

Heidi s'assit par terre.

— Est-ce que le lait est pour moi? demanda-t-elle en admirant encore le beau carré avec la tasse au milieu.

— Oui, répondit Pierre, et les deux gros morceaux sont aussi pour toi, et quand tu auras bu cette tasse, j'irai t'en traire encore une; après, ce sera mon tour.

— De quelle chèvre est-ce que tu trairas ton lait?

— De la mienne, celle qui s'appelle Escargot; mais commence à manger.

Heidi but d'abord le lait, et dès que sa tasse fut vide, Pierre se leva pour la lui remplir une seconde fois. Ensuite elle fit deux portions de son pain, garda pour elle la plus petite et tendit l'autre à Pierre avec toute sa part de fromage en disant:

— Tiens, prends ça, moi j'en ai assez.

Pierre resta muet d'étonnement, car il n'aurait jamais pu en faire ni en dire autant pour son compte. Il hésitait, ne sachant pas au juste si Heidi plaisantait; mais elle lui tendait toujours le morceau de pain avec le fromage, et comme il n'avançait pas la main pour les prendre, elle les lui posa sur les genoux. Alors il vit bien que c'était pour de bon, et la remerciant d'un mouvement de la tête, il commença un repas comme il n'en avait encore jamais fait dans toute son existence de chevrier.

Quant à Heidi, elle regardait à tout moment les chèvres.

— Dis-moi leurs noms, Pierre? demanda-t-elle.

Ce n'était pas bien difficile; il se souvenait d'autant mieux de tous ces noms qu'il n'avait pas beaucoup d'autres choses à garder dans sa tête. Il les nomma donc l'une après l'autre sans se tromper, les montrant du doigt à mesure. Heidi écoutait et regardait avec la plus grande attention. Au bout d'un moment elle pouvait aussi les reconnaître et dire tous leurs noms, car chacune avait des manières à elle qui la distinguaient des autres; il suffisait de bien les regarder, et c'est ce qu'elle faisait. Il y avait d'abord le Grand Turc qui voulait toujours donner des coups avec ses grosses cornes, aussi les autres chèvres se sauvaient-elles à son approche, ne voulant rien avoir à faire avec lui; la Linotte seule, si maigre et si agile, n'avait pas peur de lui, au contraire elle se retournait contre lui d'un air si menaçant que le Grand Turc s'arrêtait court et cessait ses attaques, car la Linotte était très batailleuse et avait aussi des cornes pointues. Il y avait aussi Bellette, toute petite et toute blanche, qui bêlait toujours d'un ton plaintif, aussi Heidi avait-elle déjà plus d'une fois couru vers elle pour l'apaiser. Comme elle recommençait juste à ce moment, Heidi passa

son bras autour du cou de la pauvre chevrette et lui dit d'un ton compatissant:

— Qu'as-tu, Bellette? pourquoi fais-tu comme si tu appelais au secours?

La petite chèvre se serra contre l'enfant d'un air confiant et cessa de se plaindre. Pierre, toujours assis par terre et toujours occupé à manger son pain, continua la conversation en haussant la voix:

— Elle fait comme ça parce que la vieille ne vient plus; ils l'ont vendue avant-hier à Mayenfeld, et elle ne viendra plus au pâturage.

— Qui est-ce, la vieille? demanda Heidi.

— Eh bien, c'est sa mère!

— Où est sa grand'mère?

— Elle n'en a point.

— Et son grand-père?

— Elle n'en a point non plus.

— Ah! pauvre petite Bellette! s'écria Heidi en pressant tendrement le petit animal contre elle. Mais il ne faut plus te plaindre et gémir ainsi; sais-tu, je viendrai tous les jours avec toi, alors tu ne seras plus toute seule, et si tu as besoin de ta maman, tu pourras venir vers moi.

Bellette frotta sa tête contre l'épaule de Heidi d'un air tout content et cessa ses bêlements plaintifs. Pierre, qui avait enfin fini de dîner, s'approcha à son tour du troupeau. Blanchette et Brunette étaient

de beaucoup les plus belles chèvres de la bande; elles étaient très propres et avaient un certain air distingué, se tenant toujours à part des autres et évitant particulièrement le voisinage du Grand Turc qu'elles semblaient mépriser. Toutes les chèvres s'étaient peu à peu remises à grimper dans les broussailles, chacune à sa manière, celles-ci sautant d'un air délibéré par-dessus le moindre obstacle, celles-là cherchant avec attention les petites herbes les plus délicates, le Grand Turc essayant ses attaques à droite et à gauche. Blanchette et Brunette grimpaient sagement et trouvaient tout de suite les meilleures touffes qu'elles se mettaient bien vite à brouter. Heidi, les mains derrière le dos, contemplait tout cela avec la plus grande attention.

— Pierre, dit-elle enfin à son compagnon qui s'était de nouveau étendu sur l'herbe, c'est tout de même Blanchette et Brunette qui sont les plus jolies.

— Je sais bien, répondit-il. Le Vieux les frotte et les lave et leur donne du sel, et c'est lui qui a la meilleure étable.

Mais tout à coup, voilà Pierre qui se lève d'un bond et se met à courir dans la direction du troupeau, suivi de Heidi qui ne veut pas rester en arrière si quelque chose doit se passer. Pierre court du côté où les rochers forment un précipice et où une chèvre imprudente, si elle s'y aventurait, pourrait tomber et

se casser les pattes. Il avait vu la téméraire Linotte gambader de ce côté, et il arriva juste au moment où la chevrette allait d'un saut atteindre le bord du précipice. Pierre, en voulant l'attraper perdit l'équilibre et tomba par terre, mais dans sa chute il eut le temps de saisir la chèvre par une jambe et de la retenir de toutes ses forces. La Linotte faisait entendre des bêlements de colère et d'indignation en se voyant empêchée de continuer sa petite expédition aventureuse, et elle tirait en avant tant qu'elle pouvait. Pierre appela Heidi à son aide; il ne pouvait pas se relever et il arrachait presque la jambe à la Linotte. Heidi arriva tout de suite et mesura d'un coup d'œil cette fâcheuse situation. Vite, elle arracha du sol une poignée d'herbe odorante et l'approchant du museau de la Linotte, elle lui parla d'un ton persuasif.

— Viens! viens, Linotte! sois raisonnable! vois-tu si tu tombais là et que tu te casses la jambe, cela te ferait terriblement mal.

La chevrette s'était rapidement retournée et mangeait sans se faire prier l'herbe que Heidi lui tendait. Pierre en profita pour se remettre sur ses jambes; il saisit bien vite la Linotte par la corde à laquelle pendait sa clochette; Heidi la prit aussi de l'autre côté, et tous deux ramenèrent tranquillement la vagabonde vers le troupeau. Une fois qu'elle fut en

sûreté, Pierre leva son fouet et se prépara à lui donner une bonne correction; la Linotte, qui comprenait ce qui allait se passer, reculait toute craintive. Mais Heidi s'écria:

— Non, non, Pierre, il ne faut pas la battre, regarde comme elle tremble!

— Elle l'a mérité! grogna Pierre en levant de nouveau son fouet. Heidi s'élança vers lui, lui retint le bras et s'écria indignée:

— Tu ne dois pas la battre! Ça lui ferait mal; laisse-la aller.

Pierre regardait plein d'étonnement l'air d'autorité de Heidi dont les yeux noirs étincelaient d'indignation; involontairement il abaissa son fouet.

— Eh bien, je la laisserai aller si tu me donnes encore de ton fromage demain, dit-il enfin, car il voulait au moins avoir un dédommagement pour sa peur.

— Oui je te le donnerai, le morceau tout entier si tu veux, demain et tous les autres jours; je n'y tiens pas; et je te donnerai aussi du pain comme aujourd'hui, mais il ne faudra jamais battre la Linotte, ni Bellette, ni les autres chèvres.

— Ça m'est bien égal, répliqua Pierre en manière de consentement. Alors il laissa aller la coupable, et la Linotte enchantée rejoignit en quelques bonds le reste du troupeau.

Mais pendant ce temps le jour tirait à sa fin sans que les enfants semblassent s'en apercevoir; le soleil descendait à l'horizon et était sur le point de disparaître derrière les montagnes.. Heidi s'était de nouveau assise dans l'herbe pour contempler à son aise les campanules et les hélianthèmes tout illuminées par les rayons d'or du soleil couchant; une vapeur dorée semblait répandue sur l'herbe, et les hauts rochers commençaient aussi à briller et à étinceler. Heidi se leva d'un bond en s'écriant:

— Pierre, Pierre, ça brûle! ça brûle! Toutes les montagnes brûlent, et la neige là-haut, et aussi le ciel! Regarde, regarde comme les rochers sont en flamme! Oh! la belle neige comme du feu! Pierre, regarde donc, le feu prend aussi chez l'épervier! Vois-tu les rochers, les sapins? Tout, tout brûle!

— C'est toujours comme ça, répondit Pierre tout tranquillement en tressant son fouet; mais ce n'est pas du feu.

— Qu'est-ce que c'est, alors? s'écria Heidi qui ne savait pas de quel côté se tourner pour tout voir, tellement c'était beau.

— Qu'est-ce que c'est, dis, Pierre? répétait-elle.

— Ça vient tout seul, comme ça, répliqua-t-il.

— Oh! regarde! s'écria Heidi toujours plus excitée, les voilà tout à coup qui deviennent roses! Vois-tu celle-là qui a de la neige, et celle-là,

là-bas, toute pointue! Comment s'appellent-elles, Pierre?

— Les montagnes n'ont pas de noms, répondit-il.

— Que c'est beau, cette neige toute rose! Oh! comme il y a des roses là-haut sur les rochers! Bon, voilà que cela devient tout gris! Et à présent c'est tout éteint! Oh! Pierre, c'est fini!

Et Heidi s'assit sur l'herbe d'un air très-désappointé, comme si tout était réellement fini.

— Ce sera la même chose demain, dit Pierre; lève-toi, il faut partir.

Il siffla et appela pour rassembler les chèvres, et toute la bande prit le chemin du retour.

— Est-ce que ce sera tous les jours comme ça? tous les jours quand nous viendrons au pâturage? demanda Heidi en descendant de l'alpage.

— Presque tous les jours.

— Mais sûr demain?

— Oui, oui, sûr demain.

Alors Heidi fut rassurée. Elle avait reçu tant d'impressions diverses, il se passait tant de choses dans son esprit, qu'elle ne pouvait pas parler, et le silence régna entre les enfants jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au chalet. Le grand-père était assis sous les sapins, sur un banc qu'il y avait placé et où il attendait ses chèvres chaque soir, parce qu'elles arri-

vaient toujours de ce côté-là. Heidi s'élança vers lui, suivie de Blanchette et de Brunette qui connaissaient bien leur maître et leur écurie.

Pierre lui cria encore:

— Tu reviendras demain, n'est-ce pas? Bonne nuit! — Car il avait ses raisons pour désirer que Heidi revînt au pâturage.

Heidi retourna vite vers lui pour lui tendre la main et l'assurer qu'elle ne manquerait pas de l'accompagner, puis elle courut encore après Bellette, la prit par le cou et lui dit:

— Dors bien, Bellette, et rappelle-toi que je serai de nouveau là demain, et que tu ne dois plus bêler si tristement.

Bellette tourna la tête vers Heidi et la regarda avec des yeux bien doux et bien reconnaissants, puis elle rejoignit le troupeau en gambadant. Heidi revint sous les sapins.

— Oh! grand-père, comme c'était beau! s'écria-t-elle en approchant. Le feu, les roses sur les rochers et les fleurs bleues et jaunes! et regarde ce que je te rapporte!

Et Heidi secoua aux pieds du grand-père la provision de fleurs qu'elle avait apportées dans son tablier. Mais les pauvres fleurs! quel air elles avaient! Heidi ne les reconnaissait plus. C'était tout comme du foin, plus une seule petite corolle n'était ouverte.

— Oh! grand-père, qu'est-ce qu'elles ont? s'écria Heidi tout effrayée; elles n'étaient pas ainsi; pourquoi ont-elles cet air?

— Parce qu'elles sont faites pour rester dans l'herbe au soleil, et non pas dans ton tablier, répondit le grand-père.

— Alors je ne veux plus jamais en cueillir! Mais, grand-père, pourquoi l'épervier a-t-il croassé si fort?

— Pour le moment, il te faut aller dans l'eau, et moi à l'écurie pour traire, et quand nous nous retrouverons pour le souper, je te l'expliquerai.

Ainsi fut fait; et plus tard, lorsque Heidi fut assise sur son grand tabouret devant son écuelle de lait, le grand-père à ses côtés, elle renouvela aussitôt sa question:

— Pourquoi l'épervier croasse-t-il si fort, grand-père?

— C'est parce qu'il se moque des gens là en bas, qui vivent rassemblés en grand nombre dans les villages et se fâchent les uns contre les autres. Il leur crie toujours: „Si vous vous sépariez et que chacun allât son chemin et choisît son rocher comme moi, vous n'en seriez que mieux!"

Le ton presque sauvage avec lequel le grand-père avait prononcé ces dernières paroles ajouta encore à l'impression que le cri de l'oiseau avait faite sur l'enfant.

— Pourquoi les montagnes n'ont-elles point de noms, grand-père? demanda-t-elle encore.

— Elles ont bien des noms, répondit-il, et si tu m'en décris une que je connaisse, je te dirai comment elle s'appelle.

— Heidi lui décrivit alors la montagne aux grands rochers, telle qu'elle l'avait vue avec ses deux grosses tours, et le grand-père dit:

— C'est bien ça, je la connais, elle s'appelle le Falkniss. En as-tu vu encore d'autres?

Heidi lui fit la description du grand glacier et de la neige qui avait été comme en feu, puis toute rose, puis toute pâle comme si elle s'était éteinte.

— Je le reconnais aussi, dit le grand-père, c'est le Cäsaplana. Ainsi tu t'es bien plu à l'alpage?

Heidi se mit alors à lui raconter sa journée et tout ce qu'elle avait vu, surtout le feu du soir, et il fallut que le grand-père expliquât aussi d'où cela venait, parce que Pierre n'avait pas su le lui dire.

— Vois-tu, dit le grand-père, c'est le soleil quand il dit bonne nuit aux montagnes; il leur lance encore ses plus beaux rayons pour qu'elles ne l'oublient pas jusqu'au matin.

Cette explication plut à Heidi qui pouvait à peine attendre qu'il fît jour pour remonter à l'alpage et voir encore une fois comment le soleil dit bonsoir aux montagnes.

Mais en attendant il fallait aller se coucher; elle dormit toute la nuit du plus doux sommeil sur son lit de foin, et rêva de montagnes éblouissantes, de roses rouges, et surtont de Bellette et de ses joyeuses gambades.

Chapitre IV.

Chez la grand'mère.

Le jour suivant le soleil se leva aussi radieux que la veille, Pierre et les chèvres reparurent à l'heure accoutumée, et toute la troupe reprit le chemin de l'alpage. Il en fut ainsi tout l'été, jour après jour, tant et si bien que Heidi, toute brunie par le grand air et le soleil, devenait chaque jour plus forte et plus robuste. Rien ne manquait à son bonheur; elle vivait heureuse et insouciante, au jour le jour, comme les petits oiseaux dans la forêt. Quand l'automne fut venu, et que le vent commença à souffler plus fort sur la montagne, il arriva plus d'une fois que le grand-père dit à l'enfant, le matin:

— Aujourd'hui tu resteras à la maison, Heidi, le vent pourrait bien t'emporter d'un coup dans la vallée, un brin d'enfant comme toi!

Ces matins-là Pierre prenait l'air tout à fait malheureux, car alors tout était changé pour lui à

l'alpage; d'abord il ne savait que faire de son temps et s'ennuyait terriblement sans sa petite compagne; puis, c'en était fait aussi de ses copieux dîners; enfin, les chèvres mêmes lui donnaient doublement de peine ces jours-là, car elles étaient si bien accoutumées à la présence de Heidi, qu'elles ne voulaient plus marcher et se dispersaient de tous les côtés quand elle n'était pas là.

Quant à Heidi, elle n'était jamais malheureuse, car chaque jour lui apportait quelque perspective agréable; elle préférait sans doute grimper avec le troupeau à l'alpage où elle pouvait cueillir des fleurs, voir l'épervier, et regarder sauter les chèvres parmi lesquelles il ne manquait jamais de se passer des choses drôles. Mais à défaut de ces plaisirs, Heidi s'amusait également à voir le grand-père clouer, scier, charpenter; et c'était pour elle une joie toute particulière quand elle se trouvait à la maison un jour où le grand-père fabriquait les petits fromages de chèvre; elle ne pouvait se lasser de le voir aller et venir tout occupé de ses préparatifs, et, retroussant ses manches, plonger ses bras nus dans la chaudière pour en remuer le contenu. Mais ce qui avait le plus d'attrait pour Heidi, c'était la chanson du vent dans les grands sapins, derrière le chalet; de temps en temps elle quittait son occupation quelle qu'elle fût, pour courir sous les arbres écouter, car rien ne

lui paraissait aussi beau que ce bruissement profond et mystérieux qui passait dans les hautes branches, et elle ne pouvait se lasser de regarder et de prêter l'oreille à cette musique sauvage du vent quand il secoue de toutes ses forces les grands arbres échevelés.

Le soleil n'était plus chaud comme en été. Heidi avait dû sortir de l'armoire ses bas et ses souliers, puis sa robe, car l'air devenait chaque jour plus froid, et lorsqu'elle était sous les sapins, le vent la transperçait de part en part. Mais il n'y avait pas là de quoi la retenir à la maison quand elle avait envie de sortir.

Enfin le froid arriva pour tout de bon, et quand Pierre montait le matin à l'alpage, il soufflait dans ses doigts pour les déraidir. Puis un beau matin en se réveillant, Heidi trouva toute la montagne couverte d'une neige épaisse tombée pendant la nuit, et plus un brin de verdure au près ou au loin. Ce jour-là, Pierre le chevrier cessa de monter au pâturage avec ses bêtes. Heidi, installée près de la fenêtre, regardait à travers les vitres les épais flocons tomber sans interruption et la neige devenir toujours plus haute jusqu'à ce qu'elle atteignît le bord de la fenêtre, puis monter plus haut encore, si bien qu'on ne pouvait plus ouvrir et qu'on était comme emprisonné dans le chalet. Heidi trouvait tout cela

très amusant; elle allait et venait d'une fenêtre à l'autre pour voir ce qui allait arriver, si la neige finirait par couvrir toute la maison, et si l'on serait obligé d'allumer une chandelle en plein jour. Mais les choses n'en vinrent pourtant pas là, et le jour suivant, comme il avait cessé de neiger, le grand-père put sortir pour déblayer la neige tout autour du chalet en faisant de grands tas qui ressemblaient à autant de montagnes, et bientôt les fenêtres et la porte furent complétement débloquées.

Heureusement que le grand-père y avait pensé tout de suite, car dans l'après-midi de ce même jour, tandis qu'il était assis au coin du feu en compagnie de Heidi, chacun sur son trépied (il y avait longtemps que le grand-père en avait fabriqué un pour l'enfant), on entendit au dehors un bruit de pas qui s'approchaient, puis des coups répétés contre la porte; elle s'ouvrit enfin et Pierre le chevrier entra, frappant encore du pied contre le seuil pour secouer la neige de ses souliers. Il était tout blanc des pieds à la tête; il avait dû se frayer un chemin à travers les épaisses couches de neige, et il en était resté à ses vêtements de gros morceaux que le froid intense avait gelés; mais il n'avait pas pour cela renoncé à poursuivre son chemin; il voulait arriver jusqu'au chalet, car il y avait huit jours entiers qu'il n'avait vu Heidi.

— Bonsoir, fit-il en entrant.

Il s'approcha tout de suite du feu sans dire un mot de plus, mais tout son visage était épanoui et on voyait qu'il était bien content d'être là. Heidi l'examinait avec le plus grand étonnement, car à peine fut-il resté quelques minutes près du feu, que la neige qui couvrait ses vêtements commença à fondre, et bientôt Pierre parut transformé en véritable cascade.

— Eh bien, général, comment va-t-il? dit alors le grand-père; te voilà maintenant sans armée, et il s'agit de ronger de nouveau le crayon!

— Pourquoi ronger le crayon, grand-père? demanda aussitôt Heidi.

— Parce qu'en hiver on va à l'école; là il faut apprendre à lire et à écrire, et quelquefois ça ne va pas tout seul, alors ça aide un peu quand on ronge le bout de son crayon, n'est-ce pas, général?

— Oui, c'est vrai, affirma Pierre.

Immédiatement l'intérêt de Heidi fut éveillé, et elle eut toutes sortes de questions à faire à Pierre sur ce qui se passait à l'école, ce qu'on y voyait, ce qu'on y entendait. Comme les conversations duraient toujours longtemps avec Pierre, il put pendant ce temps se sécher du haut en bas. Il lui fallait toujours de grands efforts pour trouver les mots qui exprimaient ce qu'il voulait dire; mais cette fois il

avait encore plus à faire que d'habitude, parce qu'à peine était-il arrivé au bout d'une réponse, que Heidi lui posait déjà une nouvelle question, ou même deux ou trois à la fois auxquelles il fallait presque toujours répondre par toute une phrase.

Le grand-père était demeuré silencieux pendant cette conversation; mais plus d'une fois les coins de sa bouche avaient remué d'une drôle de façon, ce qui était toujours signe qu'il écoutait.

— Allons, général, quand on a été au feu, on a besoin de reprendre des forces! viens, tu seras de la partie!

En disant ces mots, le Vieux se leva et alla dans l'armoire chercher le souper, pendant que Heidi mettait les tabourets autour de la table. Depuis son arrivée au chalet, le grand-père avait encore fabriqué un long banc contre le mur, et d'autres plus petits où il y avait place pour deux personnes, car Heidi aimait à se tenir toujours à côté du grand-père partout où il allait et où il s'asseyait. Il y avait donc assez de siéges pour eux trois. Pierre ouvrit démesurément ses yeux ronds quand il vit l'énorme morceau de viande séchée que le Vieux avait posé sur sa tranche de pain; il y avait longtemps qu'il ne s'était vu à pareille fête.

Quand le joyeux repas fut terminé et qu'il commença à faire sombre, Pierre se prépara au départ.

Il avait déjà dit „bonsoir“ et „merci“, et franchi le seuil pour s'en aller, quand il revint encore sur ses pas pour dire à Heidi:

— Je reviendrai encore dimanche prochain, et la grand'mère a dit que tu pourrais bien venir une fois vers elle.

Cette idée était nouvelle pour Heidi, mais elle s'empara immédiatement de son imagination, et le jour suivant la première chose qu'elle dit fut:

— Grand-père, il faut que je descende voir la grand'mère; elle m'attend.

— Il y a trop de neige, répondit-il.

Mais Heidi n'abandonna pas son projet; puisque la grand'mère lui avait fait dire de venir auprès d'elle, il fallait bien y aller! Aussi ne se passa-t-il pas un seul jour que l'enfant ne répétât au moins cinq ou six fois:

— Grand-père, bien sûr je devrais aller aujourd'hui chez la grand'mère; elle m'attend toujours.

Le quatrième jour, il avait gelé très fort et la neige craquait sous les pieds à chaque pas, tandis qu'un beau soleil entrait par la fenêtre. Heidi, assise sur son tabouret et mangeant son dîner, répéta comme d'habitude son petit refrain:

— Aujourd'hui je devrais aller chez la grand'-mère, elle doit trouver le temps bien long!

Cette fois le grand-père se leva de table, monta

à la fenière et redescendit bientôt avec le sac qui servait de couverture à Heidi, en disant:

— Allons, arrive!

L'enfant ne se le fit pas dire deux fois, elle sauta à bas de son tabouret et s'élança hors du chalet. Les vieux sapins se taisaient; leurs longues branches étaient couvertes de belle neige blanche étincelante, et le soleil jetait sur tout cela un éclat si éblouissant, que Heidi, dans des transports d'admiration, ne cessait de crier:

— Sors vite, grand-père! sors vite! c'est comme si les sapins étaient en or et en argent!

Le grand-père qui était entré sous le hangar, en ressortit bientôt, poussant devant lui un large traîneau; ce traîneau, destiné à transporter le bois dans la montagne, était muni sur le devant d'une forte traverse; quand on y était assis, on pouvait appuyer les pieds sur le sol des deux côtés et diriger ainsi la descente. Le grand-père, après avoir dûment admiré les sapins, prit place dans le traîneau, enveloppa Heidi dans le grand sac pour qu'elle eût bien chaud, et l'assit sur ses genoux en l'entourant de son bras gauche et la tenant pressée contre lui; puis, de la main droite il saisit la traverse pour se maintenir en équilibre et donna un vigoureux élan avec les deux pieds. Le traîneau partit comme une flèche et glissa le long du sentier avec une telle rapidité, que Heidi

croyait voler comme un oiseau, et poussait de vrais cris de joie. Soudain, le traîneau s'arrêta net. On était arrivé devant le chalet de Pierre le chevrier. Le grand-père posa l'enfant à terre, lui enleva le sac dans lequel elle était enveloppée et dit:

— Maintenant entre, et quand il commencera à faire sombre tu te mettras en chemin pour revenir.

Puis il retourna son traîneau et, le tirant derrière lui, commença à gravir le sentier.

Heidi ouvrit la porte et entra dans une chambre très petite et très sombre. Il y avait dans un coin un foyer et quelques plats sur des rayons; c'était la cuisine. Au fond il y avait une seconde porte que Heidi poussa et qui la conduisit dans une autre chambre étroite et basse. Ce n'était pas un chalet de berger comme celui du grand-père, avec une seule grande pièce en bas et une fenière au-dessus; mais une vieille petite maison où tout était bas, étroit et resserré. Lorsque Heidi entra dans la chambre, elle se trouva devant une table auprès de laquelle était une femme qui raccommodait la veste de Pierre; Heidi la reconnut bien vite. Dans un coin était assise une petite vieille toute ridée qui filait. Heidi comprit tout de suite qui elle était et s'avança vers le rouet en disant:

— Bonjour, grand'mère; je viens te voir aujourd'hui; as-tu trouvé le temps long jusqu'à ce que je vienne?

La grand'mère releva la tête et chercha la main qui était tendue vers elle; quand elle l'eut saisie, elle la garda un moment dans les siennes sans parler, puis elle dit enfin:

— Es-tu la petite du Vieux de l'Alpe? est-ce toi qui es la petite Heidi?

— Oui, oui, répondit l'enfant; le grand-père vient justement de m'amener en traîneau.

— Est-ce possible! comme tu as la main chaude! Dis donc, Brigitte, le Vieux est-il vraiment descendu avec cette petite?

Brigitte, la mère de Pierre, qui cousait près de la table, s'était levée et examinait l'enfant des pieds à la tête avec l'expression de la plus grande curiosité.

— Je ne sais pas, mère, dit-elle enfin, si c'est le Vieux lui-même qui l'a amenée, ce n'est pas croyable! la petite ne sait pas ce qu'elle veut dire.

Mais Heidi regarda la femme de l'air de quelqu'un qui est sûr de son affaire, en disant:

— Je sais très bien qui m'a enveloppée dans la couverture et qui m'a amenée en traîneau; c'est le grand-père.

— Il paraît qu'il y a quelque chose de vrai dans tout ce que Pierre nous a raconté cet été du Vieux de l'Alpe, quand même nous avons toujours cru qu'il se trompait, dit la grand'mère. Mais qui aurait ja-

mais cru que ce fût possible! je pensais que cette petite ne pourrait pas vivre trois semaines là-haut. Quelle mine a-t-elle, Brigitte?

Brigitte avait assez examiné Heidi de tous les côtés pour être prête à répondre.

— Elle a tout à fait la tournure d'Adélaïde; mais elle a les yeux noirs et les cheveux crêpus comme ceux de Tobie et comme ceux du Vieux de là-haut; je crois qu'elle ressemble à tous les deux.

Pendant cette conversation, Heidi n'avait pas perdu son temps. Elle avait bien regardé autour d'elle et examiné tout ce qui se trouvait dans la chambre.

— Grand'mère, dit elle, regarde ce volet qui est décroché et qui bat toujours contre la fenêtre; le grand-père y planterait tout de suite un clou pour qu'il ne casse pas une vitre. Regarde, regarde comme ça fait!

— Hélas! ma bonne petite, dit la grand'mère, je ne peux plus voir, mais je l'entends assez; et ce n'est pas seulement le volet; tout craque et tout tremble dans la maison quand il fait du vent; il entre partout, plus rien ne tient, et dans la nuit, quand Brigitte et Pierre sont endormis, il me vient quelquefois de grandes terreurs; j'ai peur que toute la cabane ne s'écroule et que nous ne soyons tués

tous les trois. Qui est-ce qui pourrait réparer un peu la maison? Pierre, lui, n'y entend rien.

— Mais grand'mère, pourquoi dis-tu que tu ne peux pas voir comment fait le volet? Regarde, voilà qu'il recommence, regarde là!

Et Heidi désignait du doigt ce qu'elle voulait lui faire voir.

— Ah! mon enfant, je ne peux plus rien voir, ni le volet, ni rien d'autre, répondit la grand'mère en soupirant.

— Mais si je sors et que j'ouvre tout à fait le volet pour qu'il fasse bien clair, tu pourras voir, grand'mère?

— Non, non, cela ne servirait à rien, personne ne peut plus me faire voir clair maintenant.

— Mais si tu sortais dans la neige toute blanche, tu verrais clair, bien sûr! viens avec moi, grand'-mère, je te montrerai comme tout est brillant dehors!

Heidi, que les paroles de la grand'mère commençaient à remplir d'une vague inquiétude, la prit par la main et voulut l'entraîner dehors.

— Non, enfant, laisse-moi seulement, il fera toujours nuit pour moi, même par la neige; la lumière n'arrive plus à mes pauvres yeux.

— Peut-être que tu verras clair en été, grand'-mère, reprit Heidi toujours plus troublée et cherchant quelque remède à cette triste situation. Tu sais,

quand le soleil descend et qu'il dit bonsoir aux montagnes, alors c'est comme du feu, et les petites fleurs jaunes brillent tellement! bien sûr tu verras clair en été!

— Hélas! mon enfant, je ne verrai plus jamais les montagnes comme du feu et les fleurs dorées; il fera toujours nuit pour moi sur la terre, toujours!

Alors Heidi éclata en pleurs. Dans sa détresse, elle répétait en sanglotant:

— Est-ce que personne ne peut te faire voir clair? personne? . . .

La grand'mère chercha à consoler la pauvre petite sans y réussir de longtemps. Heidi ne pleurait presque jamais, mais quand une fois elle commençait, il semblait qu'elle ne pourrait pas se consoler. Après avoir essayé de tout pour la calmer, la grand'mère lui dit enfin:

— Viens vers moi, bonne petite Heidi, approche-toi; je veux te dire quelque chose. Quand on ne peut plus rien voir, on est encore plus content de pouvoir entendre de bonnes paroles, et j'aime beaucoup t'écouter parler; viens, assieds-toi à côté de moi, et racontemoi quelque chose; dis-moi ce que tu fais là-haut, et ce que le grand-père fait. Je l'ai connu autrefois; mais voilà bien des années que je n'ai plus rien entendu dire de lui, excepté par Pierre qui ne parle pas beaucoup.

Une nouvelle idée avait traversé l'esprit de Heidi; elle essuya bien vite ses larmes et dit d'un ton consolant:

— Attends seulement, grand'mère; je raconterai tout au grand-père, et il te fera voir clair, et il raccommodera la maison pour qu'elle ne s'écroule pas. Il sait toujours tout arranger.

La grand'mère garda le silence, et Heidi commença à lui raconter avec beaucoup de vivacité comment elle vivait avec le grand-père, ce qu'elle voyait quand elle allait au pâturage, ce qu'elle faisait pendant ces jours d'hiver; elle lui dépeignit toutes les jolies choses que le grand-père savait fabriquer en bois: des bancs, des chaises et des crèches pour mettre le foin de Blanchette et de Brunette, un grand baquet pour se baigner en été, et une écuelle à lait avec une cuiller. A mesure qu'elle racontait, elle s'animait toujours plus au souvenir des jolies choses qu'elle l'avait vu fabriquer avec un simple morceau de bois, quand, debout à ses côtés, elle le regardait faire. La grand'mère était tout oreilles et ne pouvait s'empêcher de s'écrier de temps en temps:

— Entends-tu, Brigitte? ce qu'elle dit du Vieux de l'alpe?

Tout à coup le récit fut interrompu par un grand bruit contre la porte et la brusque entrée de Pierre; à la vue de Heidi il s'arrêta court en ouvrant plus

grands que jamais ses gros yeux et en faisant la plus aimable de ses grimaces, tandis qu'elle lui criait:

— Bonsoir, Pierre!

— Est-ce possible qu'il soit déjà revenu de l'école! s'écria la grand'mère tout étonnée; il y a des années que je n'ai pas passé une après-midi aussi courte! Bonsoir, Pierrot, comment va la lecture?

— Même chose, répondit Pierre.

— Ah! soupira la grand'mère, j'espérais qu'il y aurait un changement maintenant que tu vas avoir tes douze ans en février.

— Pourquoi faut-il qu'il y ait un changement, grand'mère? demanda aussitôt Heidi.

— Je veux dire qu'il pourrait apprendre à lire, répondit la grand'mère. Il y a là-haut, sur un rayon, un vieux livre dans lequel il y a de beaux cantiques; depuis le temps que je ne les ai plus entendu chanter ils sont sortis de ma mémoire, et j'espérais que lorsque Pierre aurait appris il pourrait me lire un cantique de temps en temps. Mais il ne peut pas apprendre, il trouve trop difficile.

— Je crois qu'il faut que j'allume une chandelle, il commence à faire sombre, dit alors la mère de Pierre qui n'avait pas cessé de tirer activement son aiguille. Pour moi aussi, l'après-midi a passé je ne sais comment.

Aux premiers mots de Brigitte, Heidi s'était levée bien vite, et, tendant la main à la grand'mère d'un air pressé :

— Bonsoir, grand'mère, lui dit-elle; il faut que je retourne à la maison dès qu'il fait sombre.

Et après avoir touché la main à Pierre et à sa mère, elle se dirigea rapidement vers la porte. Mais la grand'mère s'écria :

— Attends, attends, Heidi, il ne faut pas que tu t'en ailles seule, Pierre t'accompagnera, — et tu feras bien attention à cette petite, Pierrot, qu'elle n'aille pas tomber, on qu'elle ne prenne pas froid en s'arrêtant, entends-tu? A-t-elle au moins un bon mouchoir autour du cou?

— Je n'ai point de mouchoir, répliqua Heidi, mais je ne gèlerai pas, n'aie pas peur! Et elle se mit en route d'un pas si rapide que Pierre avait peine à la suivre, tandis que la grand'mère, toujours inquiète, criait encore :

— Cours-lui après, Brigitte, dépêche-toi, cette petite gèlera par ce froid; prends mon mouchoir, dépêche-toi!

Brigitte obéit. Les enfants avaient à peine fait quelques pas dans le sentier, qu'ils avaient aperçu le grand-père descendant rapidement de leur côté; en quelques enjambées il fut auprès d'eux.

— C'est bien, Heidi, tu as tenu parole, dit-il en

empaquetant l'enfant dans la couverture. Et la prenant sur son bras, il se mit en route pour remonter. Brigitte qui était arrivée à temps pour voir tout cela de loin, rentra avec Pierre dans la cabane, et fit part à la grand'mère de son étonnement; celle-ci aussi n'en revenait pas, et répéta plusieurs fois de suite:

— Dieu soit loué que les choses aillent ainsi pour cette petite! Dieu soit loué! Pourvu qu'il la laisse revenir! cette enfant m'a fait tant de bien! Comme elle a bon cœur, et qu'elle sait bien raconter!

Et la grand'mère ne cessa de se réjouir de tout cela jusqu'à ce qu'elle fût dans son lit où elle répétait encore:

— Pourvu qu'elle revienne! maintenant j'ai de nouveau de quoi me réjouir dans ce monde!

Brigitte était d'accord avec la grand'mère; quant à Pierre, il exprimait son assentiment en faisant de la tête des signes affirmatifs et en répétant d'un air convaincu:

— Savais bien!

Pendant ce temps, Heidi portée par le grand-père, essayait de lui faire le récit de son expédition; mais sa voix se perdait au travers de l'épaisse couverture qui l'enveloppait jusque par-dessus la tête, et le grand-père qui n'entendait rien, lui conseilla d'attendre pour raconter d'être arrivée à la maison.

Dès qu'ils furent rentrés au chalet et que Heidi se vit débarrassée de son enveloppe, elle s'écria:

— Grand-père, demain il faudra prendre le marteau et les gros clous pour reclouer le volet de la grand'mère et encore beaucoup d'autres choses, parce que tout craque et tout branle chez elle.

— Il faut? crois-tu? qui est-ce qui t'a dit qu'il fallait? demanda le grand-père.

— Personne ne me l'a dit, je le sais bien, répliqua Heidi; il n'y a plus rien qui tienne chez la grand'mère, et elle a peur quand elle ne peut pas dormir et qu'elle entend craquer, parce qu'elle pense que toute la cabane va leur tomber dessus. Et pense, grand-père, on ne peut plus lui faire voir clair! mais toi, tu pourras, n'est-ce pas? pense comme c'est triste! elle voit toujours tout noir et elle a peur. Personne ne peut la guérir, excepté toi. Nous irons demain pour lui faire voir clair, n'est-ce pas, grand-père, nous irons?

Heidi, qui avait passé ses bras autour du vieillard, fixait sur lui un regard plein d'une confiance absolue. Il regarda un moment l'enfant sans parler, puis il dit enfin:

— Oui, Heidi, ou pourra tâcher de réparer la cabane de la grand'mère; nous verrons ça demain.

Alors Heidi se mit à sauter de joie tout autour de la chambre en répétant toujours:

— Nous verrons ça demain! nous verrons ça demain!

Le grand-père tint parole. L'après-midi du jour suivant, il y eut une seconde course en traîneau, et comme la veille, il déposa Heidi devant la porte de la cabane, en disant:

— Entre, et quand il fera sombre, tu reviendras.

Puis, posant le sac sur le traîneau, il disparut derrière la maison.

A peine Heidi eut-elle ouvert la porte et se fut-elle précipitée dans la chambre, que la grand'mère s'écria dans son coin:

— Voici la petite! voici la petite! Et dans sa joie, elle arrêta son rouet, lâcha son fil et tendit les deux mains vers l'enfant.

Heidi courut vers elle, approcha vite le petit tabouret, s'assit dessus et commença aussitôt à raconter et à demander une foule de choses. Mais soudain on entendit des coups si forts contre les parois de la cabane, que la grand'mère tressaillit de peur et renversa presque son rouet, tandis qu'elle s'écriait d'une voix toute tremblante:

— Ah! miséricorde! ce que j'avais dit arrive, tout s'écroule!

Mais Heidi qui l'avait saisie par le bras, lui dit pour la rassurer:

— Non, non, grand'mère, n'aie pas peur, c'est le

grand-père avec son marteau; il veut rendre tout bien solide pour que tu n'aies plus jamais peur.

— Ah ! est-ce possible, une chose pareille ! est-ce bien possible! Le bon Dieu ne nous a donc pas abandonnés ! — As-tu entendu, Brigitte? entends-tu encore? Vraiment, c'est le bruit d'un marteau! Sors, Brigitte, et si c'est le Vieux de l'alpe, dis-lui d'entrer un moment pour que je puisse aussi le remercier!

Brigitte sortit. Le Vieux était justement en train de fixer un nouveau crampon dans le mur. Brigitte s'avança vers lui:

— Je vous souhaite le bonsoir, lui dit-elle, et la mère aussi; nous avons bien à vous remercier pour le service que vous nous rendez, et la mère aimerait bien vous remercier elle-même; bien sûr, personne ne nous aurait fait cela, et nous ne l'oublierons pas.

— C'est assez, interrompit-il brusquement; je sais bien ce que vous pensez du Vieux de l'alpe. Rentrez seulement chez vous; je trouverai bien tout seul ce qu'il y a à faire.

Brigitte obéit sur-le-champ, car le Vieux avait une manière de dire les choses qui ôtait toute idée de résister. Il continua à taper et clouer tout autour de la maisonnette et monta même jusqu'au toit par le petit escalier de bois. Quand il eut planté le dernier clou, le crépuscule était déjà là. Comme il revenait de chercher le traîneau derrière l'étable,

Heidi, fidèle au rendez-vous, parut sur le seuil de la porte; il l'enveloppa soigneusement et la prit sur son bras comme la veille, puis se mit en route en tirant le traîneau derrière lui. Il aurait pu y asseoir Heidi et la traîner en remontant le sentier, mais la couverture n'aurait pu tenir autour d'elle, et elle aurait risqué d'avoir froid; le grand-père le savait bien, et il aimait mieux la porter lui-même en la tenant chaudement pressée contre lui.

Ainsi s'écoula tout l'hiver. Après de longues années d'obscurité et de tristesse, la vieille grand'mère aveugle avait vu une nouvelle joie luire pour elle, et les journées ne lui paraissaient plus aussi longues et aussi sombres, maintenant qu'elle avait toujours quelque chose d'agréable en perspective. Dès le matin elle prêtait l'oreille pour entendre les petits pas bien connus; puis, quand la porte s'ouvrait et que l'enfant entrait enfin dans la chambre, la bonne vieille ne manquait pas de s'écrier chaque fois:

— Dieu soit loué! elle est revenue!

Heidi s'asseyait auprès d'elle pour babiller et raconter d'une manière si amusante tout ce qu'elle savait qui pourrait intéresser la grand'mère, que les heures s'écoulaient sans que celle-ci s'en aperçut. Il ne lui arrivait plus de demander comme autrefois:

— Brigitte, est-ce que le jour n'est pas bientôt fini?

Au contraire, chaque fois que la porte se refermait sur Heidi, elle s'écriait:

— Comme l'après-midi a été courte, n'est-ce pas, Brigitte?

Et celle-ci répondait:

— Oui vraiment, il me semble que je viens seulement de relaver les assiettes du dîner.

— Si seulement le bon Dieu nous conserve cette enfant, et au Vieux son bon vouloir! disait encore la grand'mère. A-t-elle au moins l'air bien portante, Brigitte?

Et chaque fois Brigitte répondait:

— Elle est aussi fraîche qu'une fraise de montagne.

Heidi de son côté avait pris la grand'mère en grande affection, et chaque fois qu'il lui revenait à l'esprit que personne, pas même le grand-père ne pourrait lui rendre la vue, elle en ressentait une grande tristesse; mais la grand'mère lui répétait toujours qu'elle s'en apercevait beaucoup moins quand Heidi était auprès d'elle, aussi l'enfant ne manquait-elle pas de descendre à la cabane chaque fois que le temps le permettait. Le Vieux avait continué, sans dire mot, à la descendre en traîneau, emportant son marteau et d'autres outils, et il avait passé plus d'une après-midi à planter des clous et à charpenter autour de la maison du chevrier. On put bientôt

en constater les bons résultats; la grand'mère n'entendait plus craquer pendant la nuit, et elle répétait toujours qu'il y avait bien des hivers qu'elle n'avait pas si bien dormi, aussi n'oublierait-elle jamais qu'elle le devait au Vieux de l'alpe.

Chapitre V.

Deux visites, dont l'une a des conséquences.

Un hiver s'était écoulé, puis un été, et un nouvel hiver touchait à sa fin. Heidi était toujours la même, heureuse et gaie comme les petits oiseaux; elle se réjouissait chaque jour davantage de l'approche du printemps, car le moment était venu où la tiède haleine du föhn commençait à fondre les neiges, où le brillant soleil allait faire sortir de terre toutes les petites fleurs bleues et jaunes, où Pierre recommencerait à mener les chèvres au pâturage; or, les longues journées d'été sur l'alpe étaient pour Heidi ce qu'il y avait de plus beau dans le monde entier. Elle était maintenant dans sa neuvième année; le grand-père lui avait enseigné toutes sortes de choses utiles; elle savait soigner les chèvres aussi bien que qui que ce fût, et Blanchette et Brunette la suivaient partout comme de petits chiens, bêlant de joie dès qu'elles entendaient sa voix. A deux reprises, pen-

dant ce même hiver, Pierre était venu dire de la part du régent de Dörfli que le Vieux devait envoyer à l'école la petite fille qui demeurait chez lui, parce qu'elle avait plus que l'âge réglementaire et aurait dû commencer déjà l'hiver précédent. Chaque fois le grand-père avait fait répondre au régent que s'il avait quelque chose à lui dire, il n'avait qu'à venir le trouver chez lui, et qu'en tout cas il n'enverrait pas l'enfant à l'école. Pierre s'était fidèlement acquitté du message.

Le soleil de mars était enfin venu et avait fondu la neige sur les pentes de la montagne; dans la vallée, les blanches perce-neige commençaient à se montrer, tandis que plus haut, près de l'alpe, les sapins, débarrassés du givre qui les avait longtemps couverts, agitaient gaiement leurs longues branches. Dans la joie que lui causait le retour du printemps, Heidi ne pouvait plus rester tranquille; elle sortait à chaque instant du chalet pour en faire le tour et revenir ensuite raconter au grand-père les progrès qu'avait faits la verdure et de combien le gazon avait poussé depuis la dernière fois. Elle se réjouissait tant de voir revenir l'été qui allait rendre à la montagne sa riche parure de verdure et de fleurs!

Or, par une de ces belles matinées de mars où Heidi allait et venait selon son habitude, et, pour la dixième fois au moins, franchissait en courant le

seuil du chalet, elle faillit tomber à la renverse en voyant tout à coup devant elle un vieux monsieur habillé de noir, qui la regardait d'un air très-sérieux. Quand il vit son effroi, il lui dit avec bonté:

— N'aie pas peur de moi, ma petite, j'aime les enfants. Allons, touche-moi la main! Tu es sans doute Heidi? Où est ton grand-père?

— Il est assis devant la table et il taille des poches en bois, répondit-elle en ouvrant la porte.

Ce monsieur était le vieux pasteur de Dörfli, qui avait autrefois connu le grand-père lorsque celui-ci demeurait encore au village. Il entra dans le chalet, s'avança vers le vieillard et lui dit un cordial:

— Bonjour, voisin!

Le grand-père surpris redressa la tête qu'il tenait penchée sur son travail, et se leva de son siége en répondant:

— Bonjour, Monsieur le pasteur! Que Monsieur le pasteur veuille s'asseoir, s'il ne craint pas un siége de bois, ajouta-t-il en offrant au visiteur l'escabelle qu'il venait de quitter.

Le pasteur s'assit. — Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu, commença-t-il.

— Il y a longtemps aussi que je n'ai vu Monsieur le pasteur.

— Je viens pour vous parler, continua le visiteur. Il me semble que vous devez deviner quelle

est l'affaire qui m'amène et sur laquelle je voudrais m'entendre avec vous, quand vous m'aurez dit quelles sont vos intentions.

Le pasteur se tut et jeta un regard du côté de Heidi qui, debout sur le seuil, examinait avec curiosité le nouveau venu.

— Heidi, va un peu vers les chèvres, dit le grand-père; porte-leur un peu de sel, si tu veux, et restes-y jusqu'à ce que je vienne.

Heidi disparut aussitôt.

— Il y a déjà une année que cette enfant devrait aller à l'école, continua le pasteur; en tout cas, elle aurait dû commencer cet hiver; le régent vous en a fait avertir plus d'une fois, mais vous n'avez rien répondu. Quelles sont vos intentions à l'égard de cette enfant, voisin?

— Mon intention est de ne pas l'envoyer à l'école!

A ces mots le pasteur regarda avec étonnement le vieillard qui, assis sur son banc, les bras croisés, n'avait pas du tout l'air accommodant.

— Que voulez-vous donc faire de cette petite? continua-t-il.

— Rien. Elle grandit et s'épanouit dans la compagnie des chèvres et des oiseaux; elle s'en trouve bien, et ce n'est au moins pas d'eux qu'elle apprend rien de mal.

— Mais l'enfant n'est ni une chèvre, ni un oiseau, c'est une créature humaine. Si elle ne risque pas d'apprendre le mal dans cette société-là, il est certain aussi qu'elle n'y apprendra rien du tout, et le moment est venu de mettre un terme à son ignorance. Je suis venu pour vous le dire, voisin, afin que vous ayez le temps d'y penser pendant l'été et de vous préparer à la chose. C'est le dernier hiver que cette enfant passera ainsi sans recevoir aucune instruction; l'hiver prochain il faudra que vous l'envoyiez à l'école, et cela tous les jours.

— Je n'en ferai rien, Monsieur le pasteur, répondit le Vieux sans se laisser ébranler.

— Croyez-vous donc qu'il n'y aura pas quelque moyen de vous faire entendre raison, si vous persistez obstinément dans votre manière de voir insensée? continua le pasteur qui commençait à s'échauffer. Vous qui avez vu le monde, vous devriez comprendre ces choses, et je vous aurais cru plus de bon sens, voisin!

— Ah! vraiment? répondit le Vieux d'une voix qui trahissait aussi une certaine agitation intérieure. Vous pensez donc, Monsieur le pasteur, que je vais laisser une enfant aussi délicate faire tout l'hiver une course de deux heures par n'importe quel temps, et remonter le soir par vent, neige et gelée, alors que nous autres pouvons quelquefois à peine faire face à

la tempête? et une enfant comme celle-ci? Peut-être Monsieur le pasteur se souvient-il de la mère, d'Adélaïde? elle était sujette à des accès d'une maladie nerveuse, et j'irais, en fatiguant cette enfant, l'exposer à prendre aussi cette maladie? Qu'on vienne seulement essayer de m'y forcer! J'irai plutôt devant les tribunaux, et nous verrons bien alors si on pourra m'y obliger!

— Vous avez bien raison, voisin, reprit le pasteur d'un ton conciliant; il est évident que vous ne pouvez pas envoyer la petite à l'école depuis ici. Je vois bien que vous lui êtes attaché; faites donc par amour pour elle ce que vous auriez dû faire depuis longtemps: redescendez au village pour vivre au milieu de vos semblables. Quelle vie menez-vous ici, tout seul, en inimitié avec Dieu et les hommes? S'il vous arrivait quelque chose, qui pourrait vous secourir? Je ne comprends pas comment vous n'êtes pas à moitié mort de froid dans ce chalet pendant l'hiver, et comment une enfant délicate a pu le supporter!

— Que Monsieur le pasteur ne s'en mette pas en peine; elle est jeune, elle a le sang chaud et une bonne couverture; je sais aussi où prendre du bois, et Monsieur le pasteur n'a qu'à regarder, il pourra voir que mon bûcher est bien garni; chez moi, le feu ne s'éteint pas de tout l'hiver. Ce que

Monsieur le pasteur propose n'est pas pour moi; les gens d'en bas me méprisent, et moi, je le leur rends bien; donc nous vivons séparés, et chacun s'en trouve mieux.

— Non, non, vous ne vous en trouvez pas mieux, dit le pasteur avec chaleur. Les gens ne vous méprisent pas tant que vous le dites. Croyez-moi, voisin, cherchez à faire votre paix avec Dieu, demandez-Lui son pardon là où vous en avez besoin, et vous verrez ensuite que les hommes vous traiteront autrement, et combien vous pourrez encore être heureux!

Tout en parlant, le pasteur s'était levé pour partir, et il tendit la main au Vieux en ajoutant du ton le plus cordial:

— Je compte bien vous voir au milieu de nous l'hiver prochain, et nous redeviendrons bons voisins comme autrefois. Il m'en coûterait beaucoup si l'on devait en venir à employer la force contre vous. Donnez-moi la main et promettez-moi que vous redescendrez parmi nous, réconcilié avec Dieu et avec les hommes!

Le Vieux tendit la main au pasteur et dit du ton le plus ferme et le plus décidé:

— Monsieur le pasteur me veut du bien, mais je ne ferai pas ce qu'il attend de moi; je le répète, et je ne changerai pas à cet égard: je n'enverrai pas la petite à l'école, et je ne descendrai jamais au village.

— Alors, que Dieu vous soit en aide! répondit le pasteur; et, quittant le chalet, il se mit à redescendre tristement la montagne.

Le Vieux était de mauvaise humeur. L'après-midi de ce même jour, lorsque Heidi demanda à aller voir la grand'mère, il répondit laconiquement:

— Pas aujourd'hui!

Tout le reste du jour il ne parla plus, et le matin suivant, lorsque Heidi renouvela sa question de la veille, elle n'obtint pour toute réponse qu'un „Nous verrons".

Mais elle n'avait pas encore eu le temps de remettre en ordre les assiettes du dîner, qu'une nouvelle visite faisait son apparition sur le seuil de la porte; c'était la cousine Dete! Elle portait un beau chapeau à plume et une robe qui balayait tout sur son passage, ce qui ne va guère dans un chalet de montagne où le sol n'est pas comme un parquet. Le Vieux la regarda des pieds à la tête sans dire un mot. Mais la cousine Dete comptait certainement avoir avec lui un entretien amical, car elle commença à s'extasier sur la bonne mine de Heidi qu'elle aurait à peine reconnue, disait-elle, ce qui prouvait assez qu'elle ne s'était pas mal trouvée chez le Vieux. Du reste, elle avait toujours eu l'idée de revenir chercher l'enfant, car elle comprenait bien qu'elle devait être un embarras pour lui; mais au moment

même, elle n'aurait pas su qu'en faire. Depuis, elle s'était demandé nuit et jour où elle pourrait bien la placer, et c'était pour cela qu'elle venait, car il s'était, tout à coup trouvé quelque chose qui pourrait faire le bonheur de Heidi d'une manière dont on ne se faisait aucune idée. Elle était allée sur-le-champ s'assurer de la chose, et maintenant on pouvait regarder l'affaire comme arrangée. C'était une chance comme il n'en arrive pas. à une personne sur cent mille! Ses maîtres avaient des parents immensément riches qui demeuraient dans une des plus belles maisons de Francfort; ils avaient une fille unique qu'on roulait toujours dans un fauteuil parce qu'elle était paralysée d'un côté; elle devait prendre ses leçons toute seule avec un maître, et comme elle s'ennuyait, elle aurait beaucoup aimé avoir une compagne dans la maison. On en avait parlé chez les maîtres de Dete, et la dame qui tenait le ménage avait dit combien le père aimerait trouver cette compagne pour sa fille! La dame avait dit qu'il faudrait une enfant originale et pas du tout gâtée, une enfant qui ne fût pas comme ceux qu'on voit tous les jours. Alors elle, Dete, avait tout de suite pensé à Heidi; elle avait vite couru chez la dame pour lui décrire Heidi et lui parler un peu de son caractère, et la dame avait aussitôt dit oui. Et maintenant qui pouvait dire quel bonheur et quel bien-être Heidi allait

avoir! car si elle savait plaire aux gens, et s'il arrivait jamais quelque chose à la fille unique (elle était si délicate qu'on pouvait s'attendre à tout), et que les parents ne voulussent pas rester sans enfant, qui sait si le bonheur le plus inouï — —

— As-tu bientôt fini? interrompit le Vieux qui l'avait laissée parler jusque-là sans dire un mot.

— Bah! répliqua Dete, la tête haute, vous faites comme si je venais de vous dire la chose le plus ordinaire, et il n'y a pas dans tout Prättigau une seule créature qui ne rendit grâce au ciel si je lui apportais la nouvelle que je viens de vous donner.

— Porte ta nouvelle à qui tu voudras, je n'en veux rien, répondit le Vieux séchement.

Mais à ces paroles, Dete partit comme une fusée: — Ah! puisque c'est comme ça que vous le prenez, oncle, je vais aussi vous dire ce que je pense: cette enfant a maintenant huit ans, et elle ne sait rien, et vous ne voulez rien lui faire apprendre; vous ne voulez l'envoyer ni à l'école ni à l'église, on me l'a dit à Dörfli; elle est la fille de ma sœur, j'en suis responsable, et quand il se présente pour une enfant une pareille chance, il faudrait être indifférent à tout et ne vouloir de bien à personne pour aller se mettre à la traverse. Mais je ne céderai pas, je vous en avertis, et j'ai tout le monde de mon côté. Il n'y a pas une personne à Dörfli qui ne soit prête

à me soutenir; vous aimez peut-être mieux laisser aller l'affaire devant le tribunal; mais réfléchissez-y bien, oncle, il y a plus d'une vieille histoire qu'on pourrait réchauffer et qu'il ne vous plairait pas trop d'entendre; car, vous savez, quand on a affaire aux tribunaux, cela fait revenir au jour bien des choses auxquelles on ne pensait plus.

— Tais-toi! interrompit le Vieux d'une voix de tonnerre en la fixant avec des yeux terribles. Prends-la pour la corrompre! Mais ne la ramène plus jamais devant mes yeux, entends-tu? Je ne veux jamais la voir comme je te vois aujourd'hui, avec un chapeau à plume sur la tête et de telles paroles à la bouche!

Le Vieux se dirigea à grands pas vers la porte et sortit.

— Tu as fâché le grand-père, dit Heidi dont les yeux étincelants lançaient à la cousine des regards courroucés.

— Ça lui passera bientôt. Allons, viens vite; où sont tes habits?

— Je n'irai pas, répondit Heidi.

— Comment dis-tu? s'écria la cousine; puis elle reprit d'un ton radouci: — Allons, allons, tu ne comprends pas de quoi tu parles, tu ne sais pas combien tu vas être heureuse!

Elle se dirigea ensuite vers l'armoire, l'ouvrit et en sortit les hardes de Heidi dont elle fit un paquet.

— A présent viens, prends ton chapeau; il n'est pas trop beau, mais il ira pour cette fois; mets-le vite et partons.

— Je n'irai pas, répéta Heidi.

— Ne sois donc pas si nigaude et si entêtée! c'est bon pour une chèvre. Ne comprends-tu pas que le grand-père est fâché? tu as bien entendu ce qu'il a dit, qu'il ne voulait plus nous voir; il veut donc que tu viennes avec moi, et maintenant ne le fâche pas davantage. Tu ne sais pas comme c'est beau à Francfort! et si tu ne t'y plais pas, tu n'auras qu'à revenir; pendant ce temps, le grand-père aura oublié sa colère.

— Est-ce que je pourrai revenir à la maison ce soir, si je veux? demanda Heidi.

— Allons, arrive! Je te dis que tu n'auras qu'à revenir quand tu voudras. Aujourd'hui nous descendrons à Mayenfeld, et demain matin de bonne heure, nous prendrons le chemin-de-fer; tu verras comme ça va vite! en un clin-d'œil tu pourras être de retour, si tu veux!

La cousine Dete passa à son bras le paquet d'habits, saisit Heidi par la main, et toutes deux prirent le sentier qui descendait au village. Comme ce n'était pas encore l'époque du pâturage, Pierre allait toujours à l'école à Dörfli, ou du moins il était censé y aller; mais il s'accordait de temps en

temps un jour de vacance, car il était d'avis que ça ne sert à rien de savoir lire, tandis que c'est bien plus utile de rôder sur la montagne pour cueillir des baguettes qui servent au moins à quelque chose. Il arrivait justement par derrière la cabane de la grand'-mère, en portant sur l'épaule un énorme paquet de lonques baguettes de noisetier, preuves palpables du succès de ses recherches. Lorsqu'il aperçut Dete et Heidi, il s'arrêta court et les regarda fixement jusqu'à ce qu'elles fussent tout près de lui.

— Où vas-tu? demanda-t-il alors.

— Il faut que j'aille vite à Francfort avec la cousine, répondit Heidi; mais je veux entrer vers la grand'mère, elle m'attend.

— Non, non, pas de ça! il est déjà trop tard, se hâta de dire la cousine en retenant Heidi qui voulait dégager sa main; tu n'auras qu'à entrer quand tu reviendras; allons, viens!

Elle l'entraîna bien vite et ne la lâcha plus, craignant que si l'enfant entrait chez le grand'mère, il ne lui vînt l'idée de ne plus vouloir partir. Pierre les regarda s'éloigner, puis se précipita dans la cabane et jeta si violemment son paquet de verges sur la table, que toute la chambre en trembla et que la grand'mère effrayée s'arrêta de filer et commença à se lamenter. Pierre avait eu besoin de soulager son cœur.

— Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il? demanda anxieusement la grand'mère; et Brigitte que le bruit avait presque fait sauter en l'air, ajouta avec son calme habituel:

— Qu'as-tu, Pierrot? pourquoi fais-tu un tel tapage?

— Parce qu'elle a emmené Heidi! répondit Pierre.

— Qui? qui donc? emmené où, Pierre, où? s'écria la grand'mère saisie d'une nouvelle angoisse. Mais elle eut bien vite deviné de quoi il s'agissait, car sa fille venait justement de lui raconter qu'elle avait vu Dete monter chez le Vieux de l'alpe. D'une main tremblante, la grand'mère ouvrit la fenêtre et cria d'une voix suppliante:

— Dete! Dete! n'emmène pas la petite! ne nous prends pas Heidi! —

Les deux voyageuses entendirent cette voix angoissée, et Dete comprit sans doute l'appel, car elle serra plus fort la main de l'enfant et se mit à courir à toutes jambes. Heidi essaya de résister en disant:

— La grand'mère a appelé, je veux aller vers elle. Mais c'était précisément ce que la cousine ne voulait pas; elle tâcha d'apaiser Heidi en lui disant qu'il fallait se dépêcher pour ne pas arriver trop tard et pour pouvoir partir de bonne heure le lendemain matin; elle lui représenta de nouveau combien elle

se plairait à Francfort et comme il serait facile de revenir si elle s'ennuyait; elle pourrait alors rapporter à la grand'mère quelque chose qui lui ferait bien plaisir. Cette nouvelle perspective plut tout de suite à Heidi. Elle cessa aussitôt toute résistance et se mit à courir aussi vite que la cousine Dete.

— Qu'est-ce que je pourrai rapporter à la grand'-mère? demanda-t-elle au bout d'un moment.

— Quelque chose de bon, dit Dete, par exemple des petits pains bien blancs et bien tendres; cela lui fera plaisir puisqu'elle ne peut presque plus manger le pain noir.

— Oui, c'est vrai, elle le donne presque toujours à Pierre, et elle dit: „C'est trop dur pour moi“; je l'ai bien vu! Alors, dépêchons-nous, cousine Dete; peut-être que nous arriverons déjà ce soir à Francfort, et je pourrai vite revenir avec les petits pains!

Et Heidi se mit à courir si fort que la cousine, qui avait encore à porter le paquet, pouvait à peine la suivre. C'était, du reste, tout ce qu'elle désirait, car elles arrivaient justement aux premières maisons de Dörfli, et Dete craignait les questions et les remarques qui auraient pu ramener Heidi à ses premières idées. Elle traversa donc le village tout droit et sans s'arrêter, et tous ceux qui les regardaient passer purent voir que c'était l'enfant qui voulait aller vite et qui la tirait toujours par la main.

Aussi Dete n'eut-elle que le temps de répondre aux nombreuses questions dont on l'assaillait de tous côtés :

— Vous voyez bien que je ne peux pas m'arrêter; cette enfant me presse tellement! et nous avons encore un long chemin.

— Tu l'emmènes? — Elle se sauve de chez le Vieux? — C'est un vrai miracle qu'elle soit encore en vie! — Elle a pourtant les joues roses! — et ainsi de suite de tous les côtés à la fois; aussi Dete ne fut-elle pas fâchée de n'avoir pas à répondre à toutes ces questions.

Peu d'instants après, elle atteignit avec Heidi l'extrémité du village, et les curieux de Dörfli les eurent bientôt perdues de vue. A partir de ce moment-là, quand il arrivait au Vieux de l'alpe de traverser le village, il avait l'air plus méchant que jamais. Il ne saluait personne; et quand il passait avec sa hotte de fromages sur le dos, son long bâton à la main, ses épais sourcils froncés d'un air menaçant, les mères disaient aux petits enfants:

— Prends garde! Ne te tiens pas sur le chemin du Vieux! il pourrait bien te faire quelque chose!

Le Vieux n'avait rien à faire avec les gens de Dörfli; il traversait seulement le hameau en descendant à la vallée où il vendait ses fromages et s'approvisionnait de pain et de viande. Quand il avait

ainsi traversé Dörfli, des groupes se formaient après son passage, et chacun avait quelque remarque à communiquer sur son compte; on répétait qu'il avait l'air toujours plus sauvage, qu'il ne saluait même plus personne, etc.; et tous s'accordaient à dire combien il était heureux pour Heidi qu'elle eût réussi à lui échapper, car on avait bien pu voir qu'elle était assez pressée de s'en aller, comme si le Vieux lui courait déjà après pour la reprendre.

Seule, la grand'mère aveugle tenait fidèlement le parti du Vieux de l'alpe. A tous ceux qui montaient chez elle pour lui donner de la laine à filer, elle racontait sans se lasser combien le Vieux avait été bon pour la petite, de combien de soins il l'avait entourée, et que de fois il était venu pour réparer la cabane qui, sans lui, serait certainement tombée en ruines. Ces récits arrivèrent naturellement jusqu'au village; mais la plupart de ceux qui les entendirent n'y crurent guère; ils pensèrent que la grand'mère s'était affaiblie avec l'âge et qu'elle n'avait pas très bien compris; que, du reste, puisqu'elle n'y voyait pas, il était probable qu'elle n'entendait plus bien non plus.

Le Vieux cessa aussi de venir chez Pierre le Chevrier; heureusement qu'il avait déjà solidement recloué la maisonnette, car personne n'y toucha plus pendant longtemps.

Dès ce moment la grand'mère recommença à sou-

pirer et à gémir, et il ne se passa pas de jour qu'elle ne répétât d'un ton plaintif:

— Hélas! la petite a emporté avec elle tout notre bonheur, toute notre joie, et les journées sont si vides! Si seulement je pouvais entendre encore une fois la voix de Heidi avant de mourir!

Chapitre VI.

Nouveau chapitre et choses nouvelles.

Clara, la petite fille infirme de Mr Sesemann à Francfort, était assise dans le grand fauteuil de malade où elle passait toutes ses journées et dans lequel on la roulait d'une chambre à l'autre. Dans ce moment elle était établie à la chambre d'études, à côté de la grande salle à manger; toutes sortes de meubles commodes et d'objets utiles ou élégants, disséminés un peu partout, lui donnaient un air habité et montraient assez que c'était là qu'on se tenait de préférence. La grande vitrine garnie de livres rappelait la destination de cette pièce et laissait facilement deviner que c'était là que la petite infirme prenait chaque jour ses leçons.

Clara avait une petite figure pâle et maigre et des yeux bleus très-doux; en ce moment, elle les tenait fixés sur la pendule qui semblait aller plus

lentement encore que d'ordinaire, car Clara dit d'un ton d'impatience qui ne lui était pas habituel:

— N'est-ce vraiment pas encore le moment, Melle Rottenmeier?

La dame à qui elle s'adressait était assise bien droit devant une petite table à ouvrage et tricotait. Elle portait un vêtement mystérieux, une sorte de grand col ou de demi-manteau qui donnait à toute sa personne un aspect solennel auquel ajoutait encore une espèce de coiffure en forme de dôme. Melle Rottenmeier était depuis plusieurs années dans la maison; depuis la mort de Mme Sesemann, c'était elle qui dirigeait le ménage et avait la haute main sur tout le personnel.

Mr Sesemann étant presque toujours en voyage, lui avait abandonné la direction de sa maison, à la seule condition que sa fille serait consultée sur toutes les questions et que rien ne se ferait contre son désir.

Au moment où, pour la seconde fois, Clara demandait avec impatience si ce n'était pas encore l'heure où la personne qu'elles attendaient devait arriver, Dete tenant Heidi par la main, se présentait à la porte de la maison et demandait à Jean le cocher si ce n'était point trop tard pour déranger Melle Rottenmeier.

— Ça ne me regarde pas, grogna le cocher;

faites descendre Sébastien; la sonnette est là, dans le corridor.

Dete fit comme on lui disait et vit bientôt descendre un domestique vêtu d'une livrée à gros boutons dorés et avec des yeux presque aussi gros que ses boutons.

— Je voulais vous demander si je peux déranger M[elle] Rottenmeier si tard? recommença Dete.

— Ça ne me regarde pas, répondit le domestique; il faut sonner Tinette la femme de chambre, voilà la sonnette! — et là-dessus Sébastien disparut.

Dete sonna une seconde fois. M[elle] Tinette parut aussitôt sur l'escalier avec un frais petit bonnet blanc posé au milieu de la tête, et un sourire moqueur sur les lèvres.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle sans descendre. Dete renouvela sa demande. La femme de chambre disparut, mais revint bientôt et appela du haut de l'escalier:

— On vous attend!

Dete monta avec Heidi et, précédée de M[elle] Tinette, elle arriva à la chambre d'études. Là, Dete s'arrêta poliment sur le seuil, tenant toujours Heidi par la main dans la crainte qu'elle ne commît quelque maladresse au milieu de tant de choses si nouvelles pour elle. Mademoiselle Rottenmeier se leva lentement de sa chaise et s'approcha pour regarder

la nouvelle compagne de Clara. Son examen ne parut pas du tout la satisfaire. Heidi avait sa simple petite robe d'indienne et son vieux chapeau de paille tout froissé, et elle contemplait tout à fait innocemment, mais avec une surprise évidente, l'espèce de dôme que la dame portait sur la tête.

— Comment t'appelles-tu? demanda Melle Rottenmeier après avoir longuement examiné l'enfant qui ne la quittait pas non plus des yeux.

— Heidi, répondit-elle de sa voix claire et distincte.

— Comment dis-tu? ce n'est pas un nom chrétien; ce n'est pas comme cela qu'on t'a baptisée. Quel nom as-tu reçu au baptême?

— Je ne me rappelle plus, répondit Heidi.

— Quelle réponse! s'écria la dame en haussant les épaules. Dete, dites-moi, cette enfant est-elle nigaude ou impertinente?

— Avec la permission de Mademoiselle et si Mademoiselle veut bien, je parlerai moi-même pour la petite, car elle est tout empruntée, répondit Dete après avoir donné une bonne secousse à Heidi pour l'engager à se taire.

— Elle n'est pas du tout nigaude ni impertinente, elle ne sait pas même ce que c'est; elle dit les choses comme elle les pense et sans malice; seulement c'est la première fois qu'elle entre dans

une maison de maîtres, et elle ne connaît pas encore les manières. Mais elle a de la bonne volonté et elle apprendra facilement, si Mademoiselle veut bien être indulgente. On l'a baptisée Adélaïde, comme sa mère, ma sœur qui est morte.

— Allons, c'est bon, c'est au moins un nom qu'on peut dire, remarqua Melle Rottenmeier. Mais, Dete, je vous dirai que cette petite m'a l'air un peu drôle pour son âge. Je vous avais fait savoir que la compagne de Melle Clara devait être de son âge pour pouvoir suivre les leçons avec elle et partager toutes ses occupations. Melle Clara a douze ans passés; quel âge a cette enfant?

— Avec la permission de Mademoiselle, je n'avais plus moi-même son âge très présent à la mémoire; elle est bien, en effet, un peu plus jeune, mais ce n'est pas grand'chose, je ne peux pas dire au juste, elle doit avoir environ dix ans, ou peut-être davantage.

— J'ai maintenant huit ans, c'est le grand-père qui l'a dit, interrompit Heidi.

La cousine la secoua une seconde fois pour la faire taire, mais Heidi qui ne comprenait pas pourquoi, n'eut pas du tout l'air embarrassé.

— Comment, seulement huit ans! s'écria Melle Rottenmeier avec une certaine indignation, quatre ans de moins qu'il ne faudrait! Qu'est-ce que cela

va donner? Et qu'as-tu donc appris? quels livres as-tu eus dans tes leçons?

— Point, répondit Heidi.

— Comment? que dis-tu? Alors comment as-tu appris à lire.

— Je n'ai pas appris et Pierre non plus.

— Miséricorde! tu ne sais pas lire! tu ne sais vraiment pas lire? s'écria Melle Rottenmeier au comble de l'effroi. Est-il possible! Ne pas savoir lire! Mais qu'as-tu donc appris?

— Rien, répondit Heidi conformément à la vérité.

— Dete, reprit Melle Rottenmeier après quelques instants de silence pendant lesquels elle reprit possession d'elle-même, elle n'est pas du tout comme nous avions convenu; comment avez-vous pu m'amener cette petite créature!

Mais Dete ne se laissait pas si facilement déconcerter et répondit hardiment:

— Avec la permission de Mademoiselle, cette enfant est exactement comme je croyais que Mademoiselle voulait l'avoir; Mademoiselle m'avait dit qu'elle devait être tout à fait à part, pas du tout comme les autres enfants; c'est pourquoi j'ai pris la petite, parce que chez nous, dès qu'elles sont plus grandes, elles ne sont déjà plus si à part, et il me semblait qu'elle était précisément comme Mademoiselle avait dit. Maintenant il faut que je parte, car ma

maîtresse m'attend ; si elle me le permet, je reviendrai bientôt pour voir comment vont les choses !

Et avec une révérence Dete quitta la chambre et descendit rapidement l'escalier. Melle Rottenmeier resta d'abord intérdite, puis elle courut après Dete en réfléchissant tout à coup qu'elle avait une quantité de choses à arranger avec elle, dans le cas où l'enfant resterait chez Mr Sesemann ; en tout cas, elle était bien réellement là pour le moment, et la cousine avait eu sans doute la ferme intention de la laisser. Heidi était restée debout sur le seuil, à l'endroit même où elle avait été depuis le commencement de l'entrevue. Clara qui avait jusque-là assisté en silence à tout ce qui se passait, fit signe à Heidi en lui disant :

— Viens vers moi.

Heidi s'approcha du fauteuil à roulettes.

— Aimes-tu mieux t'appeler Heidi ou Adélaïde ? demanda Clara.

— Je m'appelle seulement Heidi et rien d'autre.

— Eh bien, c'est ainsi que je t'appellerai toujours ; ce nom me plaît pour toi ; mais je ne l'ai encore jamais entendu, et je n'ai jamais vu non plus une enfant comme toi. As-tu toujours eu les cheveux courts et frisés ?

— Je crois que oui.

— Es-tu contente d'être venue à Francfort ?

— Non, mais je retournerai demain à la maison, et je rapporterai des petits pains à la grand'-mère.

— Quelle drôle d'enfant tu es! s'écria Clara. On t'a fait venir à Francfort tout exprès pour que tu restes chez nous et que tu prennes les leçons avec moi. Oh! vois-tu, ce sera très amusant! Il va y avoir du nouveau dans les leçons, puisque tu ne sais pas lire!

— Ordinairement c'est bien ennuyeux, et il me semble que les matinées n'aient point de fin. Tous les jours à dix heures arrive le maître qu'on appelle Monsieur le candidat; alors les leçons commencent et durent jusqu'à deux heures; tu comprends comme c'est long! Quelquefois Monsieur le candidat tient son livre tout près de sa figure comme s'il avait tout à coup la vue basse, mais c'est seulement pour pouvoir bâiller derrière le livre; et Melle Rottenmeier aussi sort de temps en temps son grand mouchoir dans lequel elle cache sa figure, comme si elle était bien touchée de ce que nous lisons, mais je sais très-bien qu'elle aussi bâille de toutes ses forces dans son mouchoir; alors cela me donne envie de bâiller aussi, mais je me retiens tant que je peux, car si j'ouvre la bouche une seule fois, voilà Melle Rottenmeier qui court chercher l'huile de foie de morue en disant que j'ai besoin de fortifiants; et, vois-tu, avaler cette

huile de foie de morue, c'est tout ce qu'il y a de plus affreux! j'aime encore mieux me retenir de bâiller! A présent ce sera beaucoup plus amusant, j'écouterai comment tu apprendras à lire.

En entendant parler d'apprendre à lire, Heidi secoua la tête d'un air de doute.

— Mais oui, Heidi, tu comprends qu'il faut que tu apprennes; tout le monde doit savoir lire; et puis, Monsieur le candidat est très bon, il ne se fâche jamais, et il t'expliquera tout; seulement, vois-tu, quand il explique quelque chose on n'y comprend rien du tout; alors il n'y a qu'à attendre la fin et ne rien dire, sans quoi il explique encore plus et on comprend toujours moins. Mais après, quand on a appris quelque chose et qu'on le sait bien, on comprend ce qu'il a voulu dire.

A ce moment, Melle Rottenmeier rentra dans la chambre, visiblement excitée, car elle n'avait pas pu rattraper Dete dans l'escalier; la cousine ne lui avait pas laissé le temps de lui expliquer tout au long en quoi Heidi n'était pas du tout l'enfant qu'elle voulait; maintenant elle ne savait pas que faire pour revenir en arrière, l'affaire étant trop avancée; et, après tout, c'était elle qui en était cause. Dans son excitation, elle allait et venait de la salle d'études à la salle à manger où elle finit par s'en prendre à Sébastien qui venait de mettre le couvert et promenait d'un

air pensif ses gros yeux ronds tout le tour de la table pour s'assurer qu'il n'y manquait rien.

— Vous finirez vos réflexions un autre jour, lui cria-t-elle; tâchez qu'on puisse se mettre à table aujourd'hui!

Puis elle appela la femme de chambre d'un ton si peu engageant que Tinette se hâta d'arriver à plus petits pas encore que d'habitude; elle regarda Melle Rottenmeier d'un certain air railleur qui empêcha celle-ci de l'apostropher à son tour; mais sa colère intérieure augmenta d'autant plus.

— Il faut aller préparer la chambre de la nouvelle arrivée, Tinette, dit la dame en s'efforçant d'être calme; tout est en ordre, il n'y a plus qu'à ôter la poussière.

— Ça vaut vraiment la peine! hasarda Tinette de son ton moqueur en quittant la chambre.

Pendant ce temps Sébastien avait ouvert la porte à deux battants avec un fracas inusité; il était furieux et exhalait ainsi sa mauvaise humeur, n'osant pas comme Tinette répondre à Melle Rottenmeier; après quoi il se disposa à rouler le fauteuil de Clara à la salle à manger. Pendant qu'il rajustait la poignée qui était de travers, Heidi vint se mettre droit devant lui et le regarda fixement; il s'en aperçut, et cela acheva de le mettre de mauvaise humeur.

— Eh bien, qu'y a-t-il de si curieux? grommela-

t-il avec impatience, ne se doutant pas de la présence de Melle Rottenmeier qui entrait dans la chambre. Heidi répondit sans hésiter:

— Tu ressembles à Pierre le Chevrier!

La dame joignit les mains avec stupeur.

— Est-il bien possible! gémit-elle. Voilà qu'elle tutoie les domestiques! Il lui manque les notions les plus élémentaires, à cette créature!

Le fauteuil avait été roulé à la salle à manger, et Sébastien installa Clara à table sur un siége commode. Melle Rottenmeier s'assit à côté d'elle et fit signe à Heidi de prendre place vis-à-vis. Comme elles n'étaient que les trois à table, les couverts étaient très espacés, et Sébastien avait toute la place nécessaire pour offrir les plats. Heidi découvrit avec joie à côté de son assiette un joli petit pain blanc; mais elle ne fit pas un mouvement et n'osa rien dire d'abord. Il paraît que la ressemblance qu'elle avait découverte lui avait inspiré une confiance toute particulière en Sébastien, car, lorsqu'il s'approcha d'elle avec un grand plat de poisson, elle lui demanda en lui montrant le petit pain:

— Est-ce que je peux le prendre?

Sébastien fit un signe affirmatif en jetant un regard du côté de Melle Rottenmeier pour voir quel effet cette question avait produit sur elle. Aussitôt Heidi saisit le petit pain et le fourra dans sa poche.

Sébastien fit une grimace comme s'il avait envie de rire; mais il savait bien qu'il ne devait pas se le permettre. Il se tenait toujours devant Heidi, immobile et silencieux, n'osant ni parler, ni s'éloigner avant qu'elle se fût servie. Heidi le regarda un moment tout étonnée et finit par lui demander:

— Faut-il aussi que je mange de ça?

Sébastien fit de nouveau signe que oui.

— Eh bien, sers-moi, dit-elle en regardant tout tranquillement son assiette.

Sébastien fit une grimace encore plus prononcée et le plat se mit à trembler dans ses mains.

— Vous pouvez poser le plat sur la table, et vous reviendrez quand on vous appellera, dit alors Melle Rottenmeier d'un ton sévère.

Sébastien disparut. — Quant à toi, Adélaïde, je vois que j'ai à t'enseigner les choses les plus élémentaires, reprit-elle en poussant un profond soupir. Avant tout, je vais te montrer comment on se sert à table.

Et la dame procéda à l'opération lentement, en accentuant tous ses mouvements.

— Ensuite, continua-t-elle, je te ferai remarquer que tu ne dois pas adresser la parole à Sébastien à table, et du reste jamais, à moins que tu n'aies une question indispensable à lui faire ou une commission à lui transmettre; et dans ce cas, tu ne dois pas

lui dire „tu“, mais seulement employer le pronom „vous“, comprends-tu? Et que je ne t'entende plus l'appeler autrement! De même pour Tinette, la femme de chambre. Moi, tu m'appelleras „Mademoiselle“ comme tout le monde le fait; quant à Clara, elle décidera elle-même comment elle veut que tu la nommes.

— Clara, naturellement, dit celle-ci.

Puis vinrent une quantité de règles de conduite sur la manière de se lever, d'aller au lit, d'entrer et de sortir, de fermer les portes, si bien que Heidi, fatiguée de son long voyage, sentit ses yeux s'appesantir et finit par s'endormir sur le dossier de sa chaise. Quand Melle Rottenmeier arriva enfin au bout de ses exhortations, elle conclut en disant:

— Tu y penseras, Adélaïde! As-tu bien tout compris?

— Heidi dort depuis longtemps, répondit Clara, fort divertie. — Jamais le souper ne s'était passé d'une manière aussi amusante.

— C'est inouï les expériences qu'on fait avec cette enfant! s'écria Melle Rottenmeier tout à fait fâchée; et elle sonna si violemment que Tinette et Sébastien se précipitèrent à la fois dans la chambre. Mais tout ce bruit ne parvint pas à tirer Heidi de son sommeil, et l'on eut toutes les peines du monde à la réveiller assez pour l'emmener à sa chambre, en

traversant d'abord la salle d'études, puis la chambre de Clara, enfin celle de Melle Rottenmeier qui ouvrait à son tour sur la chambre de l'angle destinée à Heidi.

Chapitre VII.

Melle Rottenmeier passe une journée agitée.

Le lendemain matin, lorsque Heidi ouvrit les yeux dans sa nouvelle demeure, elle ne se rappelait pas où elle était et ne comprenait pas ce qu'elle voyait autour d'elle. Elle se frotta vigoureusement les yeux, regarda de nouveau et revit toujours les mêmes choses, un grand lit blanc sur lequel elle était assise, une vaste chambre qui s'étendait devant elle comme un grand espace; de longs rideaux bien blancs devant les ouvertures d'où venait la lumière; tout près, deux fauteuils sur lesquels s'étalaient de grandes fleurs; contre le mur, un sopha avec les mêmes fleurs, et devant le sopha une table ronde; dans un des angles, une table de toilette avec toutes sortes d'objets que Heidi n'avait jamais vus auparavant. Tout à coup elle se rappela qu'elle était à Francfort; tous les événements de la veille lui revinrent aussitôt à la mémoire, et en même temps le souvenir des der-

nières exhortations de la dame, dont elle n'avait entendu qu'une partie. Heidi sauta prestement à bas du lit et fut prête en un clin d'œil. Elle s'approcha aussitôt de l'une des fenêtres pour tâcher d'apercevoir le ciel et ce qu'il y avait dehors. Elle se sentait comme dans une cage derrière ces grands rideaux; ne pouvant pas les tirer, elle se glissa derrière, mais la fenêtre était si haute, qu'à peine pouvait-elle arriver à voir quelque chose. Le peu qu'elle apercevait n'était évidemment pas ce que Heidi avait cherché, elle quitta la fenêtre, s'approcha de l'autre, puis revint encore à la première sans réussir à voir autre chose que de grands murs et d'autres fenêtres. Alors elle fut saisie d'inquiétude. C'était encore de grand matin, car Heidi était accoutumée à se lever de bonne heure à la montagne et à courir à la porte du chalet pour voir ce qui se passait dehors, si le ciel était bleu, si le soleil avait déjà paru, ou bien pour écouter si les sapins bruissaient et regarder si les petites fleurs avaient déjà ouvert leurs yeux. Comme un petit oiseau qui se voit pour la première fois enfermé dans sa belle prison dorée, et qui, voletant ici et là, essaie à chaque barreau de sa cage s'il pourrait passer à travers et s'envoler dans l'air libre, ainsi Heidi allait et venait d'une fenêtre à l'autre, essayant de les ouvrir pour voir le sol, l'herbe verte, la dernière neige fondant sur les pentes des montagnes, enfin tout

ce qu'il lui tardait tant de revoir! Mais elle eut beau tirer, secouer, essayer de passer ses doigts dans les fentes, les fenêtres restèrent obstinément fermées. Enfin, lorsqu'elle vit que tous ses efforts étaient inutiles, elle renonça à son projet et se mit à réfléchir à la manière dont elle pourrait sortir de la maison et en faire le tour pour trouver la prairie, car elle se souvenait très-bien que devant la maison elle n'avait marché que sur des pierres. Au même moment on frappa à la porte qui s'entr'ouvrit, et Tinette passant la tête dans l'entre-bâillement, dit d'un ton bref:

— Déjeuner servi!

Heidi ne comprit pas que ces paroles peu gracieuses fussent une invitation à aller déjeuner; elle lisait bien plutôt sur le visage moqueur de Tinette un avertissement de ne pas venir trop près d'elle; aussi s'en tint-elle à cet avertissement, et prenant le petit tabouret qui était sous la table, elle s'assit dans un coin pour attendre tout tranquillement ce qui devait se passer. Un moment après, elle entendit un frôlement qui s'approchait dans le corridor; c'était Melle Rottenmeier, déjà aussi excitée que le soir précédent; elle ouvrit la porte en criant dans la chambre:

— Qu'est-ce que cela signifie, Adélaïde? Ne comprends-tu pas ce que c'est qu'un déjeuner? arrive donc!

— Cette fois Heidi comprit et suivit aussitôt Melle Rottenmeier. Clara, qui était déjà depuis longtemps installée à la salle à manger, salua affectueusement Heidi. La perspective des nouveaux incidents qui ne manqueraient pas de se produire dans la journée, donnait à son visage une animation accoutumée. Le déjeuner se passa cependant sans encombre, et Heidi mangea très convenablement sa beurrée. Quand ce fut fini, on roula de nouveau le fauteuil de Clara à la salle d'études, et Melle Rottenmeier ordonna à Heidi de la suivre et de rester avec elle en attendant l'arrivée de Monsieur le candidat. Dès que les deux enfants furent seules, Heidi se hâta de demander :

— Comment peut-on voir dehors, jusque par terre?

— On ouvre les fenêtres et on regarde, répondit Clara que cette question amusait.

— Mais ces fenêtres ne peuvent pas s'ouvrir.

— Si, si, répliqua Clara; toi, tu ne peux pas encore, et moi je ne peux pas non plus t'aider, mais quand tu verras Sébastien, tu n'as qu'à lui dire de t'en ouvrir une.

Ce fut un grand soulagement pour Heidi d'apprendre qu'on pouvait ouvrir les fenêtres et regarder dehors. Clara commença à lui faire toutes sortes de questions sur la vie qu'elle avait menée chez elle, et Heidi lui parla avec animation de l'alpe, des

chèvres, du pâturage et de tout ce qu'elle aimait. Pendant qu'elles causaient ainsi, Monsieur le candidat était arrivé; mais M[elle] Rottenmeier, au lieu de le conduire comme d'habitude à la salle d'études, l'avait fait entrer dans la salle à manger pour lui parler à son aise. Là, s'étant assise, elle lui décrivit avec la plus grande agitation l'embarras où elle se trouvait. Elle lui raconta comment, quelque temps auparavant, elle avait écrit à M[r] Sesemann, alors en séjour à Paris, que sa fille désirait depuis longtemps avoir une compagne dans la maison, ajoutant qu'elle-même approuvait cette idée, une compagne pouvant à la fois servir d'émule à Clara dans ses études, et lui procurer en dehors des leçons une société agréable. Au fond, M[elle] Rottenmeier avait beaucoup désiré la chose, car elle ne demandait pas mieux que de pouvoir se décharger sur quelqu'un d'autre du soin d'amuser l'enfant malade. M[r] Sesemann avait répondu qu'il était tout prêt à satisfaire au désir de sa fille, mais à la condition que cette compagne serait traitée en toutes choses comme sa propre fille, parce qu'il ne voulait pas voir tourmenter des enfants dans sa maison. Ici, M[elle] Rottenmeier fit la remarque que cette recommandation était bien inutile, car, qui songerait à tourmenter des enfants? Après cette parenthèse, elle reprit le fil de son récit et raconta tout au long comment elle avait été trompée au sujet

de cette enfant, en énumérant toutes les occasions dans lesquelles Heidi avait déjà donné des preuves de son manque absolu des principes les plus élémentaires, si bien que non-seulement Monsieur le candidat aurait à reprendre les choses littéralement depuis l'A b c, mais qu'elle-même, Melle Rottenmeier, serait obligée de commencer avec elle par les notions les plus simples de l'éducation. En face de cette situation fatale, elle ne voyait qu'un moyen de salut; c'est que Monsieur le candidat déclarât, après en avoir fait l'essai, que deux natures aussi différentes ne pouvaient pas marcher ensemble sans préjudice à la plus avancée des deux. Cette raison paraîtrait sans doute assez sérieuse à Mr Sesemann pour le déterminer à rompre l'engagement et à renvoyer l'enfant à l'endroit d'où elle était venue; quant à faire une chose pareille sans son consentement, il n'y fallait pas songer maintenant qu'il était prévenu de l'arrivée de Heidi. — Mais Monsieur le candidat était très circonspect et n'envisageait jamais une question d'un seul côté. Il consola Melle Rottenmeier à force de paroles et en émettant l'opinion que, si d'un côté la jeune personne était très retardée, il se pouvait que de l'autre elle fût d'autant plus avancée, ce qui s'équilibrerait bientôt grâce à un bon enseignement. Alors, voyant qu'elle ne trouvait point d'appui auprès de Monsieur le candidat, mais qu'au contraire il était

disposé à commencer son A b c, Melle Rottenmeier le fit entrer dans la salle d'études où elle se garda bien de le suivre, car elle avait horreur de l'alphabet. Elle se mit à arpenter la chambre à manger de long en large tout en réfléchissant à la manière dont les domestiques devraient appeler Adélaïde. Mr Sesemann avait écrit qu'elle devait être traitée comme sa fille, et cela s'appliquait sans doute en premier lieu à ses rapports avec les gens de la maison. Mais elle fut bientôt interrompue dans ses réflexions par une rumeur à la salle d'études, accompagnée d'un grand vacarme d'objets tombant à terre et de voix appelant vivement Sébastien à l'aide. Elle se précipita dans la chambre voisine. Quel spectacle! Sur le plancher gisaient pêle-mêle tous les livres de classe, cahiers, encriers, et par-dessus, le tapis de la table sous lequel s'échappait un ruisseau noir qui traversait toute la chambre. Heidi avait disparu.

— Nous y voilà! s'écria Melle Rottenmeier en joignant les mains. Le tapis, les livres, la corbeille à ouvrage, tout dans l'encre! A-t-on jamais vu une chose pareille! c'est sans doute cette créature de malheur!

Monsieur le candidat contemplait sans mot dire et d'un air très-effrayé la catastrophe qui, pour cette fois, ne se présentait que sous un seul point de vue, et ce point de vue était écrasant! Clara, au contraire, pa-

raissait grandement amusée et suivait avec intérêt toutes les péripéties de l'aventure et leur effet sur Melle Rottenmeier. Elle lui expliqua ce qui s'était passé:

— Oui, c'est Heidi qui l'a fait, mais pas exprès, et il ne faut pas du tout qu'elle soit punie; elle s'est seulement tant dépêchée en quittant la table, qu'elle a entraîné le tapis avec elle, et tout est tombé par terre. Elle avait entendu passer des voitures, c'est pour cela qu'elle s'est précipitée hors de la chambre; peut-être qu'elle n'a jamais vu une voiture de sa vie.

— Eh bien, Monsieur le candidat, n'est-ce pas exactement comme je vous disais? Cette créature n'a aucune notion de rien; elle n'a pas la moindre idée de ce que c'est qu'une leçon et qu'on doive écouter et rester tranquille. Mais où est-elle allée à présent? Si elle s'était sauvée, que dirait Mr Sesemann!

Melle Rottenmeier s'élança sur l'escalier et descendit précipitamment. La porte d'entrée était ouverte, et, sur le seuil, Heidi examinait la rue du haut en bas d'un air très-deçu.

— Où vas-tu? Quelle idée t'a passé par la tête? Qu'est-ce que cela signifie de se sauver ainsi! lui cria coup sur coup Melle Rottenmeier.

— J'ai entendu le vent dans les sapins, mais je ne sais pas où ils sont, et maintenant je n'entends

plus rien, répondit Heidi sans cesser de regarder dans la rue du côté où s'était éteint le roulement des voitures qu'elle avait pris pour le bruissement du föhn dans les sapins. Dans sa joie, elle s'était précipitée du côté d'où venaient ces sons familiers, sans se douter qu'elle entraînait le tapis de la table.

— Des sapins? Sommes-nous par hasard dans une forêt? Quelles bêtises dis-tu là! Voyons, remonte vite, et va voir les belles choses que tu as faites!

Melle Rottenmeier remonta à la salle d'études, suivie de Heidi; celle-ci demeura stupéfaite devant le désastre qu'elle avait causé sans s'en douter en courant écouter les sapins.

— C'est bon pour une fois, mais que cela ne t'arrive pas une seconde! dit sévèrement Melle Rottenmeier, le doigt étendu vers le plancher. Tu te rappelleras que dans les leçons on doit rester tranquille sur sa chaise et écouter attentivement le maître; et si tu n'apprends pas à le faire de toi-même, je serai obligée de t'attacher à ta chaise. Comprends-tu?

— Oui, répondit Heidi, mais je saurai bien rester assise toute seule.

Elle venait de comprendre une fois pour toutes que c'est la règle d'être tranquille dans les leçons.

C'était maintenant l'affaire de Tinette et de Sébastien de remettre tout en ordre. Monsieur le candidat s'éloigna et les leçons furent suspendues pour

ce jour-là. Cette fois on n'avait pas eu le temps de bâiller.

Chaque jour après le dîner, Clara avait l'habitude de se reposer un certain temps, et Melle Rottenmeier avait déclaré à Heidi qu'elle serait libre pendant ce temps-là de s'occuper à sa guise. Ce jour-là donc, Clara s'étant installée dans son fauteuil pour dormir, Melle Rottenmeier se retira dans sa chambre, et Heidi vit que le moment était venu où elle pouvait choisir son occupation. C'était justement ce qu'elle désirait, car elle avait une idée qu'elle voulait mettre à exécution; mais pour cela il lui fallait une aide; elle se posta donc au milieu du corridor près de la porte de la chambre à manger, pour être bien sûre de ne pas manquer la personne dont elle avait besoin. En effet, au bout d'un instant Sébastien apparut sur l'escalier, portant un grand plateau chargé de l'argenterie qu'il allait serrer dans le buffet de la salle à manger. Quand il eut atteint la dernière marche, Heidi s'avança vers lui et l'appela aussi distinctement que possible:

— Pronom vous!

Sébastien ouvrit les yeux tout grands et répondit d'un ton assez bourru:

— Qu'est-ce que cela signifie, Mamselle?

— J'aimerais demander quelque chose, mais ce n'est pas quelque chose de mal comme ce matin,

bien sûr! continua Heidi en s'apercevant que Sébastien était un peu fâché et l'attribuant aux taches d'encre sur le parquet.

— Ah! ah! et pourquoi dois-je m'appeler pronom vous? demanda Sébastien du même ton.

— Il faut toujours que je dise ainsi, à présent, c'est Melle Rottenmeier qui l'a commandé.

Sébastien éclata de rire de si bon cœur que Heidi en demeura tout interdite, ne voyant pas ce qu'il y avait de si amusant dans l'affaire, tandis que Sébastien avait tout de suite compris de quoi il s'agissait.

— C'est bon, reprit-il en riant toujours, Mamselle peut continuer.

— Je ne m'appelle pas du tout Mamselle! s'écria à son tour Heidi avec une certaine indignation. Je m'appelle Heidi.

— C'est égal, la même dame m'a aussi commandé de dire Mamselle.

— Ah! vraiment? Alors je pense que c'est comme ça que je dois m'appeler, répondit-elle d'un air résigné, car elle s'était déjà aperçue que toutes choses devaient se passer comme Melle Rottenmeier l'avait ordonné.

— Maintenant j'ai trois noms! ajouta-t-elle avec un soupir.

— Qu'est-ce que la petite Mamselle voulait me

demander? reprit Sébastien en entrant dans la salle à manger et posant son plateau sur le buffet.

— Comment peut-on ouvrir une fenêtre, Sébastien?

— Comme ceci, tout simplement! dit-il en ouvrant toute grande une des fenêtres de la chambre à manger. Heidi s'approcha, mais elle était trop petite pour rien voir. Sébastien apporta un grand tabouret de bois qu'il plaça dans l'embrasure en disant:

— La petite Mamselle n'a qu'à monter là-dessus et elle pourra regarder dans la rue et voir ce qui passe en bas.

Heidi s'empressa de grimper sur le tabouret et, se penchant en dehors de la fenêtre, elle put enfin jouir de la vue qu'elle avait tant désirée. Mais elle retira presque aussitôt la tête; sur sa figure la joie avait fait place au désappointement.

— On ne voit que la rue avec des pavés et rien d'autre! dit l'enfant avec tristesse. Mais si l'on fait tout le tour de la maison, que voit-on de l'autre côté, Sébastien?

— Exactement la même chose, répondit-il.

— Mais où faut-il aller pour voir bien loin, bien loin jusqu'au bout de la vallée?

— Alors il faut monter sur une grande tour, sur le clocher d'une église, comme celui qu'on voit là-

bas avec cette boule dorée à la pointe. De là-haut on voit bien loin par-dessus toute la ville.

Heidi, après l'avoir écouté avec la plus grande attention, descendit lestement de son tabouret, sortit en courant de la chambre, descendit l'escalier, et en un clin d'œil se trouva dans la rue. Mais la chose n'alla pas comme elle s'était imaginé. Il lui avait semblé en regardant par la fenêtre, que le clocher était droit devant elle, qu'elle n'avait qu'à traverser de l'autre côté pour y arriver. Et maintenant qu'elle était arrivée tout au bout de la rue elle ne voyait plus de clocher. Elle prit une autre rue, puis une autre, sans réussir à trouver ce qu'elle cherchait. Beaucoup de gens passaient à côté d'elle, mais ils avaient tous l'air très pressés, et Heidi pensa qu'ils n'auraient pas le temps de lui donner des renseignements. En arrivant au tournant d'une rue, elle aperçut un jeune garçon portant sur le dos un orgue de Barbarie, et sur le bras un animal très extraordinaire. Heidi courut vers lui et lui demanda:

— Où est la tour avec une boule dorée tout en haut?

— Sais pas, répondit le garçon.

— Alors, à qui faut-il demander? reprit-elle.

— Sais pas.

— Connais-tu une autre église avec un grand clocher?

— Oui, bien sûr que j'en connais une!

— Alors viens me montrer où elle est.

— Montre-moi d'abord ce que tu me donneras, si je vais avec toi, répondit le jeune garçon en tendant la main.

Heidi fouilla dans sa poche. Elle en sortit une image qui représentait une belle couronne de roses rouges; elle la contempla un instant, car il lui en coûtait de s'en séparer; Clara la lui avait donnée le matin même. Mais si elle pouvait voir la vallée et les pentes vertes de la montagne!

— Tiens, dit Heidi en tendant son image, veux-tu ça?

Le garçon retira sa main en secouant la tête.

— Que veux-tu, alors? demanda-t-elle en remettant bien vite la précieuse image dans sa poche.

— De l'argent.

— Je n'en ai point, mais Clara en a et elle m'en donnera; combien veux-tu?

— Vingt centimes.

— Alors, viens!

Tous deux se mirent en route, et tandis qu'ils parcouraient une longue rue qui s'en allait à perte de vue, Heidi demanda à son compagnon ce qu'il portait sur le dos sous un drap; il lui expliqua que c'était un bel orgue qui faisait une magnifique musique quand on tournait une mécanique. Tout à

coup ils se trouvèrent en face d'une vieille église avec un grand clocher; le jeune garçon s'arrêta en disant:

— C'est là!

— Mais comment est-ce que j'entrerai? demanda Heidi en voyant les grandes portes fermées.

— Sais pas, répondit son guide.

— Crois-tu qu'il faut sonner, comme on fait quand on veut Sébastien?

— Sais pas.

Heidi avait découvert une sonnette contre le mur et se mit à la tirer de toutes ses forces.

— Il faudra m'attendre en bas pendant que je monterai, parce que je ne saurai plus le chemin, et il faut que tu me le montres pour revenir.

— Que me donneras-tu, alors?

— Que veux-tu que je te donne?

— Encore vingt centimes.

Au même moment une clef tourna dans la vieille serrure, et la porte craqua en s'ouvrant lentement. Un vieillard sortit, regarda d'abord les enfants avec étonnement, puis les apostropha d'un ton fâché:

— Comment vous êtes-vous permis de sonner? Ne pouvez-vous pas lire ce qui est écrit au-dessous de la sonnette: „Pour ceux qui veulent monter au clocher"?

Le garçon étendit l'index vers Heidi sans dire un mot; celle-ci répondit au vieillard:

— Je voudrais justement monter au clocher.

— Que veux-tu faire là-haut? demanda le marguillier; est-ce quelqu'un qui t'a envoyée?

— Non, je voudrais seulement monter pour voir tout ce qui est en bas.

— Dépêchez-vous de retourner à la maison, et faites attention de ne pas recommencer vos mauvaises plaisanteries, ou vous pourriez vous en repentir! — En disant ces mots, le marguillier se retourna pour fermer la porte. Mais Heidi le retint par son habit en lui disant d'un ton suppliant:

— Seulement une fois!

Le vieux tourna la tête et rencontra les yeux de l'enfant levés vers lui avec un regard si plein de supplication, qu'il en fut tout retourné. Il la prit par la main et lui dit avec bonté:

— Eh bien, puisque tu y tiens tellement, viens avec moi!

Le garçon s'assit sur les marches de pierre devant l'église, en faisant signe qu'il ne voulait pas les accompagner. Heidi, la main dans celle du vieux marguillier, monta beaucoup, beaucoup de marches qui allaient en se rétrécissant toujours davantage; puis ils gravirent un dernier petit escalier plus étroit encore que le reste et arrivèrent enfin en haut du

clocher; le marguillier souleva Heidi à la hauteur de la petite fenêtre.

— A présent tu peux regarder tout en bas, lui dit-il.

Heidi vit au-dessous d'elle comme une mer de toits, de tours, de cheminées; elle retira presque aussitôt sa tête, en disant d'un ton triste et découragé :

— Ce n'est pas du tout comme je pensais.

— Voyez-vous ça! Qu'est-ce qu'un brin d'enfant comme toi peut comprendre à une vue? — Allons, redescendons, et une autre fois ne sonne plus à un clocher.

Le vieillard posa Heidi à terre et marchant le premier, commença à redescendre l'étroit escalier. A l'endroit où les marches devenaient plus larges, il y avait une porte qui conduisait dans la petite chambre du marguillier, et un large plancher qui s'étendait jusque sous les pentes du toit. Là, dans un coin, il y avait une corbeille devant laquelle était assise une grosse chatte grise qui commença à grogner d'un air menaçant; car dans cette corbeille habitaient ses petits, et elle voulait avertir les passants de ne pas se mêler de ses circonstances de famille. Heidi s'arrêta court et regarda la chatte avec étonnement; elle n'en avait jamais vu d'aussi grosse; c'est que le vieux clocher était habité par des troupes de souris,

et la chatte n'avait pas de peine à se procurer tous les jours une demi-douzaine de rôtis. Le marguillier voyant la surprise de Heidi, lui dit:

— Approche-toi seulement, elle ne te fera pas de mal si je suis là; tu pourras regarder les petits.

Heidi s'approcha de la corbeille et se mit à pousser des cris de joie et d'admiration:

— Oh! quelles mignonnes petites bêtes! les jolis minets! s'écriait-elle en sautant tout autour de la corbeille pour mieux voir les drôles de gambades des sept ou huit petits chats qui grimpaient les uns par-dessus les autres, s'accrochaient à la corbeille et retombaient sans cesse en arrière.

— Aimerais-tu en avoir un? demanda le marguillier que les gambades de l'enfant égayaient.

— Un minet rien que pour moi? pour toujours? s'écria-t-elle sans pouvoir croire à un pareil bonheur.

— Oui, oui, rien que pour toi, et tu n'as qu'à les prendre tous, si tu as de la place, dit le vieillard qui ne demandait pas mieux que de se débarrasser de ses petits chats sans être obligé de les noyer.

Heidi était au comble du bonheur. Il y avait bien assez de place pour tous les chats dans la grande maison où elle demeurait; et Clara! comme elle serait surprise et joyeuse quand elle verrait arriver les jolis petits animaux!

— Mais comment pourrai-je les emporter? de-

manda Heidi qui avançait déjà la main pour en saisir un ou deux; la grosse chatte se jeta aussitôt sur son bras en grondant d'un air si menaçant, que l'enfant recula tout effrayée.

— Je te les porterai, si tu me dis où tu demeures, dit le marguillier, tout en caressant la chatte pour la calmer, car ils étaient bons amis, il y avait longtemps qu'ils habitaient ensemble le vieux clocher.

— Chez Mr Sesemann, dans une grande maison sur la porte de laquelle il y a une grosse tête de chien en or, avec une boucle dans la gueule, répondit vivement Heidi.

Le vieux marguillier n'avait pas besoin de tant d'explications; depuis qu'il habitait le clocher, il connaissait toutes les maisons bien loin à la ronde, et du reste Sébastien était une de ses anciennes connaissances.

— Je sais où c'est, répondit-il; et quand j'apporterai les chats, qui faudra-t-il demander? Tu n'es pourtant pas à Mr Sesemann?

— Non, mais il y a Clara, qui sera si contente quand les petits chats arriveront!

Le marguillier voulut alors se remettre en marche pour descendre, mais Heidi ne pouvait pas se décider à quitter ce spectacle si divertissant.

— Si seulement je pouvais en emporter tout de

suite un ou deux! Un pour moi et un pour Clara! Est-ce que je peux?

— Alors, attends un moment; et le marguillier s'empara avec précaution de la chatte, l'emporta dans sa chambre et la déposa à côté de sa soucoupe pleine de lait; puis il ferma la porte et revint vers Heidi.

— A présent, prends-en deux.

Les yeux de l'enfant étincelèrent de joie. Elle en choisit un tout blanc et un autre rayé de jaune, et les mit, l'un dans la poche droite de son tablier, l'autre dans la poche gauche; après quoi elle se remit en marche pour descendre.

Le garçon était toujours assis à la même place sur les degrés de l'église. Lorsque le marguillier eut refermé la porte derrière Heidi, elle demanda:

— Quel chemin faut-il prendre pour retourner chez Mr Sesemann?

— Sais pas.

Heidi lui décrivit alors tout ce qu'elle connaissait de la maison, la porte d'entrée, les fenêtres, l'escalier; mais le garçon secouait toujours la tête, tout cela lui était inconnu.

— Vois-tu, continua Heidi, quand on regarde par une des fenêtres, on voit une grande, grande maison toute grise, et le toit fait comme ça ... — et avec son doigt elle dessina en l'air de grands zigzags.

Aussitôt le garçon, reconnaissant peut-être un des signes qui lui étaient familiers, se leva d'un seul bond et, suivi de Heidi, marcha rapidement dans une certaine direction. En très-peu de temps ils arrivèrent en effet devant la grande porte ornée de la tête de laiton. Heidi tira la sonnette; Sébastien parut presque aussitôt et dès qu'il aperçut l'enfant, lui cria:

— Vite! dépêchez-vous!

Heidi se hâta d'entrer et Sébastien referma la porte, sans remarquer le jeune garçon qui resta tout interdit dans la rue.

— Vite, Mamselle, répéta Sébastien, allez tout droit à la salle à manger, on est déjà à table; Melle Rottenmeier a l'air d'un canon chargé! Mais aussi, quelle idée a eue Mamselle de se sauver ainsi?

Heidi entra dans la chambre. Melle Rottenmeier ne tourna pas la tête. Clara ne dit rien non plus; ce silence était inquiétant. Sébastien avança la chaise de Heidi. Quand elle fut assise, Melle Rottenmeier lui adressa enfin la parole avec un visage sévère et d'un ton solennel:

— Adélaïde, j'aurai à te parler après le dîner; pour le moment, je me contenterai de te dire que tu t'es conduite comme une enfant mal élevée; tu as quitté la maison sans demander permission, sans

rien dire à personne, et tu vas errer on ne sait où jusqu'au soir. C'est une conduite vraiment sans exemple!

— Miaou! entendit-on pour toute réponse.

Alors la colère de la dame éclata.

— Comment, Adélaïde, cria-t-elle en haussant de plus en plus la voix, après toutes tes malhonnêtetés, tu te permets encore envers moi une mauvaise plaisanterie! Prends garde à toi, je t'avertis!

— Je fais ... balbutia Heidi.

— Miaou! Miaou!

Sébastien jeta presque sur la table le plat qu'il tenait et sortit précipitamment de la chambre.

— C'est assez! voulut dire Melle Rottenmeier, mais l'indignation lui coupa la voix. Enfin elle put articuler:

— Lève-toi! .. et sors de la chambre!

Heidi, tout interdite, se leva de sa chaise et voulut encore essayer une explication:

— Bien sûr, je ne voulais pas faire ...

— Miaou! Miaou! ...

— Mais, Heidi, dit alors Clara, pourquoi fais-tu toujours „Miaou“, quand tu vois que ça fâche Melle Rottenmeier?

— Ce n'est pas moi, ce sont les petits chats, dit-elle, parvenant enfin à donner une explication sans être interrompue.

— Comment! Que dis-tu? Des chats? des petits chats? s'écria Melle Rottenmeier. Sébastien! Tinette! cherchez ces affreuses bêtes! chassez-les! Et, disant cela, elle s'enfuit en toute hâte dans la salle d'études et tira le verrou pour être plus en sûreté, car pour Melle Rottenmeier, les petits chats étaient ce qu'il y avait de plus affreux dans la création. Sébastien qui était resté derrière la porte, faisait tous ses efforts pour vaincre son fou-rire avant de rentrer. En s'approchant de Heidi pour la servir, il avait aperçu une petite tête de chat sortant d'une de ses poches, et il avait tout de suite prévu la scène qui allait se passer; mais il n'avait pas pu y tenir longtemps et, pris d'un fou-rire irrésistible, il n'avait eu que le temps de poser ses plats sur la table et de s'esquiver. Quand il eut un peu repris son sérieux, il rentra dans la chambre un moment après le cri d'angoisse de Melle Rottenmeier. Il y trouva tout dans l'ordre et le calme le plus parfaits. Clara tenait un des petits chats sur ses genoux, Heidi était agenouillée près d'elle, et toutes deux paraissaient enchantées de jouer avec ces mignonnes petites bêtes.

— Sébastien, lui dit aussitôt Clara en le voyant entrer, nous avons besoin de votre aide; il faut trouver une cachette pour nos petits chats, dans un endroit où Melle Rottenmeier ne puisse pas les voir, parce

qu'elle en a peur et elle les chasserait; mais nous voulons garder nos jolis minets, et nous les sortirons toujours de leur cachette quand nous serons seules. Où pourrait-on les mettre?

— Je m'en charge, Mademoiselle Clara, répondit Sébastien avec empressement. Je leur ferai un joli petit lit dans une corbeille et je la mettrai dans un coin où une dame poltronne n'osera jamais aller, je vous en réponds!

Là-dessus Sébastien se mit immédiatement à l'œuvre en riant à part lui, car il pensait: „Il se passera bien sûr encore quelquechose!“ et Sébastien ne craignait pas de voir Melle Rottenmeier un peu en colère.

Ce ne fut que longtemps après, lorsque l'heure d'aller se coucher fut venue, que Melle Rottenmeier se hasarda à entr'ouvrir un peu la porte et à demander à travers la fente étroite:

— Ces affreuses bêtes ont-elles enfin disparu?

— Oui, certainement, répondit Sébastien qui allait et venait dans la chambre en prévision de cette question. En un tour de main il enleva les deux petits chats des genoux de Clara et disparut avec eux. Quant à la semonce que Melle Rottenmeier avait réservée à Heidi, elle fut remise au lendemain car elle se sentait épuisée par toutes les émotions les ennuis, la colère et la frayeur que Heidi l

avait causés coup sur coup sans s'en douter. Elle se retira donc en silence, et les deux enfants la suivirent tout heureuses, car elles savaient leurs petits chats en sûreté dans un bon lit.

Chapitre VIII.

Il y a de l'agitation dans la maison Sesemann.

Le matin du jour suivant, Sébastien venait d'ouvrir la porte de la maison à Monsieur le candidat et de le conduire à la salle d'études, lorsqu'un second coup de sonnette se fit entendre, si violent que Sébastien dans sa hâte se jeta presque en bas de l'escalier, pensant à part lui:

— Il n'y a que Mr Sesemann qui sonne ainsi; il sera sans doute arrivé sans prévenir.

Il ouvrit vivement la porte — et se trouva face à face avec un garçon déguenillé portant sur le dos un orgue de Barbarie.

— Qu'est-ce que ça signifie? lui cria Sébastien; je t'apprendrai à dépendre les sonnettes! Que viens-tu faire par ici?

— Je veux voir Clara.

— Par exemple! vaurien mal lavé! ne peux-tu

pas dire „Melle Clara“, comme nous autres? Que lui veux-tu, à Melle Clara?

— Elle me doit quarante centimes, répondit le garçon.

— Je crois que tu perds la tête! Et, du reste, comment sais-tu qu'il demeure une demoiselle Clara dans cette maison?

— Hier, je lui ai montré le chemin: vingt centimes pour aller, vingt centimes pour revenir.

— Vois-tu quel tas de mensonges tu me débites! Melle Clara ne sort jamais, elle ne peut pas même marcher. Allons, tâche de déguerpir un peu vite, si tu ne veux pas que je m'en mêle!

Mais le garçon ne se laissa pas intimider; il resta immobile à la même place en disant froidement:

— Je l'ai vue dans la rue; je peux dire comment elle est: elle a des cheveux noirs tout courts et tout frisés, ses yeux sont noirs, sa robe est brune, et elle ne sait pas parler comme nous.

— Oho! fit alors Sébastien en riant sous cape, — c'est bien sûr la petite Mamselle qui aura encore fait du nouveau.

Puis, ayant fait entrer le garçon, il lui dit:

— C'est bon, suis-moi seulement et attends derrière la porte jusqu'à ce que je ressorte. Si je te fais entrer, tu pourras jouer un air, cela fera plaisir à la demoiselle.

Il monta, frappa à la porte de la salle d'études et entra.

— Il y a en bas un garçon qui veut absolument parler lui-même à Melle Clara, dit-il.

Clara fut enchantée d'un événement aussi inattendu.

— Il n'a qu'à entrer tout de suite, répondit-elle; n'est-ce pas, Monsieur le candidat? puisqu'il a à me parler, à moi?

Mais le garçon n'avait pas attendu la permission; il était déjà dans la chambre et sur un signe de Sébastien, il commença aussitôt à jouer de l'orgue. Melle Rottenmeier qui était à la salle à manger où elle avait imaginé toutes sortes de choses à faire pour échapper à l'A b c, entendit tout à coup cette musique inusitée. Elle prêta l'oreille: venait-elle de la rue? mais elle paraissait si près! On aurait dit que c'était dans la chambre voisine. Mais comment cela se pouvait-il? Et pourtant . . .

Elle traversa en courant la salle à manger et ouvrit vivement la porte. Etait-ce bien possible! — là, devant elle, au milieu de la chambre, un joueur d'orgue dégueuillé était installé avec son instrument, et en jouait tant qu'il pouvait! Monsieur le Candidat avait l'air de vouloir dire quelquechose, mais on n'entendait rien. Clara et Heidi paraissaient enchantées et écoutaient de toutes leurs oreilles.

— Cesse immédiatement! cria Melle Rottenmeier; mais sa voix fut étouffée par les sons de l'instrument. Elle voulut s'élancer vers le petit joueur d'orgue, — tout à coup elle sentit ses pieds s'embarrasser dans quelque chose, — elle regarda . . . — une horrible bête noire se traînait en rampant sur le plancher: c'était une tortue! Melle Rottenmeier fit un saut en l'air comme elle n'en avait pas fait depuis des années, et cria de toutes ses forces:

— Sébastien! Sébastien!

Immédiatement l'orgue s'arrêta, car cette fois les cris avaient été plus forts que la musique. Sébastien, debout derrière la porte entr'ouverte, avait été pris de véritables convulsions de rire en voyant le bond de Melle Rottenmeier. Enfin il put entrer. La pauvre dame s'était jetée dans un fauteuil.

— Faites partir tout ça, gens et bêtes, Sébastien! chassez-les sur-le-champ! s'écria-t-elle dès qu'elle l'aperçut.

Sébastien obéit promptement, fit sortir le garçon qui avait vite ramassé sa tortue, et lui mit quelque chose dans la main en lui disant:

— Voilà quarante centimes pour Melle Clara, et quarante centimes pour avoir bien joué.

Là-dessus il le mit dehors et referma la porte d'entrée.

Le calme régnait de nouveau dans la salle

d'études; on avait repris les leçons interrompues et Melle Rottenmeier s'était installée dans la chambre même pour empêcher par sa présence la répétition de scènes pareilles. Elle comptait bien, une fois les leçons finies, s'informer de plus près de la cause de ce scandale et en punir l'auteur de manière à ce qu'il s'en souvînt.

A ce moment, on entendit pour la seconde fois frapper à la porte, et Sébastien parut de nouveau avec la nouvelle qu'on venait d'apporter une grande corbeille pour remettre à Melle Clara elle-même.

— A moi? demanda celle-ci fort intriguée et très-curieuse de savoir ce que cela pouvait être. — Apportez-la tout de suite, que je la voie!

Sébastien revint bientôt avec une grande corbeille couverte; après quoi il disparut de nouveau.

— Il me semble qu'il faudrait d'abord finir les leçons et déballer la corbeille ensuite, remarqua Melle Rottenmeier.

Mais Clara qui ne pouvait pas comprendre ce qu'on lui avait apporté, jetait des regards d'impatience du côté de la corbeille.

— Monsieur le candidat, s'écria-t-elle tout à coup en s'interrompant au milieu d'une déclinaison, ne pourrais-je pas vite soulever le couvercle, seulement pour voir ce qu'il y a dedans? et après je continuerai la leçon.

— D'un côté, je serais de cet avis, mais de l'autre côté, je m'y opposerais, répondit Monsieur le candidat; ce qui me ferait pencher pour la chose, c'est que, du moment que toute votre attention est dirigée sur cet objet, — mais on ne sut jamais la fin de son discours. Clara avait soulevé le couvercle, et aussitôt on avait vu sortir du panier un, deux, trois petits chats, puis deux autres, et toujours plus de petits chats qui se mirent à courir tout autour de la chambre avec une telle rapidité qu'on aurait dit qu'il y en avait des douzaines. Ils s'accrochaient aux bottes de Monsieur le candidat, mordillaient ses pantalons, grimpaient le long de la jupe de Melle Rottenmeier, lui chatouillaient les pieds, sautaient autour du fauteuil de Clara, égratignaient, miaulaient, enfin c'était à ne plus s'y reconnaître! Clara, au comble de la joie, criait toujours:

— Oh! les jolies bêtes! quels drôles de sauts elles font! Regarde, Heidi, regarde celui-là, là-bas!

Heidi, non moins enchantée, courait après eux dans tous les coins de la chambre. Monsieur le candidat avait l'air fort mal à son aise, debout devant la table, levant tantôt un pied, tantôt l'autre, pour les oustraire aux désagréables petites griffes qui l'attauaient sans cesse. Quant à Melle Rottenmeier, elle 'tait d'abord demeurée muette d'horreur dans son

fauteuil; puis elle s'était remise assez pour appeler de toutes ses forces:

— Sébastien! Tinette! — n'osant pas quitter le fauteuil de peur que tous ces petits monstres ne vinssent à lui sauter dessus à la fois. — Ses cris répétés amenèrent enfin les deux domestiques. Ceux-ci firent une chasse active aux petits chats dans toute la chambre, réussirent à les rassembler tous dans le panier, et les emportèrent au grenier où étaient déjà installés leurs deux frères de la veille.

Ce jour-là, pas plus que le précèdent, on n'avait eu le temps de bâiller pendant les leçons. Dans la soirée, Melle Rottenmeier s'étant remise de l'agitation de la matinée, fit venir auprès d'elle Sébastien et Tinette pour les soumettre à un interrogatoire sévère à propos des incidents blâmables qui s'étaient produits dans la maison. Il en ressortit que Heidi seule en avait été cause par son expédition de la veille. En découvrant cela, Melle Rottenmeier était devenue pâle de colère; elle ne trouva pas d'abord de paroles pour exprimer ses sentiments; elle fit signe de la main à Sébastien et à Tinette qu'ils eussent à s'éloigner; puis, se tournant vers Heidi qui se tenait debout à côté du fauteuil de Clara et ne paraissait pas comprendre ce qu'on avait à lui reprocher, elle lui adressa la parole d'un ton sévère:

— Adélaïde, je ne connais qu'une punition qui

soit assez forte pour te faire impression, car tu es vraiment comme une petite sauvage; nous verrons bien s'il n'y a pas moyen de te mâter, quand tu seras enfermée dans la cave toute noire avec les lézards et les rats!

Heidi écouta sans s'émouvoir sa sentence; n'ayant jamais été dans une cave sombre, elle ne savait pas ce que c'était; la petite dépendance du chalet que le grand-père appelait la cave et où il conservait les fromages et le lait, lui avait au contraire toujours paru un lieu attrayant; quant à des lézards et à des rats, elle n'en avait jamais vu. Ce fut Clara qui éleva la voix et fit entendre ses plaintes:

— Non, non, Melle Rottenmeier, il faut attendre que papa soit ici; il a écrit qu'il allait revenir; je lui raconterai tout, et il dira ce qu'il faut faire.

Melle Rottenmeier n'avait qu'à s'incliner d'avance devant les décisions de ce juge suprême, d'autant plus qu'il était en effet sur le point d'arriver. Elle se leva et dit d'un ton sec:

— C'est bien, Clara, mais moi aussi j'aurai un mot à dire à Mr Sesemann!

Là-dessus elle quitta la chambre.

Deux jours de calme relatif suivirent ces scènes agitées. Melle Rottenmeier seule ne pouvait pas se remettre de son indignation; sa déception à l'endroit de Heidi lui revenait sans cesse à l'esprit;

et plus elle y pensait, plus il lui semblait que depuis l'arrivée de cette enfant tout allait de travers dans la maison Sesemann, et que les choses ne pourraient jamais rentrer dans l'ordre. Clara, au contraire, paraissait très-satisfaite; il ne lui arrivait plus de s'ennuyer dans les leçons, car Heidi faisait constamment les choses les plus divertissantes: elle brouillait toutes les lettres de l'alphabet sans pouvoir parvenir à les apprendre; quand Monsieur le candidat était en train de les décrire pour les lui fixer dans la mémoire, ces comparaisons, au lieu de lui rappeler la forme des lettres, éveillaient en elle les images les plus inattendues; par exemple, s'il venait à parler d'une petite corne ou d'un bec, Heidi ne manquait jamais de s'écrier toute joyeuse: „C'est une chèvre!“ — ou bien: „C'est l'épervier!“ — Plus tard, dans l'après-midi, Heidi s'asseyait près du fauteuil de Clara et lui faisait, sans jamais se lasser, de longs récits de sa vie chez le grand-père; quand elle avait ainsi longuement parlé de l'alpe, des chèvres, du chalet, le désir de revoir toutes ces choses se réveillait en elle plus ardent que jamais, et elle terminait invariablement par ces mots:

— Maintenant, il faut absolument que je retourne à la maison! Je veux partir demain!

Clara parvenait le plus souvent à détourner Heidi de cette idée en lui démontrant qu'elle ferait mieux

de rester jusqu'au retour de Mr Sesemann; on verrait alors ce qu'il y avait à faire. Heidi se laissait persuader et reprenait d'autant plus vite son entrain, qu'elle nourrissait en secret une perspective réjouissante: chaque jour de plus passé à Francfort ajoutait deux petits pains à la provision qu'elle faisait pour la grand'mère! En effet, tous les matins à déjeuner et tous les soirs à souper, elle trouvait à côté de son assiette un joli petit pain bien tendre et bien blanc qu'elle fourrait vite dans sa poche; elle n'aurait pas pu y toucher elle-même en pensant au pain de la grand'mère, si noir et si dur qu'elle ne pouvait presque plus le manger. Chaque jour après le dîner, Heidi passait une heure ou deux, seule dans sa chambre, assise dans un coin sans oser bouger, car ayant enfin compris qu'à Francfort il était défendu de sortir et de courir comme sur l'alpe, elle ne l'essayait même plus. Elle ne devait pas davantage aller à la salle à manger pour causer un peu avec Sébastien, Melle Rottenmeier l'avait défendu; quant à entamer une conversation avec Tinette, Heidi n'en aurait pas même eu l'idée; elle évitait au contraire soigneusement de se trouver sur son chemin, sentant très bien ce qu'il y avait de moqueur et d'ironique dans le ton et les paroles de la femme de chambre quand celle-ci lui parlait. Elle restait donc là, toute seule, ayant amplement le temps de penser à l'alpage qui

devait avoir reverdi, aux petites fleurs jaunes dans la lumière dorée, à la neige sur les montagnes, à la belle et large vallée où le regard plongeait de si haut! Oh! qu'il lui tardait d'être de nouveau au chalet! La cousine Dete ne lui avait-elle pas assuré qu'elle pourrait retourner à la maison quand elle voudrait? —

Enfin, un beau jour, Heidi n'y tint plus; elle se hâta de faire un paquet de ses petits pains dans le grand mouchoir rouge, elle attacha sur sa tête son vieux chapeau de paille et se mit en route pour partir. Mais, sur le seuil de la maison, elle rencontra déjà un grand obstacle à ses projets de voyage dans la personne de Melle Rottenmeier elle-même qui revenait de faire des commissions. A la vue de l'enfant, la dame s'arrêta court et l'examina des pieds à la tête, muette de stupéfaction, et semblant observer particulièrement le paquet enveloppé dans le mouchoir rouge. Son indignation éclata bientôt:

— Que signifie cette nouvelle expédition? Ne t'ai-je pas sévèrement défendu d'aller courir dans les rues? Et voici que tu recommences aujourd'hui!.. attifée comme tu l'es! .. Tu as parfaitement l'air d'une vagabonde!

— Je ne voulais pas courir dans les rues, je voulais seulement retourner à la maison, répondit Heidi qui commençait à avoir peur.

— Comment? Qu'entends-je? Tu voulais retourner à la maison? — Melle Rottenmeier joignit les mains d'un air désespéré. — Te sauver? Ah! si Mr Sesemann le savait! Te sauver de chez lui! prends garde qu'il apprenne jamais une chose pareille, je te le conseille! Et pourrais-tu me dire ce qui ne te va pas dans sa maison? N'es-tu pas mieux traitée que tu ne le mérites? Qu'est-ce qui te manque? As-tu jamais eu dans toute ta vie une maison, une table, un service comme tu les as ici? réponds!

— Non, répondit Heidi.

— Je pense bien! Il ne te manque rien, rien du tout, tu n'es qu'une ingrate créature! à force de bien-être, tu ne sais pas qu'inventer pour te plaindre.

Alors tout ce que Heidi avait au fond du cœur monta à la surface, et elle s'écria avec impétuosité:

— Je veux aller à la maison, parce que tant que je suis loin Bellette est malheureuse, et la grand'-mère m'attend, et Pierre battra la Linotte s'il n'a plus de fromage, et ici on ne voit pas quand le soleil dit bonsoir aux montagnes! et si l'épervier passait tout là-haut au-dessus de Francfort, il croasserait encore bien plus fort en voyant tant de gens qui demeurent tout serrés les uns contre les autres, au lieu d'aller sur les rochers où l'on est bien mieux!

— Miséricorde! cette enfant a la tête dérangée! s'écria Melle Rottenmeier en s'élançant sur l'escalier

où elle se heurta violemment contre Sébastien qui descendait.

— Faites monter sur-le-champ cette malheureuse créature! lui cria-t-elle tout en se frottant le front.

— Oui, oui, c'est bon! merci beaucoup! répliqua Sébastien en se frottant à son tour, car il avait reçu un coup encore plus fort.

Heidi était restée debout à la même place, le regard enflammé, tremblant de tout son corps sous l'empire d'une violente émotion.

— Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau? lui demanda Sébastien en riant; mais en regardant de plus près Heidi toujours immobile, il lui frappa amicalement sur l'épaule et lui dit d'un ton compatissant:

— Bah! bah! il ne faut pas que Mamselle le prenne trop à cœur. De la gaîté! c'est le principal. A moi aussi elle m'a presque fait un trou dans la tête tout à l'heure! mais il ne faut pas se laisser intimider pour si peu. Eh bien! Mamselle ne bouge pas? Il faut monter, elle l'a commandé. —

Heidi obéit en silence et monta l'escalier, mais lentement et sans bruit, ce qui n'était pas son habitude. Cela fit de la peine à Sébastien qui la suivait, et il essaya de nouveau de la remonter par quelques paroles encourageantes.

— Que Mamselle ne se laisse pas abattre! qu'elle

ne soit pas triste! mais qu'elle prenne bravement son parti des choses. La petite Mamselle est si raisonnable, elle n'a encore jamais pleuré depuis qu'elle est chez nous, tandis que les autres petites filles de son âge pleurent au moins douze fois par jour. Et puis, il y a les petits chats là-haut; ils sautent et s'amusent dans le grenier comme de petits fous. Quand une certaine dame sortira de nouveau, nous monterons ensemble pour les regarder, hein?

Heidi fit un signe affirmatif, mais si peu joyeusement que Sébastien en fut tout ému et la suivit d'un regard plein de compassion tandis qu'elle se glissait sans bruit le long du corridor jusqu'à sa chambre. —

Ce jour-là, à souper, Melle Rottenmeier n'ouvrit pas la bouche, mais à chaque instant elle jetait du côté de Heidi d'étranges regards scrutateurs, comme si elle eût craint de la voir d'un instant à l'autre entreprendre les choses les plus inattendues; mais Heidi, après avoir comme d'habitude caché son petit pain dans sa poche, resta tout à fait silencieuse et immobile, sans boire ni manger.

Le matin du jour suivant, lorsque Monsieur le candidat parut au haut de l'escalier, Melle Rottenmeier, d'un air mystérieux lui fit signe d'entrer à la salle à manger; là, dans la plus grande excitation, elle lui fit part d'un grave sujet d'inquiétude à l'endroit de

Heidi: elle avait tout lieu de craindre que l'enfant n'eût eu la tête dérangée, soit par le brusque changement d'air et d'habitudes, soit par tant d'impressions nouvelles pour elle. Et elle raconta, à l'appui de cette supposition, la tentative de fuite de l'enfant et les propos étranges qu'elle avait tenus. Mais Monsieur le candidat tranquillisa immédiatement Melle Rottenmeier en lui assurant que si, d'une part, il avait en effet observé chez Adélaïde quelques excentricités, d'autre part il avait pu constater qu'elle possédait un esprit sain, si bien que, peu à peu et par un développement graduel de toutes ses facultés, on pouvait espérer de rétablir chez elle l'équilibre normal. Ce qui l'inquiétait, lui, davantage, c'était de ne pas pouvoir venir à bout de l'alphabet et de constater qu'elle était incapable de saisir les différentes lettres.

Après cet entretien Melle Rottenmeier se sentit plus calme, et Monsieur le candidat put se rendre à ses leçons. Plus tard dans la journée, comme elle songeait encore à Heidi et à sa fuite projetée, il lui revint à la mémoire l'accoutrement dans lequel elle lui était apparue, et elle résolut aussitôt de mettre en état la garderobe de l'enfant au moyen de quelques vêtements à Clara, avant l'arrivée de Mr Sesemann. Elle communiqua ce projet à Clara qui se déclara tout de suite prête à lui faire présent d'une

quantité de ses robes et de ses affaires. Melle Rottenmeier se rendit alors à la chambre de Heidi pour examiner sa garderobe et choisir ce qui pouvait se garder et ce qui devait être elliminé. Au bout de quelques instants elle revint avec des gestes d'horreur.

— Qu'est-ce que je viens de découvrir, Adélaïde! s'écria-t-elle. Jamais je n'ai vu une chose pareille! Qu'est-ce que je trouve dans ton armoire, une armoire pour les robes, Adélaïde? Un tas de petits pains! du pain, dis-je, Clara, dans une armoire à habits! Et un tas pareil! — Tinette! continua-t-elle en ouvrant la porte, allez débarrasser l'armoire d'Adélaïde de tout ce vieux pain, et jetez en même temps le chapeau de paille tout déformé que vous trouverez sur la table.

— Non, non, s'écria Heidi. Il faut que je garde mon chapeau, et les petits pains aussi; ils sont pour la grand'mère! — et elle se précipita à la suite de Tinette; mais Melle Rottenmeier la retint par le bras, en lui disant d'un ton péremptoire:

— Tu resteras ici, et Tinette débarrassera la maison de toutes ces horreurs.

Alors Heidi se laissa tomber à côté du fauteuil de Clara et éclata en pleurs; au milieu de ses sanglots toujours plus violents, elle ne cessait de répéter à mots entrecoupés:

— A présent la grand'mère n'aura point de petits pains! Ils étaient pour la grand'mère! Maintenant il n'y en a plus, et la grand'mère n'en aura point! — et Heidi pleurait toujours comme si son cœur allait se briser.

Melle Rottenmeier se hâta de s'éloigner. En face d'un pareil désespoir, Clara devint à son tour toute triste et tout angoissée:

— Heidi! Heidi! ne pleure pas ainsi! disait-elle d'un ton suppliant; écoute-moi, ne te désole pas! Quand tu t'en iras, je te promets de te donner autant de petits pains et même davantage, et au moins ils seront frais, tandis que les tiens seraient devenus tout à fait durs, s'ils ne l'étaient pas déjà. Allons, Heidi, ne pleure plus ainsi!

Heidi fut longtemps avant de pouvoir sécher ses larmes; mais elle comprit la consolation que lui offrait Clara et s'en saisit aussitôt, sans quoi elle n'aurait jamais cessé de pleurer. Pour bien s'assurer de cette nouvelle espérance, elle demanda encore à plusieurs reprises, à travers ses derniers sanglots:

— M'en donneras-tu bien sûr autant que j'en avais déjà pour la grand'mère?

Et Clara la rassurait en répétant:

— Sûr, bien sûr, et même davantage! Console-toi seulement!

Quand elle s'assit à table pour souper, Heidi avait encore les yeux tout rouges, et à la vue de son petit pain, elle sentit un nouveau sanglot lui monter à la gorge. Mais elle se contint de toutes ses forces, parce qu'elle comprenait bien qu'à table il faut se tenir tranquille. Ce soir-là, tout en servant, Sébastien faisait à Heidi les gestes les plus extraordinaires chaque fois qu'il s'approchait d'elle; tantôt il désignait sa tête, tantôt celle de l'enfant, puis il clignait de l'œil d'un air de dire:

— Soyez tranquille, j'ai tout vu et tout arrangé.

Lorsque Heidi fut dans sa chambre et qu'elle voulut monter dans son lit, elle découvrit son vieux chapeau de paille caché sous la couverture. Elle le retira avec bonheur, et dans sa joie elle l'aplatit encore davantage; puis après l'avoir enveloppé dans le mouchoir rouge, elle le cacha soigneusement dans le coin le plus reculé de son armoire. C'était Sébastien qui l'avait mis sous la couverture; s'étant trouvé à la salle à manger quand Melle Rottenmeier avait appelé Tinette, il avait entendu le cri de désespoir de Heidi; il avait alors suivi la femme de chambre, et quand celle-ci était ressortie de la chambre avec la charge de petits pains, il s'était lestement emparé du chapeau qu'elle emportait aussi, en lui criant:

— Je me charge de le jeter!

Et, tout content, il l'avait mis en sûreté pour Heidi; c'est ce qu'il avait voulu lui faire comprendre par gestes pendant le souper.

Chapitre IX.

Le maître de la maison apprend toutes sortes de choses surprenantes.

Quelques jours après ces événements, une grande animation régnait dans la maison Sesemann; c'était un continuel va-et-vient dans les escaliers: le maître de la maison revenait de voyage, et comme en pareil cas il ne manquait jamais de rapporter une quantité de jolies choses, Sébastien et Tinette avaient fort à faire à sortir les paquets de la voiture et à les monter au premier étage.

En arrivant, Mr Sesemann s'était tout de suite rendu à la chambre de sa fille où il la trouva en compagnie de Heidi; car c'était précisément le moment de l'après-midi où elles avaient l'habitude d'être ensemble. Clara reçut son père avec les témoignages de la plus vive affection, et le bon père, de son côté, embrassa non moins tendrement sa petite Clara. Puis

il tendit la main à Heidi qui s'était tout doucement retirée à l'écart, et lui dit avec bonté:

— Voici donc notre petite Suissesse! Viens vers moi et touche-moi la main. — C'est bien! maintenant dis-moi un peu, êtes-vous bonnes amies, Clara et toi? ou bien faites-vous comme beaucoup de petites filles qui ont entre elles des disputes, des bouderies, suivies de pleurs et de réconciliations après lesquelles on recommence de plus belle, hein?

— Non, Clara est toujours bonne pour moi, répondit Heidi.

— Et Heidi n'a jamais essayé de se disputer avec moi, papa, s'empressa d'ajouter Clara.

— Allons, c'est bien, voilà qui me fait plaisir! dit le père en se levant. Maintenant, Clara, avec ta permission je vais manger quelque chose, car je n'ai encore rien pris aujourd'hui; je reviendrai plus tard auprès de toi, et tu verras ce que je t'ai rapporté.

Il passa à la salle à manger où Melle Rottenmeier jetait un dernier coup d'œil au repas qu'on venait de servir. Il prit place à table, et Melle Rottenmeier s'assit vis-à-vis de lui d'un air si tragique qu'on aurait dit le malheur personnifié. Mr Sesemann s'en aperçut aussitôt et, se tournant vers elle, il lui dit:

Mais, Melle Rottenmeier, vous m'accueillez avec un visage dont je ne sais que penser; vous m'effrayez,

vraiment! Que s'est-il passé? Clara m'a pourtant paru tout à fait gaie et entrain.

— Mr Sesemann, commença la dame d'un ton solennel, la chose dont il s'agit concerne aussi Clara: nous avons été indignement trompés!

— Comment cela? demanda Mr Sesemann en vidant tranquillement son verre.

— Vous vous rappelez donc, Monsieur, que nous avions résolu de procurer une compagne à Clara; sachant combien vous tenez à n'entourer votre fille que d'éléments nobles et élevés, javais conçu le projet de faire venir une jeune fille de la Suisse, dans l'espérance de voir entrer dans la maison une de ces créatures dont on lit souvent la description, qui, nées dans la pure atmosphère des montagnes, traversent pour ainsi dire la vie sans toucher la terre.

— Je veux croire, cependant, remarqua Mr Sesemann, que les enfants de la Suisse doivent comme les autres toucher la terre pour marcher, sans quoi il leur pousserait des ailes au lieu de pieds.

— Ah! Mr Sesemann! vous me comprenez bien! continua la dame. Je veux parler de ces êtres qui vivent dans les hautes et pures régions des Alpes, et qui passent devant nous comme un souffle idéal.

— Mais, je vous en prie, Melle Rottenmeier qu'est-ce que Clara ferait d'un souffle idéal?

— Vraiment, Monsieur, je ne plaisante pas, la

chose est plus grave que vous ne le pensez; j'ai été trompée, et trompée d'une manière affreuse!

— Qu'y a-t-il donc de si affreux? Cette enfant ne me fait pas du tout un effet si terrible! continua Mr Sesemann.

— Oh! Monsieur, je voudrais seulement que vous eussiez vu quelles gens et quelles bêtes cette créature a amenés dans votre maison en votre absence. Demandez à Monsieur le candidat, il en sait quelque chose!

— Des bêtes? je ne vous comprends pas, Melle Rottenmeier.

— Aussi est-ce incompréhensible; toute la conduite de cette enfant est incompréhensible d'un bout à l'autre, et on ne peut se l'expliquer que par les preuves de véritable folie qu'elle à déjà données.

Jusque-là, Mr Sesemann n'avait pas attaché grande importance à l'affaire. Mais un dérangement d'esprit! cela pouvait avoir pour sa fille les conséquences les plus sérieuses. Il scruta attentivement le visage de Melle Rottenmeier comme pour s'assurer qu'elle était elle-même dans son bon sens. Au même moment la porte s'ouvrit, et on annonça Monsieur le candidat.

— Ah! voici Monsieur le candidat qui arrive à propos pour nous donner des éclaircissements, s'écria Mr Sesemann en tendant la main au nouveau venu. — Arrivez, arrivez, asseyez-vous près de moi. Monsieur le candidat prendra une tasse de café noir, Melle Rotten-

meier. Asseyez-vous donc! pas de compliments! Et maintenant, Monsieur, dites-moi, je vous prie, ce qui se passe au sujet de l'enfant qui est entrée dans la maison comme compagne pour Clara, et à laquelle vous donnez des leçons. Que signifient des bêtes dont elle aurait rempli la maison? et que pensez-vous de son état mental?

Avant de répondre, Monsieur le candidat voulut exprimer à Mr Sesemann la joie qu'il éprouvait de son heureux retour et lui souhaiter la bienvenue, étant venu tout exprès dans cette intention. Mais Mr Sesemann le pressa de le renseigner sans tarder sur les points qu'il lui avait exposés, et le candidat commença enfin:

— Si je dois donner mon avis sur l'individualité de cette jeune personne, Mr Sesemann, je ferai d'abord remarquer que si, d'un côté, on constate chez elle un manque de développement causé par une éducation plus ou moins négligée, ou pour mieux dire, par une instruction longtemps retardée et par l'isolement relatif de la vie des Alpes, quoique on ne puisse condamner absolument ce genre de vie et qu'il présente, au contraire, ses bons côtés, car un séjour dans les Alpes, quand il ne se prolonge pas au-delà d'une certaine limite, exerce sans aucun doute une excellente influence — —

— Mon cher Monsieur, interrompit Mr Sesemann,

vous vous donnez vraiment trop de peine. Dites-moi seulement ceci: cette enfant vous a-t-elle aussi causé de la frayeur en introduisant des bêtes dans la maison? et que pensez-vous en général de sa société pour ma fille?

— Je ne voudrais en aucune façon faire tort à la jeune personne, reprit Monsieur le candidat, car, si d'un côté, on peut dire qu'elle manque d'une certaine expérience de la société, ce qui s'explique par le genre de vie plus ou moins inculte qu'a mené la jeune fille avant sa translation à Francfort, laquelle translation pourra exercer sur le développement de cette enfant qui est, pour ainsi dire, entièrement, ou du moins partiellement inculte, mais, d'un autre côté, douée de talents incontestables qu'il serait facile avec une direction attentive, —

— Veuillez m'excuser, Monsieur le candidat; je vous en prie, ne vous dérangez pas, — il faut que j'aille vite auprès de ma fille.

En disant ces mots, Mr Sesemann sortit en toute hâte et ne reparut plus à la salle à manger. Il se rendit à la chambre d'études et, s'asseyant auprès de sa fille, il se tourna vers Heidi qui s'était levée à son entrée dans la chambre, et lui dit:

— Ecoute un peu, ma petite, va me chercher, attends un moment, — va me chercher (Mr Sesemann ne savait pas trop bien lui-même ce qu'il vou-

lait demander, il désirait seulement éloigner Heidi un petit moment), — va vite me chercher un verre d'eau!

— De l'eau fraîche? demanda Heidi.

— Oui, certainement, de l'eau très fraîche, répondit-il. — Heidi disparut aussitôt.

— Maintenant, ma chère petite Clara, commença le père en se rapprochant de sa fille et prenant une de ses mains dans les siennes, réponds clairement et en peu de mots à mes questions: Quelles bêtes ta compagne a-t-elle amenées dans la maison? et qu'est-ce qui fait croire à Melle Rottenmeier qu'elle a parfois la tête dérangée? peux-tu me le dire?

Clara était en état de renseigner son père sur ce point, car, lorsque Melle Rottenmeier lui avait aussi parlé des propos sans suite de Heidi, elle avait tout de suite compris de quoi il s'agissait. Elle commença donc par raconter l'histoire de la tortue et des petits chats, puis elle lui donna l'explication des paroles étranges qui avaient si fort effrayé la dame. Mr Sesemann se mit à rire de tout son cœur.

— Ainsi, Clara, tu ne veux pas que je renvoie cette petite chez elle? — Tu n'es pas encore lasse de sa société?

— Non, non, papa, je t'en prie, ne fais pas cela! s'écria Clara. Depuis que Heidi est ici, il se passe tous les jours des choses si drôles! et c'est bien plus

amusant qu'avant où il n'arrivait jamais rien; et puis Heidi me raconte tant de choses!

— C'est bien, c'est bien, Clara. Voici justement ta petite amie qui revient. Eh bien, m'apportes-tu de la bonne eau fraîche? demanda Mr Sesemann en prenant le verre que Heidi lui tendait.

— Oui, toute fraîche de la fontaine.

— Tu n'es pourtant pas descendue toi-même la chercher à la rue? demanda Clara.

— Mais oui, et elle est toute fraîche, mais il a fallu aller loin, parce qu'il y avait tant de monde à la première fontaine! j'ai été jusqu'au bout de la rue, à l'autre fontaine, mais là aussi il y avait beaucoup de monde; alors je suis allée dans une autre rue, et c'est là que j'ai trouvé l'eau; et le Monsieur qui a des cheveux blancs envoie ses compliments à Mr Sesemann.

— Eh bien, voilà une expédition! dit Mr Sesemann en riant. Mais qui est le Monsieur à cheveux blancs?

— Il passait près de la fontaine, il s'est arrêté et m'a dit: „Puisque tu as un verre, donne-moi un peu à boire; à qui portes-tu cette eau?“ — Et j'ai répondu: „A Mr Sesemann.“ — Alors il s'est mis à rire très fort, puis il m'a dit: „Tu salueras Mr Sesemann de ma part, et du lui diras que j'espère que ce verre d'eau lui fera beaucoup de bien.“

— Vraiment? j'aimerais savoir qui m'envoie cet aimable souhait. Dis-moi quel air avait ce Monsieur?

— Il a l'air très-bon quand il rit, il a une belle chaîne en or où pend une chose d'or avec une grosse pierre rouge, et il y a une tête de cheval au bout de sa canne.

— C'est le docteur! c'est mon cher vieux docteur! s'écrièrent d'une seule voix le père et la fille. Et Mr Sesemann fut bien diverti à part lui en pensant aux réflexions qu'avait dû faire son ami sur cette manière de se procurer un verre d'eau.

Le soir de ce même jour, Mr Sesemann se trouvant seul avec Melle Rottenmeier qui avait à lui parler des affaires du ménage, en profita pour lui annoncer que la petite compagne de sa fille resterait dans la maison, puisqu'il avait constaté par lui-même qu'elle était dans un état tout à fait normal et que sa société était plus agréable à Clara qu'aucune autre.

— Je désire donc, ajouta-t-il en accentuant ses paroles, que cette enfant soit toujours traitée avec affection et que ses originalités de caractère ne soient pas considérées comme des crimes. Du reste, si vous ne savez pas comment vous y prendre avec elle, vous aurez très prochainement une aide dans la personne de ma mère qui va venir passer quelque temps dans ma maison; et vous savez par expérience que ma

mère sait se tirer d'affaire avec qui que ce soit, n'est-il pas vrai, Melle Rottenmeier?

— Sans doute, sans doute, Mr Sesemann, répondit-elle sans paraître le moins du monde enchantée à la perspective de l'aide qu'on lui annonçait.

Mr Sesemann n'avait qu'un temps fort court à passer chez lui; au bout de quinze jours, il dut repartir pour Paris où le rappelaient ses affaires. Il consola sa fille de cette nouvelle absence en lui annonçant aussi l'arrivée très prochaine de la grand'-maman.

En effet, à peine avait-il quitté Francfort, qu'on reçut une lettre de Mme Sesemann annonçant son départ du Holstein où elle avait ses propriétés, et demandant qu'on envoyât la voiture l'attendre à la gare le jour suivant. Cette nouvelle remplit Clara de joie, et elle se mit à raconter à sa petite compagne tant de choses sur Mme Sesemann, que dès le soir même Heidi commença à parler aussi de l'arrivée de „grand'-maman“. Melle Rottenmeier qui l'entendit, lui jeta un regard de désapprobation; mais Heidi n'y prit pas garde, car elle se sentait un objet de mécontentement permanent de la part de la dame. Plus tard, comme elle se rendait à sa chambre à coucher, Melle Rottenmeier la fit d'abord entrer dans la sienne et lui déclara qu'elle ne devait jamais se permettre d'appeler Mme Sesemann „grand'maman“, mais seulement

„Madame la Conseillère“ parce que c'était son titre habituel.

— As-tu compris? ajouta-t-elle d'un ton si peu encourageant que Heidi n'osa plus rien demander, quoiqu'elle n'eût pas bien saisi ce titre tout nouveau pour elle.

Chapitre X.

Une grand'maman.

A juger d'après les préparatifs qui remplirent le jour suivant, il était aisé de voir que la personne attendue devait jouer un rôle important dans la maison et qu'on tenait à lui témoigner le plus grand respect. Tinette s'était parée de son plus frais bonnet, et Sébastien avait rassemblé tous les tabourets de la maison pour que Mme Sesemann en trouvât toujours un sous ses pieds partout où il lui plairait de s'asseoir. Melle Rottenmeier parcourait toutes les chambres, plus droite et plus raide que jamais, comme pour donner à entendre que si une nouvelle autorité allait arriver, elle n'était pas encore prête à céder la sienne.

Enfin on entendit la voiture devant la maison, et Tinette et Sébastien se précipitèrent au bas de l'escalier; Melle Rottenmeier les suivit avec lenteur et dignité, n'osant pourtant pas se dispenser d'aller au

devant de Mme Sesemann. Heidi avait été envoyée à sa chambre avec l'ordre d'y rester jusqu'à ce qu'on vînt l'appeler, car il était probable que Mme Sesemann se rendrait d'abord auprès de Clara et désirerait la voir seule. Heidi s'assit donc dans un coin et tâcha de se souvenir comment elle devait appeler la grand'maman. Au bout de quelques instants, Tinette entr'ouvrit la porte et lui cria avec sa sécheresse accoutumée:

— Allez à la chambre d'études!

Heidi obéit aussitôt. Dès qu'elle entra, la grand'-maman l'accueillit par un sourire amical en lui disant:

— Ah! voici notre petite! Viens vers moi que je te voie.

Heidi s'approcha et dit de sa voix claire:

— Bonjour, Madame Conseil!

— Comment dis-tu? s'écria la grand'maman en riant. Est-ce chez toi, sur la montagne, que tu as entendu ce nom?

— Non, chez nous personne ne s'appelle comme ça, répondit Heidi avec le plus grand sérieux.

— Chez nous non plus, continua Mme Sesemann en lui caressant la joue. Laissons cela! Pour les enfants je ne veux être que la „grand'maman“, et c'est ainsi que tu m'appelleras. Crois-tu que tu puisses retenir ce nom?

— Oh! oui, s'écria Heidi, avant je disais toujours comme ça.

— Ah! ah! je comprends! — Et la grand'maman eut l'air très amusé. Puis elle examina attentivement Heidi, en faisant de temps en temps de petits signes de tête. La petite, de son côté, la regardait bien en face; il y avait dans les yeux de la vieille dame quelque chose de si cordial que cela faisait du bien, rien que de la voir, et toute la personne de la grand'maman plaisait tant à Heidi qu'elle ne pouvait en détacher ses regards; elle avait de beaux cheveux blancs recouverts d'un bonnet de dentelle qui encadrait son visage; mais ce qui plaisait tout particulièrement à Heidi, c'étaient les rubans du bonnet qui flottaient des deux côtés de sa tête comme si un continuel zéphir soufflait autour d'elle.

— Et comment t'appelles-tu, ma petite? demanda enfin la grand'maman.

— Je m'appelle seulement Heidi; mais puisqu'il faut aussi que je m'appelle Adélaïde, je veux faire bien attention, — ici elle s'arrêta; Melle Rottenmeier venait d'entrer dans la chambre, et la conscience de Heidi lui reprochait de n'avoir pas encore appris à répondre quand Melle Rottemeier l'appelait Adélaïde, parce qu'elle oubliait presque toujours que c'était maintenant son nom.

— Madame Sesemann conviendra, dit la dame, que je devais choisir un nom qu'on pût prononcer sans crainte de heurter les convenances; quand ce ne serait que pour les domestiques!

— Ma chère demoiselle Rottenmeier, répondit Mme Sesemann, quand une enfant s'appelle Heidi et a l'habitude de s'entendre nommer ainsi, on l'appelle Heidi tout simplement.

Il n'y avait rien à répondre. La grand'maman avait ses idées à elle contre lesquelles il aurait été inutile de s'élever; elle savait aussi faire bon usage de ses cinq sens que l'âge n'avait point du tout affaiblis, et dès le premier instant de son arrivée, rien ne lui échappait de ce qui se passait dans la maison.

Le lendemain, lorsque Clara s'étendit pour dormir à l'heure accoutumée, la grand'maman s'établit aussi à côté d'elle dans un fauteuil et ferma les yeux; mais ce ne fut pas pour longtemps: au bout de cinq minutes, elle était déjà éveillée, et quittant doucement la chambre, elle passa à la salle à manger. Il n'y avait personne. — „Elle dort“, se dit-elle en se dirigeant vers la chambre de Melle Rottenmeier; elle frappa vigoureusement à la porte. Au bout d'un moment elle s'ouvrit, et Melle Rottenmeier recula tout effrayée à la vue de cette visite inattendue.

— Où l'enfant se tient-elle d'habitude à cette

heure-ci? et que fait-elle, j'aimerais savoir? demanda Mme Sesemann.

— Elle est dans sa chambre où elle pourrait s'occuper utilement si elle avait le moindre instinct d'activité; mais vous devriez savoir, Madame, toutes les sottises qu'elle peut inventer et mettre à exécution! des choses qu'on ne pourrait presque pas raconter en bonne société!

— Je ne manquerais pas d'en faire autant moi-même, si je devais rester enfermée dans une chambre comme cette enfant, vous pouvez m'en croire, Melle Rottenmeier; et vous verriez alors si vous pourriez raconter mes sottises en bonne société! Allez vite chercher cette petite et amenez-la dans ma chambre, je veux lui donner quelques jolis livres que j'ai apportés.

— Voilà justement le malheur! s'écria Melle Rottenmeier en joignant les mains; que fera-t-elle de livres, puisque jusqu'à présent elle n'a pas encore pu apprendre l'A b c! il n'y a pas moyen de lui faire comprendre la moindre de choses; Monsieur le candidat pourra vous en dire long là-dessus! Si cet homme si capable n'avait pas une patience d'ange, il y a longtemps qu'il aurait renoncé à ces leçons.

— Vraiment? cela m'étonne; la petite n'a pas l'air d'une enfant à qui on ne puisse pas faire com-

prendre l'A b c, remarqua Mme Sesemann. Maintenant veuillez monter la chercher; pour cette fois, elle pourra regarder les images dans les livres.

Melle Rottenmeier aurait voulu ajouter quelques observations, mais Mme Sesemann lui avait déjà tourné le dos et se dirigeait à grands pas vers sa chambre. Elle ne revenait pas de son étonnement à la nouvelle de l'intelligence bornée dont Heidi faisait preuve, et elle décida d'examiner la chose de près, sans toutefois s'adresser à Monsieur le candidat qu'elle estimait cependant et saluait toujours très aimablement; mais elle craignait un peu sa manière de s'exprimer, et évitait si possible de se laisser entortiller dans une conversation avec lui.

Heidi parut bientôt et ouvrit de grands yeux à la vue des beaux livres pleins d'images coloriées que Mme Sesemann avait apportés. Soudain elle poussa un cri; la grand'maman venait de tourner un feuillet et les regards de Heidi demeurèrent fixés sur la nouvelle image avec une expression ardente; puis, tout-à-coup les larmes lui montèrent aux yeux et elle éclata en pleurs. La grand'maman regarda la gravure; elle représentait une belle prairie verte où paissaient toutes sortes d'animaux; quelques-uns broutaient des buissons; au milieu se tenait le berger, appuyé sur un long bâton et regardant son joyeux troupeau; le tout paraissait baigné d'une vapeur d'or et on voyait

que le soleil venait de disparaître à l'horizon. La grand'maman prit une main de Heidi dans les siennes.

— Allons, mon enfant, lui dit-elle affectueusement, ne pleure pas! ne pleure pas! cette image t'a sans doute rappelé quelque chose; mais, écoute, il y a une belle histoire qui va avec cette gravure, et je te la raconterai ce soir. Dans ce même livre, il y a beaucoup d'autres belles histoires qu'on peut lire et raconter ensuite. Voyons, nous avons encore à parler de quelque chose ensemble, sèche vite tes larmes, et maintenant mets-toi là, devant moi, que je puisse bien te voir. C'est bien, maintenant tu vas reprendre ta gaîté.

Mais un grand moment s'écoula encore avant que Heidi pût s'arrêter de sangloter; la grand'maman lui laissa tout le temps de se remettre et répétait de son ton le plus encourageant:

— Maintenant c'est passé, nous voici consolée!

Quand elle eut réussi à calmer l'enfant, elle lui dit:

— Viens me raconter quelque chose, ma petite! Comment vont les leçons avec Monsieur le candidat? Te donnes-tu bien de la peine, et apprends-tu quelque chose?

Oh! non, répondit Heidi avec un soupir; mais je savais bien qu'on ne peut pas l'apprendre!

— Qu'on ne peut pas apprendre quoi, Heidi? que veux-tu dire?

— On ne peut pas apprendre à lire, c'est trop difficile.

— Ah! vraiment? c'est du nouveau. Et d'où tiens-tu cela?

— C'est Pierre qui me l'a dit, et il le sait bien, lui; il faut toujours qu'il recommence à apprendre; il ne pourra jamais, c'est trop difficile!

— Voilà un drôle de Pierre! Mais, vois-tu, Heidi, il ne faut pas croire ainsi tout ce que ton Pierre ou d'autres te disent, il faut d'abord essayer toi-même. Je suis bien sûre que tu n'as pas écouté Monsieur le candidat avec toute ton attention et que tu n'as pas bien regardé les lettres.

— Cela ne sert à rien, répéta Heidi avec une expression de complète résignation à une ordre de choses immuable.

— Heidi, reprit la grand'maman, écoute bien ce que je vais te dire: si tu n'as pas encore appris à lire, c'est parce que tu as cru ce que te disait ton Pierre, mais maintenant c'est *moi* qu'il faut croire, et je t'assure que tu peux apprendre à lire en très-peu de temps, comme la plupart des autres enfants qui sont faits comme toi et non pas comme ce Pierre. Et sais-tu ce qu'il arrivera lorsque tu sauras lire? Tu as vu cette belle prairie verte avec le berger? . .

eh bien, dès que tu auras appris à lire, je te donnerai le livre et tu y trouveras toute l'histoire du berger, ce qu'il fait avec ses brebis et ses chèvres, et toutes les choses extraordinaires qui lui arrivent comme si c'était quelqu'un qui te le racontait. Je suis sûre que tu aimerais bien savoir tout cela, n'est-ce pas?

Heidi avait écouté avec la plus grande attention et, les yeux brillants, elle s'écria avec un profond soupir:

— Oh! si seulement je pouvais déjà lire!

— Cela viendra, sois tranquille, et je vois bien que ce ne sera pas long. Maintenant, allons voir ce que devient Clara; nous lui porterons les beaux livres.

La grand'maman prit Heidi par la main et l'emmena à la salle d'études. — Depuis le jour où Heidi avait essayé de partir et où Melle Rottenmeier l'avait si fort grondée en lui disant combien c'était ingrat de sa part de songer à s'enfuir, et quel bonheur c'était pour elle que Mr Sesemann n'en eût rien su, un grand changement s'était opéré dans l'enfant. Elle avait compris qu'elle ne pourrait pas retourner à la maison quand elle voudrait, comme la cousine le lui avait dit; mais qu'il lui faudrait rester à Francfort bien longtemps encore, peut-être pour toujours. Elle avait aussi compris que Mr Sesemann la

trouverait très ingrate si elle demandait à s'en aller, et que Clara et la grand'maman penseraient sans doute aussi la même chose. Aussi s'était-elle promis de ne dire à personne combien elle aimerait retourner à la maison, car elle n'aurait pas voulu que la grand'-maman qui était si bonne se fâchât contre elle, comme Melle Rottenmeier. Mais alors le poids qui pesait sur son cœur devint toujours plus lourd; elle ne mangeait presque plus et devenait de jour en jour plus pâle. Le soir, il lui arrivait souvent de ne pas pouvoir s'endormir, car, dès qu'elle était seule dans sa chambre et que le silence régnait autour d'elle, elle voyait passer devant ses yeux comme une image vivante l'alpe illuminée par les rayons du soleil et couverte de fleurs; si elle parvenait enfin à s'endormir, elle voyait en rêve les hauts rochers du Falkniss et la neige resplendissante du Cäsaplana; et le matin, lorsqu'elle se réveillait toute joyeuse et prête à bondir hors du chalet, — tout d'un coup elle se trouvait dans son grand lit à Francfort, bien, bien loin de l'alpe et de la maison. Alors Heidi cachait sa tête dans son oreiller et pleurait longtemps, mais tout bas, de peur qu'on ne l'entendît.

La tristesse de Heidi n'échappa point à la grand'-maman. Elle laissa passer quelques jours pour voir si l'enfant ne perdrait pas peu à peu son air abattu. Mais comme il ne se fit aucun changement et que,

presque tous les matins elle pouvait voir que Heidi avait de nouveau pleuré, elle l'appela un jour dans sa chambre, la fit mettre devant elle et lui demanda avec beaucoup de bonté:

— Maintenant, dis-moi ce que tu as, Heidi? As-tu peut-être un chagrin?

Mais Heidi craignait de paraître ingrate à cette bonne grand'maman et de la fâcher contre elle; aussi répondit-elle tristement:

— Je ne peux pas le dire.

— Non? Et à Clara, peux-tu le dire?

— Oh! non, à personne! s'écria-t-elle d'un air si malheureux que la grand'maman en eut pitié.

— Ecoute-moi bien, ma petite, reprit-elle, je veux te dire quelque chose. Quand on a un chagrin qu'on ne peut confier à personne, on le raconte au bon Dieu qui est dans le ciel, et on lui demande son secours, car c'est Lui seul qui peut nous aider dans toutes nos difficultés. Tu me comprends bien, n'est-ce pas? Penses-tu bien chaque soir à remercier le bon Dieu de tout ce qu'Il te donne, et à lui demander qu'il te préserve du mal?

— Oh! non, jamais je ne le fais!

— N'as-tu jamais prié, Heidi? ne sais-tu pas ce que c'est?

— J'ai prié autrefois avec la première grand'mère, mais il y a longtemps, et j'ai oublié à présent.

— Vois-tu, Heidi, c'est pour cela que tu es si triste, parce que tu n'as personne qui puisse t'aider. Réfléchis un peu comme cela doit faire du bien quand on a quelque chose qui nous pèse sur le cœur et nous tourmente toujours, de pouvoir aller tout de suite dire tout au bon Dieu et le prier de nous aider quand personne d'autre ne le peut, car Il le fait si nous le lui demandons, et Il nous rend de nouveau heureux.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de l'enfant:

— Est-ce qu'on peut tout, tout lui dire?

— Oui, Heidi, tout, tout!

Elle retira sa main de celles de la grand'maman en disant:

— Est-ce que je peux m'en aller?

— Certainement, certainement, répondit la grand'-maman.

Et sans attendre davantage, Heidi s'éloigna en courant et monta à sa chambre. Là, elle s'assit sur son petit tabouret, et, joignant les mains, elle raconta au bon Dieu tout ce qu'elle avait dans le cœur, tout ce qui la rendait malheureuse, et lui demanda avec instance de venir à son secours et de la faire bientôt retourner à la maison vers le grand-père.

Une semaine à peu près s'était écoulée depuis ce jour, lorsque Monsieur le candidat demanda à être admis auprès de Mme Sesemann pour l'entretenir d'une

affaire très singulière. Mme Sesemann le fit appeler et lui tendit amicalement la main quand il entra.

— Mon cher Monsieur, soyez le bienvenu; asseyez-vous ici près de moi, — elle avança un fauteuil; — et dites-moi ce qui vous amène. Rien de mauvais, j'espère, pas de plaintes?

— Au contraire, Madame, commença Monsieur le candidat; il s'est passé une chose à laquelle je n'étais plus en droit de m'attendre et qui surprendrait quiconque serait au fait des circonstances antérieures, car il faut convenir que, selon toutes prévisions, c'était une complète impossibilité, et pourtant c'est arrivé et de la manière la plus merveilleuse, précisément le contraire de tout ce qu'on aurait pu attendre, —

— Est-ce que par hasard Heidi aurait appris à lire, Monsieur le candidat? interrompit Mme Sesemann.

Le maître la regarda muet d'étonnement.

— C'est vraiment quelque chose de merveilleux, dit-il enfin, non seulement qu'après toutes mes explications détaillées et la peine extraordinaire que je me suis donnée, la jeune personne n'ait pas pu apprendre l'A b c, mais surtout qu'elle l'ait maintenant appris en si peu de temps, juste au moment où je venais de me décider à renoncer aux explications raisonnées pour présenter à la jeune personne les lettres dans toute leur simplicité. Elle a appris à

lire, pour ainsi dire, du jour au lendemain, et avec une correction qu'on rencontre rarement chez des commençants. Mais ce qui me paraît tout aussi remarquable, Madame, c'est que vous ayez tout de suite envisagé comme probable un fait dont la réalisation semblait si éloignée.

— Il se passe bien des choses extraordinaires dans la vie, répondit Mme Sesemann en souriant d'un air satisfait. Il y a aussi quelquefois d'heureuses coïncidences, la rencontre de deux faits, tels qu'un nouveau zèle chez l'écolière et une nouvelle méthode chez le maître; et l'un et l'autre ont du bon, Monsieur le candidat. Maintenant nous pouvons nous réjouir des progrès de l'enfant et espérer qu'ils continueront.

En disant ces mots, elle accompagna Monsieur le candidat jusqu'à la porte et se hâta ensuite de se rendre à la salle d'études pour s'assurer par elle-même de la bonne nouvelle. En effet, Heidi était établie à côté de Clara et lui lisait une histoire! elle était elle-même visiblement surprise et semblait pénétrer avec un intérêt croissant dans ce monde nouveau qui s'ouvrait devant elle, maintenant que les lettres noires se transformaient à mesure en objets et en personnages vivants et devenaient des histoires palpitantes. Le soir même, en se mettant à table, Heidi trouva sur son assiette le grand livre avec les belles images; elle leva vers la grand'maman un regard

interrogateur, et celle-ci lui répondit avec un signe de tête amical:

— Oui, oui, il est à toi.

— Pour toujours? même quand je retournerai à la maison? demanda-t-elle, rouge de plaisir.

— Oui, certainement, pour toujours; demain nous commencerons à le lire.

— Mais tu ne retourneras pas encore à la maison, pas avant bien des années! s'écria à son tour Clara; il faut que tu restes vers moi pour que je ne sois pas toute seule quand grand'maman partira.

Lorsque Heidi fut dans sa chambre, elle examina encore longuement son beau livre avant de se coucher; et à partir de ce jour, sa plus chère occupation fut de s'asseoir et de lire et relire sans cesse les histoires qui accompagnaient les belles images coloriées. Elle était tout heureuse, le soir, lorsque la grand'maman disait:

— Heidi va nous lire quelque chose, — car elle lisait maintenant couramment, et la lecture à haute voix lui faisait paraître les histoires encore plus belles et plus faciles à comprendre; et puis, la grand'maman expliquait toutes sortes de choses et racontait plus encore qu'il n'y avait dans le livre.

L'histoire que Heidi préférait à toutes les autres était celle où l'on voyait la belle prairie verte avec le berger au milieu du troupeau, appuyé sur son

bâton et ayant l'air heureux et satisfait, car il gardait alors le beau troupeau de son père et menait au pâturage les petits agneaux et les chèvres parce que c'était son bon plaisir. Mais ensuite venait une autre image où on le voyait après qu'il s'était enfui de la maison paternelle; il était à l'étranger, chez un maître, où il devait garder des cochons, et il était devenu tout maigre parce qu'il n'avait à manger que des fruits sauvages; sur cette image, le soleil avait l'air moins brillant, tout le paysage était gris et nébuleux. Mais il en venait une troisième: c'était celle où le vieux père sort de sa maison et court, les bras tendus, à la rencontre du fils qu'il voit venir de loin, amaigri et tout honteux dans ses habits déchirés. — C'était l'histoire favorite de Heidi; elle la relisait toujours à haute voix ou tout bas, et ne se lassait jamais d'écouter les explications que la grand'maman y ajoutait toujours. Mais il y avait encore beaucoup d'autres belles histoires dans le livre, et avec chacune il y avait de nouvelles gravures à regarder; si bien que les jours s'envolèrent très vite et qu'on vit bientôt s'approcher le moment fixé par la grand'maman pour son départ.

Chapitre XI.

Heidi gagne d'un côté et perd de l'autre.

Chaque après-midi, pendant son séjour, la grand'-maman n'avait pas manqué de faire comme le premier jour et de s'établir dans un fauteuil auprès de Clara, tandis que Melle Rottenmeier disparaissait de son côté, sans doute pour dormir aussi; mais au bout de cinq minutes, elle était déjà sur pieds, et elle faisait alors venir Heidi dans sa chambre pour causer avec elle, l'occuper et l'amuser de mille manières. La grand'-maman avait apporté de jolies petites poupées, et elle montra à Heidi à leur faire des robes et des tabliers, si bien que Heidi avait appris à coudre sans s'en apercevoir; elle leur confectionnait les plus jolies petites robes et même de petits manteaux avec les beaux morceaux d'étoffes de couleur que lui donnait la grand'maman. Mais une de ses grandes joies était toujours de lui lire à haute voix les histoires de son

livre; plus elle les lisait et plus elle les aimait, car elle s'identifiait tellement avec les personnages et tout ce qui leur arrivait, qu'elle se sentait en rapport très étroit avec eux et aimait à se trouver dans leur société. Cependant, malgré tout cela, Heidi n'avait jamais repris son air heureux et ses yeux si gais.

C'était la dernière semaine que Mme Sesemann devait passer à Francfort. Elle venait, comme d'habitude, d'appeler Heidi auprès d'elle pendant que Clara dormait. Lorsqu'elle entra avec son grand livre sous le bras, la grand'maman lui fit signe de venir tout près d'elle, mit le livre de côté et lui dit:

— Voyons, mon enfant, dis-moi pourquoi tu n'es plus joyeuse? As-tu toujours le même chagrin dans le cœur?

— Oui, répondit Heidi.

— L'as-tu raconté au bon Dieu?

— Oui.

— Et le pries-tu tous les jours de guérir ton chagrin et de te rendre de nouveau heureuse?

— Oh! non, je ne prie plus jamais.

— Que dis-tu, Heidi? Pourquoi ne pries-tu plus jamais?

— Parce que ça ne sert à rien; le bon Dieu ne m'a pas écoutée; et c'est bien sûr, continua-t-elle avec une certaine agitation, qu'Il ne peut pas faire attention à tout ce que les gens lui disent quand il y

eu a tant qui le prient à la fois à Francfort; et je suis sûre qu'Il ne m'a jamais entendue.

— Comment le sais-tu d'une manière si sûre, Heidi?

— J'ai demandé la même chose au bon Dieu tous les jours pendant plusieurs semaines, et il n'a pas fait ce que je lui demandais.

— Mais cela ne se passe pas comme tu crois, Heidi, il ne faut pas t'imaginer cela! Vois-tu, le bon Dieu est notre bon Père à tous, et Il sait toujours ce qui est bon pour nous, quand nous ne le savons pas nous-mêmes. Mais si nous lui demandons quelque chose qui est mauvais, Il ne nous donne pas cette chose-là; Il nous donne quelque chose de beaucoup meilleur, si nous continuons à le prier de tout notre cœur, sans perdre tout de suite la confiance en Lui. Ce que tu lui demandais n'était probablement pas bon pour toi dans ce moment; le bon Dieu t'a bien entendue, Il peut entendre et voir tous les hommes à la fois, parce qu'Il n'est pas lui-même un homme. Et comme Il savait bien ce qui est bon pour toi, Il s'est dit: „Oui, Heidi aura une fois ce qu'elle demande, mais quand ce sera le moment pour elle et qu'elle pourra en être bien heureuse. Car si je faisais maintenant ce qu'elle demande, et qu'elle voie ensuite qu'elle aurait été bien plus heureuse si je n'avais pas fait sa volonté, elle pleurera, et elle

dira: Si seulement le bon Dieu ne m'avait pas donné ce que je lui demandais! ce n'est pas du tout bon pour moi comme je le croyais!“ — Et tandisque le bon Dieu te regardait du haut au ciel pour voir si tu avais confiance en Lui et si tu venais tous les jours à Lui pour le prier quand quelque chose ne va pas, voilà que tu t'es éloignée de Lui, tu n'as plus eu confiance en Lui, tu n'as plus prié, et tu l'as tout à fait oublié. Mais, vois-tu, quand l'un de nous fait ainsi et que le bon Dieu n'entend plus sa voix parmi ceux qui prient, le bon Dieu l'oublie aussi et le laisse aller où il veut. Puis, quand il est malheureux et qu'il se plaint en disant: „Personne ne vient à mon aide!“ — personne, en effet, n'a pitié de lui, mais chacun lui dit: „Tu as toi-même abandonné Dieu qui pouvait t'aider.“ — Veux-tu qu'il en soit de même pour toi, Heidi? ou veux-tu retourner au bon Dieu et lui demander pardon, et ensuite le prier tous les jours en ayant confiance en Lui et en croyant qu'Il arrangera tout pour que tu puisses de nouveau avoir le cœur joyeux?

Heidi avait écouté attentivement; chaque parole de la grand'maman lui était allée au fond du cœur, car elle avait en elle une confiance sans bornes.

— Je vais tout de suite aller demander pardon au bon Dieu, et je ne l'oublierai plus jamais, dit-elle pleine de repentir.

— C'est bien, mon enfant, et sois sûre qu'Il t'aidera quand ce sera le moment!

Heidi quitta aussitôt la chambre et courut s'enfermer dans la sienne pour dire à Dieu son repentir et le prier de tout son cœur de ne pas l'oublier, mais de la regarder encore du haut du ciel.

Le jour du départ était arrivé, un triste jour pour Clara et pour Heidi. Mais la grand'maman s'arrangea de manière à ce que personne n'eût le temps d'y penser, jusqu'à ce que la voiture l'eut emmenée à la gare. Alors seulement un grand vide et un grand silence régnèrent dans toute la maison, comme si tout était fini. Heidi et Clara passèrent le reste du jour assises l'une à côté de l'autre, comme perdues et se demandant ce qu'on allait faire maintenant que la bonne grand'maman n'était plus là.

Le jour suivant, après les leçons, comme c'était l'heure où les deux enfants étaient toujours ensemble, Heidi arriva vers Clara avec son livre sous le bras, et dit:

— Maintenant je te lirai toujours, toujours, veux-tu, Clara?

Pour cette fois, la proposition plut à Clara, et Heidi se mit à l'œuvre avec ardeur. Mais au bout d'un instant déjà, la lecture cessa, car à peine eut-elle commencé une histoire où il était question d'une

grand'mère mourante, qu'elle s'écria soudain en éclatant en pleurs:

— Oh! maintenant la grand'mère est morte!

Tout ce que Heidi lisait prenait pour elle une telle réalité qu'elle s'était tout de suite imaginé que la grand'mère sur l'alpe était morte; elle ne cessait de répéter en pleurant toujours plus fort:

— La grand'mère est morte, et je ne pourrai plus aller vers elle, et elle n'a pas eu un seul petit pain!

Clara s'efforça de lui expliquer qu'il n'était pas question dans l'histoire de la grand'mère sur l'alpe, mais d'une tout autre grand'mère; elle réussit enfin à le lui faire comprendre, mais même alors Heidi ne fut pas consolée et continua à pleurer; elle se représentait pour la première fois que la grand'-mère pourrait mourir pendant qu'elle était si loin; et le grand-père aussi; alors tout serait mort et silencieux sur l'alpe quand elle retournerait à la maison, et elle resterait toute seule, sans jamais revoir ceux qu'elle aimait!

Pendant ce temps Melle Rottenmeier était entrée dans la chambre et avait entendu les efforts de Clara pour expliquer à Heidi son erreur. Quand elle vit que l'enfant ne cessait pas de pleurer, elle s'approcha d'elle, visiblement impatientée, et dit d'un ton catégorique:

— Adélaïde, voilà bien assez de ces pleurnicheries sans raison! Je vais te dire une chose: si tu recommences une seule fois à faire de pareilles scènes en lisant ces histoires, je te prendrai ton livre pour toujours.

Cela fit impression. Heidi devint toute pâle d'effroi, car le livre était son plus cher trésor. Elle essuya bien vite ses larmes et fit tous ses efforts pour refouler ses sanglots et ne plus faire entendre le moindre bruit. La menace avait donc produit son effet. A partir de ce jour, Heidi ne pleura plus, quelle que fût l'histoire qu'elle eût à lire; mais il lui fallait souvent faire de tels efforts pour se surmonter et ne pas éclater, que Clara lui disait tout étonnée:

— Heidi, quelles grimaces tu fais! Je n'en ai jamais vu de pareilles!

Mais au moins les grimaces ne faisaient point de bruit, Melle Rottenmeier ne les voyait pas, et, lorsque Heidi avait réussi à vaincre un de ses accès de désespoir, tout rentrait ensuite dans l'ordre, et la chose passait inaperçue.

Cependant Heidi perdait de plus en plus l'appétit; elle était devenue si maigre et si pâle, que Sébastien ne pouvait presque plus supporter de la voir ainsi et de l'entendre à chaque repas refuser les meilleures choses et laisser passer devant elle les mets les plus

appétissants sans y toucher. Souvent il tâchait de l'encourager et lui disait tout bas en lui tendant un plat:

— Prenez-en un peu, Mamselle, c'est excellent! — Ce n'est pas assez, une bonne cuillerée! encore une! —

Mais ces conseils paternels ne servaient à rien; Heidi ne mangeait presque plus. Le soir, dès qu'elle posait la tête sur son oreiller, les souvenirs de la maison lui revenaient plus fort que jamais, et elle pleurait longtemps et tout doucement pour n'être entendue de personne.

Un certain temps s'écoula ainsi. Heidi ne savait plus du tout si c'était l'été ou l'hiver, car les grands murs des maisons qu'on voyait vis-à-vis avaient toujours le même air et l'on ne sortait que lorsque Clara était assez bien pour faire une promenade en voiture; du reste, ces promenades étaient toujours très courtes, parce que Clara ne pouvait pas supporter longtemps le mouvement de la voiture. Même alors, on ne sortait jamais des murs et des pavés, on passait et repassait le plus souvent par les plus belles rues où se pressait une foule nombreuse, mais où il n'y avait ni arbres, ni fleurs, ni sapins, ni montagnes. Aussi le désir ardent de revoir ces lieux familiers envahissait-il de jour en jour davantage le cœur de Heidi, au point que le nom même d'une de ces choses

aimées suffisait pour renouveler à chaque instant le chagrin contre lequel elle luttait de toutes ses forces. C'est ainsi que s'écoula l'automne, puis l'hiver, et bientôt le soleil recommença à briller d'une lumière éblouissante sur le mur de la maison en face; Heidi, en le voyant, se représentait que le moment était venu où Pierre allait de nouveau remonter au pâturage avec les chèvres, où les belles hélianthèmes dorées brillaient sur leur tige légère aux rayons du soleil, et où tous les soirs les montagnes étaient en feu. Elle s'asseyait alors toute solitaire dans un coin de sa chambre, elle cachait son visage dans ses deux mains pour ne pas voir le soleil resplendir sur le mur de la maison voisine, — et elle restait là sans mouvement luttant silencieusement contre le mal du pays qui lui brûlait le cœur, jusqu'à ce que Clara la fît appeler auprès d'elle.

Chapitre XII.

Il y a des revenants dans la maison Sesemann.

Depuis quelque temps déjà Melle Rottenmeier allait et venait dans la maison, plus silencieuse que d'habitude et comme absorbée dans quelque grave préoccupation. A la tombée de la nuit, lorsqu'elle passait d'une chambre dans l'autre ou qu'elle parcourait les longs corridors, elle regardait fréquemment autour d'elle, jetait des coups d'œil furtifs dans tous les coins ou se retournait brusquement comme si elle craignait que quelqu'un ne la suivît sans bruit et ne la saisît par sa robe. Elle ne se hasardait seule que dans les chambres habitées. Si elle avait à faire, soit à l'étage supérieur où ne se trouvaient que des pièces inoccupées, soit au rez-de-chaussée dans la grande salle mystérieuse où chaque pas éveillait un écho sonore, et où tous les vieux conseillers, pendus à la muraille avec leurs grandes collerettes blanches, la regardaient fixement de leur œil sévère, elle ne

manquait jamais d'appeler Tinette pour l'accompagner dans le cas où elle aurait quelque chose à lui faire porter. Tinette, de son côté, agissait exactement de même pour son propre compte; si elle avait à faire dans le haut ou dans le bas de la maison, elle priait toujours Sébastien de venir avec elle, sous prétexte qu'elle pourrait avoir besoin de lui. Mais, ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que Sébastien lui-même faisait précisément comme Tinette. Quand on l'envoyait dans quelque partie éloignée de la maison, il allait chercher Jean et lui demandait de venir avec lui dans le cas où il ne pourrait pas porter seul ce qu'on lui avait demandé. Et ils se montraient toujours tous empressés à répondre à l'appel de l'un d'entre eux, quoique au fond il n'y eût jamais rien à porter qui nécessitât deux personnes; mais il semblait que chacun sentît le besoin de se ménager de la part des autres un semblable service. Tandis que tout ceci se passait au premier, la vieille cuisinière, au sous-sol, se livrait à de profondes réflexions en face de ses marmites et répétait en soupirant et en branlant la tête:

— Faut-il que j'aie vécu jusqu'à présent pour voir des choses pareilles!

Le fait est que depuis quelque temps il se passait dans la maison Sesemann des choses étranges et inquiétantes. Chaque matin, lorsque les domestiques

descendaient, ils trouvaient la porte d'entrée ouverte sans qu'on pût jamais découvrir personne à qui attribuer la chose. Les premiers jours, les domestiques tout effrayés s'étaient hâtés de fouiller tous les coins et recoins de la maison pour s'assurer que rien n'avait été volé, car on supposait qu'un voleur s'était caché quelque part pour se sauver ensuite pendant la nuit, emportant des objets de valeur. Mais cela n'avait abouti à rien, et l'on n'avait pas pu découvrir qu'il manquât la moindre des choses. Le soir venu, non-seulement on fermait la porte à double tour, mais on l'assujettissait encore au moyen d'une barre de bois fixée au mur; — rien n'y faisait: le matin suivant, à quelque heure que les domestiques descendissent, même quand tout dormait et que les portes et les fenêtres des maisons voisines étaient encore hermétiquement fermées, la porte d'entrée de la maison Sesemann était grande ouverte sur la rue. A la fin, Sébastien et Jean rassemblèrent tout leur courage, et cédant aux instances pressantes de Melle Rottenmeier, ils se préparèrent à passer la nuit dans la chambre attenante à la grande salle du rez-de-chaussée, pour y attendre les événements. Melle Rottenmeier alla chercher parmi les affaires de Mr Sesemann quelques armes qu'elle remit à Sébastien avec une grande bouteille de liqueur, afin qu'ils ne manquassent au besoin ni de moyens de défense, ni de

fortifiant. A l'heure dite, les deux compagnons s'établirent donc à la chambre du rez-de-chaussée et commencèrent pas s'administrer quelques doses de la liqueur qui eut pour premier effet de les rendre très causeurs, puis leur donna bientôt une telle envie de dormir qu'ils finirent tous deux par se taire et par s'étendre dans des fauteuils. Lorsque la vieille tour de l'église frappa douze coups, Sébastien revint à lui et appela son camerade; mais celui-ci n'était pas facile à éveiller; chaque fois qu'il s'entendait appeler, il se retournait dans le fauteuil, appuyait sa tête sur l'autre coin du dossier et se rendormait aussitôt profondément. Cependant Sébastien, qui était maintenant tout à fait éveillé, prêtait l'oreille avec anxiété; la plus grande tranquillité régnait dans la maison, dans la rue même on n'entendait pas le plus léger bruit; et Sébastien se sentit saisi d'un malaise croissant au milieu de ce profond silence; il recommença à appeler Jean d'une voix étouffée, et à le secouer à plusieurs reprises pour le tirer de son sommeil; il y parvint enfin, et comme l'horloge sonnait une heure, Jean ouvrit tout à fait les yeux, revint au sentiment de la réalité et se rappela pourquoi il se trouvait là, dans un fauteuil, au lieu d'être étendu dans son lit. Il se leva aussitôt, et prenant son air le plus brave, il s'écria:

— Allons, Sébastien, sortons un peu pour voir

ce qui se passe par là; n'aie pas peur, je marcherai le premier.

La porte de la chambre était entre-baîllée; Jean l'ouvrit tout à fait et sortit dans le vestibule; au même moment, un violent courant d'air venant de la porte d'entrée éteignit la bougie qu'il tenait à la main. Jean recula précipitamment, jeta presque par terre Sébastien qui venait derrière lui, l'entraîna dans la chambre, ferma la porte, et d'une main tremblante tourna deux fois la clef dans la serrure. Après quoi il sortit une boîte d'allumettes et ralluma sa bougie. Sébastien ne comprenait pas trop ce qui s'était passé; caché derrière le large dos de Jean, il avait à peine senti le courant d'air; mais quand il aperçut le visage de son camarade à la lueur de la bougie, il poussa un cri de frayeur, car Jean était pâle comme la mort et tremblait de tous ses membres.

— Qu'y a-t-il? Qu'as-tu vu dehors? demanda Sébastien plein d'anxiété.

— La porte d'entrée grande ouverte, répondit Jean tout haletant de frayeur, — et sur l'escalier une forme blanche qui montait, montait, et puis — plus rien!

Sébastien sentit des frissons lui courir dans le dos. Les deux compagnons s'assirent tout tremblants aussi près que possible l'un de l'autre et n'osèrent plus faire un mouvement jusqu'à ce que la lumière

du jour éclairât la chambre et que la bruit de la rue eût recommencé. Ils sortirent alors ensemble, fermèrent la porte d'entrée restée ouverte, et montèrent rendre compte à Melle Rottenmeier de ce qui s'était passé. Celle-ci était déjà prête à les recevoir, car elle n'avait pas fermé l'œil dans l'attente de ce qu'elle allait apprendre en se levant. Dès qu'elle eut entendu le récit des événements de la nuit, elle s'établit devant son bureau et écrivit à Mr Sesemann une lettre comme il n'en avait jamais reçu: elle le conjurait de suspendre sans tarder ses affaires et de se hâter de revenir à la maison où il se passait des choses inouïes; puis suivait un récit détaillé de l'aventure; enfin elle terminait en faisant remarquer qu'en tous cas on n'était plus en sûreté dans la maison puisque la porte était ouverte toutes les nuits, et qu'on ne pouvait pas savoir quelles terribles conséquences cet état de choses pouvait entraîner après soi. Mr Sesemann répondit à lettre vue qu'il lui était impossible de quitter ainsi ses affaires du jour au lendemain pour revenir à Francfort. Cette histoire de revenants le surprenait fort, et il espérait qu'elle ne serait que passagère et qu'on n'en parlerait bientôt plus; mais, dans le cas où le repos de la maison serait encore troublé, il engageait Melle Rottenmeier à écrire à Mme Sesemann pour lui demander de venir à son secours; il ne doutait pas que sa mère ne vînt très

vite à bout de ces revenants, et ceux-ci ne se hasarderaient certainement plus de si tôt à revenir inquiéter sa maison. Le ton de cette lettre déplut à Melle Rottenmeier; à son avis, Mr Sesemann prenait la chose trop légèrement. Elle se hâta donc d'écrire à Mme Sesemann; mais la réponse ne fut guère plus satisfaisante et renfermait en outre à son adresse quelques remarques assez piquantes. Mme Sesemann écrivait qu'elle n'avait pas du tout l'intention de faire tout le voyage de Holstein à Francfort parce que Melle Rottenmeier avait peur d'un revenant. Du reste, on n'avait jamais entendu parler de choses pareilles dans la maison Sesemann, et si l'on en avait vu un, c'était bien sûr un fantôme en chair et en os avec lequel Melle Rottenmeier devait certainement arriver à s'entendre; sinon, elle n'avait qu'à faire venir les gardes de nuit.

Toutefois, comme Melle Rottenmeier était bien décidée à ne pas vivre plus longtemps sous le coup de ces terreurs journalières, elle eut bien vite trouvé comment elle devait s'y prendre pour arriver à ses fins. Elle avait jusque-là laissé ignorer aux deux enfants toute l'affaire du revenant, dans la crainte qu'elles ne voulussent plus rester seules ni jour ni nuit, ce qui aurait été très gênant pour Melle Rottenmeier. Mais ce jour-là, elle se rendit tout droit à la chambre d'études où Clara et Heidi étaient tran-

quillement établies, et leur raconta d'une voix mystérieuse qu'un personnage surnaturel faisait depuis quelque temps des apparitions nocturnes dans la maison. Aussitôt Clara s'écria qu'elle ne voulait plus rester un instant seule, et qu'il fallait absolument que son papa revînt à la maison. Elle déclara que Melle Rottenmeier viendrait coucher dans sa chambre, et que Heidi ne devait pas non plus être seule pendant la nuit, parce que le revenant pourrait venir vers elle et lui faire du mal.

— Elle viendra aussi coucher avec nous dans la même chambre, Melle Rottenmeier; et nous laisserons la bougie allumée toute la nuit. Il faut que Tinette vienne s'établir dans la chambre à côté de la mienne, et que Sébastien et Jean descendent dormir dans le corridor, afin que si le revenant monte l'escalier, ils puissent tout de suite crier pour lui faire peur.

Clara était dans une grande agitation et Melle Rottenmeier eut toutes les peines du monde à la calmer. Elle n'y réussit qu'en lui promettant d'écrire tout de suite à son père, de venir coucher auprès d'elle et de ne jamais la laisser seule. Quant à dormir toutes les trois dans la même chambre, ce n'était pas possible; et si Adélaïde avait peur, Tinette n'avait qu'à descendre son lit à côté du sien. Mais Heidi avait encore plus peur de Tinette que des re-

venants dont elle n'avait jamais entendu parler; aussi s'empressa-t-elle de déclarer qu'elle ne craignait pas du tout de rester seule dans sa chambre. Là-dessus, Melle Rottenmeier courut de nouveau à son bureau et écrivit une seconde fois à Mr Sesemann pour l'informer que ces alarmes nocturnes constamment renouvelées avaient sérieusement ébranlé la faible constitution de sa fille; il était à craindre, disait-elle, que ces terreurs n'eussent pour sa santé les conséquences les plus graves; on avait vu dans des cas pareils des exemples de crises épileptiques ou de maladies nerveuses, et on ne savait pas à quoi Clara serait exposée si cet état de choses devait continuer.

Cette fois elle avait touché juste. Deux jours après, Mr Sesemann arrivait à la porte de sa maison et tirait la sonnette avec une telle énergie que tous les domestiques se trouvèrent en un clin d'œil rassemblés dans le corridor, se regardant les uns les autres avec anxiété, car ils s'étaient tout de suite imaginé que le fantôme s'était enhardi au point de venir faire ses farces en plein jour. Sébastien entr'-ouvrit avec précaution un volet pour regarder dans la rue; au même moment un second coup retentit, si énergique que tous à la fois comprirent que la sonnette n'avait pas été tirée par un revenant; Sébastien avait reconnu la main du maître et se précipita la tête la première au bas de l'escalier pour

ouvrir la porte. Mr Sesemann le salua à peine et monta tout droit à la chambre de sa fille. Clara le reçut avec un cri de joie, et il fut tout de suite soulagé en voyant du premier coup d'œil que ni son humeur ni sa santé n'avaient été altérées; aussitôt son front s'éclaircit, et Clara acheva de le tranquilliser en l'assurant elle-même qu'elle se portait très bien et qu'elle était très reconnaissante au fantôme d'avoir fait revenir son cher papa à la maison.

— Et comment se comporte maintenant le revenant, Melle Rottenmeier? demanda Mr Sesemann avec une certaine expression railleuse dans les coins de la bouche.

— Monsieur, répondit-elle avec le plus grand sérieux, ce n'est pas une plaisanterie; et je suis sûre que Monsieur lui-même n'aura plus envie de rire demain matin, car ce que nous voyons ici chaque nuit fait supposer qu'il a dû se passer autrefois dans la famille des choses terribles qui sont restées secrètes.

— Vraiment? Je ne sais rien de pareil, reprit Mr Sesemann, et je vous prierai de ne pas calomnier mes très vénérables aïeux. Maintenant, faites venir Sébastien à la salle à manger, il faut que je le voie seul.

Il passa dans la chambre voisine où Sébastien parut presque aussitôt. Mr Sesemann s'était déjà aperçu depuis longtemps que Sébastien et Melle Rot-

tenmeier n'avaient pas précisément de la sympathie l'un pour l'autre, et ce fait venait tout à coup de lui suggérer une nouvelle idée.

— Arrive ici, fit-il au domestique, et réponds franchement à ce que je vais te demander: Ne serait-ce pas toi, par hasard, qui te serais amusé à jouer le revenant pour faire une farce à Melle Rottenmeier, hein?

— Non, sur ma parole; que Monsieur ne croie pas une chose pareille! Je ne suis pas moi-même très rassuré au sujet de cette affaire, répondit Sébastien avec une franchise évidente.

— Alors puisqu'il en est ainsi, je vous ferai voir demain, à toi et à ton brave ami Jean, quelle figure les revenants ont en plein jour. Un jeune homme fort et vigoureux comme toi, Sébastien, devrait avoir honte de prendre la fuite devant des fantômes! Maintenant va sur-le-champ chez mon vieil ami, le docteur Classen; tu lui présenteras mes compliments et tu lui diras que je le fais prier de se trouver ici ce soir à neuf heures sans manquer, parce que je suis venu de Paris tout exprès pour le consulter; c'est un cas grave, et il faut qu'il s'arrange à passer la nuit. Compris, Sébastien?

— Oui, oui, Monsieur peut compter que sa commission sera faite comme il l'entend.

Là-dessus, Sébastien s'éloigna, et Mr Sesemann

retourna auprès de sa fille pour tâcher de dissiper ses frayeurs au sujet de l'apparition qu'il se proposait de démasquer le soir même.

Au coup de neuf heures, comme Melle Rottenmeier et les deux enfants venaient de se retirer, le docteur parut. Son visage était encore jeune, malgré ses cheveux gris, et ses yeux vifs regardaient tout le monde avec bonté. Il avait paru inquiet en entrant; mais après les premières salutations, il éclata de rire et dit en frappant amicalement sur l'épaule de Mr Sesemann:

— Allons, mon vieux, si c'est toi que je dois veiller cette nuit, il faut convenir que tu as l'air encore assez passable!

— Patience, mon vieux, répondit Mr Sesemann sur le même ton; celui que tu dois veiller aura plus mauvaise mine que moi quand nous l'aurons attrapé.

— Il s'agit donc d'un malade dans la maison, et d'un malade qu'il faut commencer par enfermer?

— Pis que cela, docteur, pis que cela! Il s'agit d'un revenant! il y a des esprits dans ma maison!

Le docteur éclata de rire.

— Belle sympathie, docteur! continua Mr Sesemann; quel dommage que Melle Rottenmeier ne soit pas là pour en jouir! Elle est fermement persuadée qu'un ancien Sesemann hante la maison pour expier quelque horrible méfait.

— Mais comment a-t-elle fait sa connaissance? demanda le docteur toujours plus diverti.

Mr Sesemann raconta alors à son ami comme quoi, s'il fallait en croire tous les gens de la maison, la porte d'entrée s'ouvrait mystérieusement chaque nuit. Il ajouta que comme il fallait être prêt à tout, il avait fait descendre des pistolets dans la salle où il voulait monter la garde; car, ou il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie de la part de quelque ami des domestiques qui s'amusait à les effrayer en l'absence du maître de la maison, — et dans ce cas, une bonne frayeur telle qu'un coup de pistolet en l'air ne lui ferait pas de mal, — ou bien on avait affaire à des voleurs qui auraient imaginé de faire croire à des revenants pour être sûrs de n'être pas dérangés, — dans ce cas aussi une bonne arme ne serait peut-être pas de trop.

Tout en donnant ces explications, Mr Sesemann avait fait descendre son ami au rez-de-chaussée, dans la même chambre où Sébastien et Jean avaient déjà monté la garde. Sur la table se trouvaient quelques bouteilles de bon vin qui ne seraient peut-être pas à dédaigner si l'on devait passer là toute la nuit; à côté les revolvers, et au milieu de la table deux candélabres qui répandaient une vive clarté dans toute la chambre, car Mr Sesemann ne se souciait pas d'attendre le revenant dans une demi-obscurité. La

porte de la chambre fut légèrement entre-baîllée de manière que le moins de lumière possible tombât dans le corridor. Après quoi les deux messieurs s'établirent confortablement dans des fauteuils et commencèrent à se raconter toutes sortes de choses, s'interrompant de temps en temps pour avaler une bonne goutte de vin, si bien que minuit sonna sans qu'ils se fussent doutés que la nuit fût si avancée.

— Le revenant nous aura flairés et ne viendra sûrement pas aujourd'hui, dit alors le docteur.

— Patience! ce n'est qu'à une heure qu'il doit venir.

Les deux amis reprirent leur conversation. L'horloge sonna une heure. Tout bruit avait cessé dans la maison et dans la rue. Tout à coup le docteur leva le doigt en l'air:

— Chut! Sesemann, n'entends-tu rien?

Tous deux prêtèrent l'oreille. Ils entendirent, en effet, très distinctement lever la barre de bois, tourner deux fois la clef dans la serrure et ouvrir la porte. Mr Sesemann étendit la main vers son revolver.

— Tu n'as pas peur? demanda le docteur en se levant.

— Il vaut mieux être sur ses gardes, répondit Mr Sesemann à voix basse; de la main gauche, il souleva un des candélabres à trois bougies, de la droite, il saisit le revolver et suivit le docteur qui

le précédait, portant aussi un candélabre et un pistolet. Ils sortirent dans le corridor.

Un pâle rayon de lune passait par la porte grande ouverte et éclairait une forme blanche qui se tenait immobile sur le seuil.

— Qui est là? cria le docteur d'une voix formidable qui résonna à l'autre extrémité du corridor; et les deux messieurs, toujours armés de leurs candélabres et de leurs pistolets, marchèrent droit à la forme blanche. Elle se retourna et poussa un léger cri: devant eux se tenait Heidi, les pieds nus, et vêtue seulement de sa chemise de nuit! Elle regardait d'un œil hagard tantôt la flamme brillante des bougies, tantôt les armes étincelantes et se mit à frissonner et à trembler des pieds à la tête, comme une petite feuille agitée par le vent. Les deux messieurs se regardèrent muets de surprise.

— Je crois vraiment, Sesemann, que c'est ta petite porteuse d'eau! dit enfin le docteur.

— Enfant, qu'est-ce que cela signifie? demanda Mr Sesemann. Pourquoi es-tu descendue, et que voulais-tu faire?

Heidi, toute pâle de terreur, demeurait immobile devant lui et répondit d'une voix presque éteinte:

— Je ne sais pas!

Le docteur s'avança alors: — Sesemann, dit-il,

c'est un cas qui me regarde, va te rasseoir dans ton fauteuil pendant que je reporterai cette enfant où elle devrait être.

Puis, déposant son revolver à terre, il prit paternellement par la main Heidi toute tremblante et monta l'escalier avec elle.

— N'aie pas peur, lui disait-il en montant, sois tranquille, il n'y a point de mal, reprends seulement courage.

Arrivé à la chambre de Heidi, le docteur posa son candélabre sur la table, souleva l'enfant dans ses bras, la mit dans son lit et la recouvrit bien soigneusement. Puis il s'assit à son chevet et attendit qu'elle se fût un peu calmée et eût cessé de trembler de tous ses membres. Il prit alors sa main dans la sienne et lui parla avec bonté.

— Allons, tout va bien; raconte-moi un peu maintenant où tu voulais aller?

— Je ne voulais aller nulle part, bien sûr, répondit Heidi; je ne suis pas non plus descendue; seulement, tout à coup j'étais en bas.

— Ah! — As-tu peut-être rêvé dans la nuit comme si tu entendais ou si tu voyais très distinctement quelque chose?

— Oui, toutes les nuits je fais le même rêve. Il me semble que je suis chez le grand-père et que j'entends le vent dans les sapins; alors je pense: les

étoiles doivent être si brillantes au ciel! — et je cours vite ouvrir la porte du chalet, et c'est si beau, si beau dehors! Mais quand je me réveille, je suis de nouveau à Francfort.

Heidi commençait à lutter contre l'émotion qui lui serrait la gorge.

— Hum! Et n'as-tu mal nulle part? à la tête? ou dans le dos?

— Oh! non, seulement il y a ici quelque chose qui me pèse toujours comme une grosse pierre.

— Comme lorsqu'on a mangé quelque chose et qu'on aimerait mieux ne pas l'avoir dans l'estomac?

— Non, ce n'est pas ça, mais cela serre comme quand on a bien envie de pleurer.

— Ah! ah! est-ce que tu pleures tout à ton aise lorsque tu en as envie?

— Oh! non, il ne faut pas pleurer, M[elle] Rottenmeier l'a défendu.

— Alors tu tâches d'avaler tout ça par-dessus le reste, n'est-ce pas? Mais, dis-moi, tu aimes bien être à Francfort, hein?

— Oh! oui! — répondit Heidi à voix très basse et comme si elle eût plutôt voulu dire juste le contraire.

— Hum! Et où vivais-tu avec ton grand-père?

— Toujours sur l'alpe.

— Mais ce n'est pas bien amusant là-haut; on s'y ennuie un peu, n'est-ce pas?

— Oh! non, il y fait si beau, si beau!

Heidi ne put pas continuer; ses souvenirs, l'agitation par laquelle elle venait de passer, les pleurs longtemps contenus, tout cela à la fois était au-dessus de ses forces. Ses larmes commencèrent à couler, et elle éclata bientôt en violents sanglots.

Le docteur se leva et reposa doucement la tête de l'enfant sur l'oreiller en disant:

— Pleure seulement un peu, cela ne te fera pas de mal; ensuite tu t'endormiras bien tranquillement, et demain tout ira bien! — Puis il quitta la chambre.

Quand il rentra dans la salle du rez-de-chaussée, il se laissa tomber dans un fauteuil vis-à-vis de son ami qui attendait son retour avec impatience, et il lui donna les explications suivantes:

— Sesemann, premièrement ta petite protégée est dans un triste état nerveux; c'est elle, le soi-disant fantôme qui sans en avoir conscience est descendue chaque nuit ouvrir la porte d'entrée et a donné la panique à toute ta maison; — secondement, cette enfant est dévorée par le mal du pays qui l'a déjà réduite à l'état d'un squelette, en attendant qu'elle en devienne un pour de bon. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Pour cette excitation nerveuse arrivée

au dernier degré, il n'y a qu'un remède, c'est de la rendre au plus vite à son air natal, à ses montagnes; pour le second cas, je ne vois aussi qu'un moyen de guérison, c'est-à-dire exactement le même. Donc, cette enfant partira dès demain matin. Voilà mon ordonnance.

Mr Sesemann s'était levé et parcourait la chambre dans la plus grande agitation.

— Comment! s'écria-t-il, elle a les nerfs malades! elle a le mal du pays! elle a maigri dans ma maison! tout cela dans ma maison! et personne n'y a pris garde et n'en a rien su! Et toi, docteur, tu t'imagines qu'une enfant qui est entrée chez moi fraîche et bien portante, je vais la renvoyer à son grand-père souffrante et amaigrie? Non, docteur, n'exige pas cela de moi, je ne le ferai pas, je ne le ferai jamais. Prends cette petite en mains, fais-lui faire des cures, fais-en ce que tu voudras, mais rends-la moi forte et bien portante; alors je la renverrai chez elle si elle veut; mais commence, toi, par la remettre en état.

— Sesemann, reprit gravement le docteur, réfléchis à ce que tu veux faire. L'état de cette enfant n'est pas une maladie qu'on puisse guérir avec des poudres et des pilules. Elle n'a pas une constitution robuste; cependant, si tu la renvoies tout de suite à l'air fortifiant des montagnes auquel elle est accoutumée,

elle pourra se rétablir complétement; sinon — tu ne voudrais pas qu'elle retournât chez son grand-père sans espoir de guérison, ou même qu'elle n'y retournât plus du tout?

Mr Sesemann s'était arrêté fort effrayé.

— Si c'est ainsi que tu parles, docteur, je ne vois qu'un moyen, il faut agir sur-le-champ.

Et prenant son ami par le bras, il se mit à arpenter la chambre avec lui de long en large pour parler à fond de l'affaire. Après quoi, le docteur prit congé, car sur ces entrefaites, le temps avait marché et à travers la porte d'entrée que la maître de la maison ouvrit cette fois lui-même, pénétrait déjà la blanche lueur du matin.

Chapitre XIII.

Le Samedi soir à l'alpe.

Mr Sesemann remonta vivement excité au premier étage et se dirigea tout droit vers la chambre à coucher de Melle Rottenmeier. Il frappa à la porte avec une énergie si inaccoutumée que l'habitante de la chambre se réveilla en sursaut en poussant un cri. Elle entendit derrière la porte la voix de Mr Sesemann:

— Je vous prie de vous dépêcher de descendre à la salle à manger; il y a des préparatifs de départ à faire.

Melle Rottenmeier regarda sa montre, il était quatre heures et demie du matin; jamais de sa vie elle ne s'était levée à pareille heure. Que pouvait-il bien s'être passé? Dans son anxiété et son agitation, elle prenait toutes ses affaires à l'envers et n'avançait pas dans sa toilette, car dès qu'elle avait un vêtement

sur le corps, elle se mettait à le chercher dans toute la chambre.

Pendant ce temps, Mr Sesemann parcourait le corridor, tirant de toutes ses forces l'une après l'autre les sonnettes destinées à appeler les différents domestiques. On aurait pu voir alors dans chaque mansarde une forme effrayée sauter à bas du lit, et, dans sa hâte, enfiler ses habits de travers; car aucun d'eux ne mit en doute que le fantôme n'eût empoigné le maître de la maison et que le coup de sonnette ne fût un signal d'alarme. Ils descendirent donc, tous plus consternés les uns que les autres, et furent fort étonnés de trouver Mr Sesemann sain et sauf, arpentant la salle à manger de long en large, et n'ayant point du tout l'air d'un homme qu'un fantôme aurait empoigné. Jean fut envoyé sur-le-champ à l'écurie pour préparer les chevaux et la voiture; Tinette reçut l'ordre de réveiller immédiatement Heidi et de la mettre en état de faire un voyage; Sébastien fut chargé de courir à la maison où la cousine de Heidi était en service, et de la ramener tout de suite. Pendant ce temps, Melle Rottenmeier était venue à bout de sa toilette et chaque chose était à sa place, si ce n'est son bonnet qu'elle avait mis de travers; aussi de loin aurait-on dit qu'elle avait la figure derrière le dos. Mr Sesemann attribua cette apparence énigmatique à un réveil trop matinal et

passa sans plus tarder aux affaires pressantes qui l'occupaient. Il déclara à Melle Rottenmeier qu'elle eût sur-le-champ à se procurer une malle et à emballer tout ce qui appartenait à la petite Suissesse — c'est ainsi qu'il appelait presque toujours Heidi dont le nom ne lui était pas très familier — en y joignant une bonne partie des effets de Clara, afin que l'enfant pût emporter chez elle quelques bons vêtements; mais tout cela devait être exécuté promptement et sans hésitation. La stupéfaction de Melle Rottenmeier fut telle qu'elle resta comme clouée à la même place, regardant fixement Mr Sesemann. Elle s'était préparée à recevoir la confidence de quelque terrible histoire de revenants qui se serait passée pendant la nuit et qu'elle n'aurait pas du tout été fâchée d'entendre en plein jour; au lieu de cela, elle recevait des ordres non-seulement très prosaïques, mais de plus, fort incommodes. Aussi ne pouvait-elle pas surmonter son étonnement. Elle restait toujours là, sans parler, attendant des explications. Mais Mr Sesemann n'avait pas l'intention d'en donner; il la laissa où elle était et se rendit à la chambre de sa fille. Comme il s'y attendait bien, Clara avait été réveillée par tout ce bruit inaccoutumé dans la maison et prêtait l'oreille pour tâcher de saisir ce qui se passait. Son père s'assit à côté de son lit et lui fit toute l'histoire de l'ap-

parition du revenant; il lui raconta que le docteur avait déclaré Heidi très malade et avait même dit qu'elle pousserait toujours plus loin ses promenades nocturnes et finirait peut-être par monter jusque sur le toit de la maison, ce qui deviendrait extrêmement dangereux. C'est pourquoi Mr Sesemann avait résolu de la renvoyer tout de suite à la maison, ne voulant pas prendre sur lui une pareille responsabilité; quant à Clara, elle devait prendre son parti de la chose puisqu'elle voyait bien qu'il ne pouvait pas en être autrement.

Clara fut douloureusement surprise de cette communication et commença tout de suite à chercher des expédients; ce fut inutile, le père demeura inébranlable dans sa décision, mais il promit à sa fille de la mener en Suisse l'année suivante si elle voulait être raisonnable et ne pas faire de scènes de désespoir. Clara se soumit donc à la nécessité; mais elle demanda qu'en compensation on apportât la malle de Heidi dans sa chambre pour qu'elle pût y mettre ce qui lui ferait plaisir. Le père y consentit volontiers et l'engagea même à rassembler pour Heidi un joli petit trousseau.

Sur ces entrefaites, la cousine Dete était arrivée et attendait fort intriguée dans l'antichambre: il fallait qu'il se passât quelque chose d'extraordinaire pour qu'on fût venu la chercher à une heure aussi

inaccoutumée. Mr Sesemann sortit pour lui parler et lui expliqua ce qu'il en était de Heidi, en ajoutant qu'il la priait de l'emmener à la maison le jour même. La cousine fut très déçue; elle ne s'était pas attendue à une pareille nouvelle. Elle se souvenait encore fort bien des dernières paroles de l'Oncle lorsqu'il lui avait crié de ne jamais reparaître devant lui. Comment maintenant lui ramener l'enfant pour la seconde fois, après être venue la lui reprendre? La chose ne lui parut pas du tout prudente; aussi n'eut-elle pas besoin de réfléchir longtemps; elle expliqua avec sa loquacité habituelle qu'il ne lui était malheureusement pas possible de partir ce jour-là; le lendemain, il y fallait encore moins songer; les jours suivants, ce serait de toute impossibilité à cause de ses occupations, et, après, elle ne pourrait plus du tout faire ce voyage. Mr Sesemann comprit tout de suite ce langage et congédia la cousine sans un mot de plus. Il fit ensuite venir Sébastien auquel il ordonna de s'équiper sur-le-champ pour un voyage, car il allait accompagner l'enfant chez elle en s'arrêtant ce soir-là à Bâle; le lendemain, il atteindrait sa destination et pourrait revenir de suite, n'ayant à s'acquitter d'aucun message; une lettre donnerait au grand-père les explications nécessaires.

— J'ai encore une chose très importante à te recommander, Sébastien, conclut Mr Sesemann, et

prends garde de t'en acquitter ponctuellement! Voici ma carte où j'ai écrit l'adresse d'un hôtel que je connais à Bâle; tu la présenteras en arrivant et on t'indiquera une bonne chambre pour la petite; pour ce qui te concerne, tu t'arrangeras toi-même. Mais la première chose que tu feras sera d'aller dans la chambre de l'enfant et d'assujettir les fenêtres de manière à ce qu'on ne puisse les ouvrir qu'avec la plus grande force. Quand l'enfant sera au lit, tu fermeras la porte à clef en dehors, car elle se promène pendant la nuit et pourrait courir des dangers dans une maison étrangère, si elle descendait par hasard ouvrir la porte d'entrée. As-tu compris?

— Ah! ah! ah! c'était donc ça, c'était donc ça! — s'écria alors Sébastien au comble de la stupéfaction: la lumière venait de se faire tout à coup dans son esprit au sujet des apparitions de revenants.

— Oui, c'était ça! et toi, tu n'es qu'un poltron, tu n'as qu'à dire la même chose de ma part à Jean; vous faites tous ensemble un fameux renfort!

Là-dessus, Mr Sesemann se rendit à sa chambre et s'assit pour écrire au Vieux de l'alpe. Sébastien était demeuré confondu au milieu de la salle à manger et se répéta à plusieurs reprises à lui-même:

— Si seulement je ne m'étais pas laissé tirer

par ce grand poltron de Jean quand il s'est enfermé à double tour, et que j'eusse suivi la petite forme blanche! — Rien sûr, c'est ce que je ferais si c'était à recommencer! ajouta-t-il, car dans ce moment un brillant soleil éclairait chaque recoin de la chambre.

Heidi, qui ne se doutait de rien, était toute prête dans sa robe du dimanche et attendait de voir ce qui allait se passer, car Tinette s'était contentée de la secouer pour la réveiller, de sortir ses vêtements de l'armoire et de l'habiller sans mot dire. Jamais elle ne parlait à Heidi, trouvant que c'était au-dessous d'elle.

Mr Sesemann tenant sa lettre à la main, entra dans la salle à manger où le déjeuner était servi et demanda:

— Où est l'enfant.

On appela Heidi. Lorsqu'elle s'avança vers Mr Sesemann pour lui dire bonjour, il fixa sur elle un regard interrogateur:

— Eh bien, que dis-tu de tout cela, ma petite?

Heidi le regardait tout étonnée.

— Je vois que tu ne sais encore rien, fit-il en riant. Eh bien, tu vas retourner à la maison aujourd'hui, tout de suite.

— A la maison? répéta Heidi en devenant toute pâle et sans pouvoir respirer pendant un grand moment, tant ce mot lui avait saisi le cœur.

— Est-ce que peut-être tu ne voudrais pas partir? lui demanda Mr Sesemann en souriant.

— Oh! oui, je veux bien, put-elle enfin articuler, et cette fois elle était devenue toute rouge.

— Bien, bien, ajouta-t-il en s'asseyant et faisant signe à Heidi d'en faire autant. Maintenant tu vas prendre un bon déjeuner; ensuite tu n'auras plus qu'à monter dans la voiture, et tu seras partie!

Mais elle ne pouvait pas avaler une bouchée, malgré tous ses efforts pour obéir. Elle était dans un tel état d'excitation, quelle ne savait plus si elle dormait ou si elle veillait, et si elle n'allait pas au réveil se retrouver en chemise de nuit sur le seuil de la porte d'entrée.

— Il faut que Sébastien emporte des provisions en abondance! cria Mr Sesemann à Melle Rottenmeier qui entrait. Cette petite ne peut pas manger, ça se comprend. Monte vers Clara jusqu'à ce que la voiture soit là, ajouta-t-il avec bonté en se tournant vers Heidi.

C'était tout ce qu'elle désirait et elle monta sur-le-champ. Au milieu de la chambre de Clara, elle trouva une immense malle dont le couvercle était encore ouvert.

— Viens vite, Heidi, viens! lui cria Clara en l'apercevant; regarde ce que j'ai fait emballer pour toi; est-ce que cela te fait plaisir?

Et elle lui énuméra une quantité de choses: des robes, des tabliers, des mouchoirs, des fournitures de couture.

— Et puis, regarde ce que j'ai ici! ajouta-t-elle en élevant triomphalement un panier au-dessus de sa tête. Heidi y jeta un coup d'œil et fit un saut de joie en voyant douze beaux petits pains bien blancs, tous pour la grand'mère. Au milieu de leur joie, les enfants oubliaient que le moment de la séparation approchait, lorsque tout d'un coup on cria d'en bas:

— La voiture est prête!

On n'avait plus le temps de se désoler. Heidi courut encore à sa chambre pour y prendre le beau livre de la grand'maman; personne ne pouvait l'avoir emballé puisqu'elle le tenait sous son oreiller, ne voulant s'en séparer ni jour ni nuit. Elle le mit dans le panier par dessus les petits pains; puis elle ouvrit son armoire pour chercher encore quelque chose qu'on ne devait pas non plus avoir emballé. En effet, il était encore là, dans un coin, ce vieux mouchoir rouge que Melle Rottenmeier avait trouvé trop laid pour le mettre dans la malle. Heidi s'en servit pour envelopper un autre objet, et posa le tout dans le panier par-dessus le reste. Enfin elle mit son beau chapeau et quitta la chambre.

Les deux enfants eurent tout juste le temps de

se dire adieu, car Mr Sesemann attendait déjà dans le corridor pour accompagner Heidi jusqu'à la voiture. Melle Rottenmeier se tenait debout au haut de l'escalier pour prendre congé d'elle. Dès qu'elle aperçut le paquet rouge, elle l'arracha du panier et le jeta à terre.

— Non, vraiment, Adélaïde, dit-elle d'un ton de reproche, ce n'est pas ainsi que tu sortiras de cette maison! Tu n'as pas besoin de traîner des choses pareilles après toi! — Et maintenant adieu!

Après une défense aussi catégorique, Heidi n'osait pas ramasser son petit paquet; mais elle regarda Mr Sesemann d'un air suppliant, comme si on lui avait ravi son plus cher trésor.

— Non, non, déclara-t-il d'un ton péremptoire; cette petite emportera ce qui lui fait plaisir, et quand elle traînerait après elle des petits chats ou des tortues, nous ne nous exciterons pas pour tout cela, Melle Rottenmeier.

Les yeux de l'enfant brillèrent de joie et de reconnaissance, et elle se hâta de ramasser son paquet. — Quand elle fut en bas, Mr Sesemann lui tendit la main et lui souhaita un bon voyage en ajoutant quelques paroles affectueuses pour l'assurer que lui et sa fille penseraient souvent à elle. Heidi le remercia de toutes les bontés qu'on avait eues pour elle; elle n'oublia pas non plus d'envoyer beaucoup, beaucoup

de salutations au docteur, et de le faire bien remercier; car elle s'était souvenue que le soir auparavant il lui avait dit: „Demain, tout ira bien.“ Or, cette promesse s'était réalisée, et Heidi pensait bien qu'il y était pour quelque chose.

On l'aida ensuite à monter dans la voiture; le panier et le sac de provisions vinrent ensuite. Sébastien monta le dernier. Puis Mr Sesemann cria encore une fois: „Bon voyage!“ et la voiture partit.

Un peu plus tard, Heidi se trouva installée dans un wagon, tenant sur ses genoux le panier qu'elle ne voulait pas quitter un instant, car il contenait les précieux petits pains pour la grand'mère, et Heidi voulait les surveiller elle-même et se réjouir de temps en temps à leur vue. Elle demeura silencieuse pendant plusieurs heures; elle commençait seulement à réaliser qu'elle était bien réellement en route pour retourner à l'alpe vers le grand-père, la grand'mère et Pierre le chevrier; elle se représentait l'une après l'autre toutes les choses qu'elle allait revoir et se demandait comment elle les retrouverait; ces pensées en amenèrent d'autres, et tout à coup elle s'écria pleine d'inquiétude:

— Sébastien, n'est-ce pas, la grand'mère sur l'alpe n'est pas morte?

— Non, non, répondit-il pour la tranquilliser, espérons que non; elle est sûrement encore en vie.

Heidi retomba dans sa rêverie; de temps en temps seulement elle regardait dans le panier, car elle pensait sans cesse au moment où elle poserait les petits pains sur la table de la grand'mère. Au bout d'un certain temps, elle reprit:

— Sébastien, si seulement on pouvait être sûr que la grand'mère est encore en vie!

— Mais oui, certainement, répondit son compagnon qui dormait à moitié; elle est sûrement en vie, je ne vois pas pourquoi elle ne le serait pas.

Au bout d'un moment, le sommeil vint aussi fermer les paupières de Heidi; elle avait un tel besoin de dormir après sa nuit agitée et son lever matinal, qu'elle ne se réveilla qu'en se sentant secouée par le bras.

— Réveillez-vous! réveillez-vous! lui criait Sébastien, il faut descendre, nous sommes à Bâle!

Le matin suivant, ils poursuivirent leur voyage qui dura encore bien des heures. Heidi était, comme la veille, assise dans un coin du wagon avec son panier sur les genoux, n'ayant voulu à aucun prix le confier à Sébastien. Mais elle ne disait plus un seul mot; elle était absorbée dans une attente qui grandissait d'heure en heure. Puis, tout d'un coup, au moment où elle n'y pensait plus, retentit le cri de „Mayenfeld!“ Elle sauta promptement à bas de son siége, ainsi que Sébastien qui avait aussi été pris

par surprise. Un instant après ils étaient descendus, la malle aussi, et le train disparaissait en sifflant dans la vallée. Sébastien le regarda s'éloigner d'un œil mélancolique; il aurait bien mieux aimé pouvoir continuer le voyage sans peine et sans danger, que d'être obligé d'entreprendre une expédition à pied qui devait se terminer par l'ascension d'une montagne, d'autant plus qu'il se la représentait comme très difficile et pleine de dangers dans ce pays où, à son idée, tout devait être encore à moitié sauvage. Aussi commença-t-il par chercher des yeux quelqu'un qui pût le renseigner sur la route la plus sûre pour monter à Dörfli. Non loin de la station du chemin-de-fer il découvrit un petit char à échelles attelé d'un maigre cheval; un homme à larges épaules était occupé à charger sur le char deux gros sacs qui étaient arrivés par le train. Sébastien s'avança vers lui et lui fit sa demande.

— Ici tous les chemins sont sûrs, répondit l'homme.

Sébastien demanda alors quelle route il fallait prendre pour ne pas risquer de tomber dans des précipices, et comment on pourrait faire transporter une malle à Dörfli. L'homme regarda la malle, la mesura un instant des yeux, et déclara que si elle n'était pas trop lourde il la prendrait sur sa voiture puisqu'il allait lui-même au dit village; puis, une parole

en amenant une autre, tous deux tombèrent enfin d'accord que l'homme se chargerait de l'enfant et de la malle et que la petite trouverait bien quelqu'un au village pour l'accompagner à l'alpe.

— Je peux très bien aller seule; je connais bien le chemin de Dörfli à l'alpe, interrompit Heidi qui avait suivi ces arrangements avec la plus grande attention.

Sébastien fut soulagé d'un grand poids, en se voyant délivré de l'ascension qu'il avait eue en perspective. Il fit signe à Heidi, et, la tirant mystérieusement à l'écart, il lui remit un rouleau très pesant et une lettre pour le grand-père, en lui expliquant que le rouleau était un présent de Mr Sesemann, mais qu'il fallait le cacher au fond de son panier, dessous les petits pains, et faire bien attention de ne pas le perdre, sans quoi Mr Sesemann serait terriblement fâché et ne l'oublierait jamais de toute sa vie!

— Je ne le perdrai pas, répondit Heidi avec assurance, et elle cacha le rouleau et la lettre tout au fond de son panier.

Ensuite on chargea la malle sur le char, Sébastien aida Heidi à monter sur le siége élevé, lui tendit la main en lui disant adieu et lui fit encore toutes sortes de signes pour lui rappeler de veiller sur le contenu du panier, car le conducteur était tout

près d'eux, et Sébastien était prudent, surtout maintenant qu'il sentait bien qu'il aurait dû accompagner lui-même l'enfant jusqu'à sa destination. Le conducteur s'assit d'un bond sur le siége à côté de Heidi, et le char se mit en marche dans la direction de la montagne, tandis que Sébastien, enchanté d'être débarrassé de l'ascension tant redoutée, s'asseyait devant la station pour attendre le retour d'un train.

Le conducteur du char était le boulanger de Dörfli qui était descendu chercher ses sacs de farine. Il n'avait jamais vu Heidi, mais comme tout le monde au village il avait entendu parler de l'enfant que Dete avait amenée chez le Vieux de l'alpe; de plus, ayant connu les parents de Heidi, il s'était tout de suite dit qu'il avait affaire à l'enfant en question. Il s'étonnait seulement un peu de la voir revenir si vite, et tout en conduisant sa bête il entama une conversation avec Heidi.

— Tu es sûrement la petite qui demeurait là-haut, chez le Vieux de l'alpe, chez le grand-père?

— Oui.

— Alors tu ne t'es pas trouvée bien là-bas, puisque tu reviens déjà de si loin?

— Au contraire, j'étais très bien, personne ne pourrait être mieux que je n'étais à Francfort.

— Pourquoi donc te sauves-tu à la maison?

— Seulement parce que Mr Sesemann me l'a

permis, sans quoi je ne me serais pas sauvée à la maison.

— Bah! pourquoi n'as-tu pas mieux aimé rester là-bas quand même on t'a permis de revenir?

— Parce que j'aime mille fois mieux être là-haut chez le grand-père, que partout ailleurs dans le monde.

— Tu ne diras pas cela quand tu y seras, grommela le boulanger. — Cela m'étonne pourtant, continua-t-il à part lui, — elle doit savoir comment il y fait!

Puis il se mit à siffler et ne dit plus rien, tandis que Heidi regardait tout autour d'elle et commençait à être saisie d'un tremblement intérieur à mesure qu'elle reconnaissait les arbres au bord de la route et les pointes du Falkniss qui la regardaient et semblaient lui dire bonjour comme de bons et vieux amis; Heidi leur rendait leur salut et son émotion croissait à chaque pas; il lui semblait qu'elle devrait sauter hors de la voiture et courir de toutes ses forces jusqu'à ce qu'elle fût en haut. Elle demeura cependant tranquille sur le siége, mais tout son corps tremblait d'émotion. Enfin ils firent leur entrée à Dörfli au moment où la cloche sonnait cinq heures. En un clin d'œil, un groupe nombreux de femmes et d'enfants se rassemblèrent autour du char; deux ou trois voisins s'y joignirent aussi, car la malle et

l'enfant sur le char du boulanger avaient éveillé l'attention de tous les gens du voisinage, et chacun voulait savoir d'où venaient l'un et l'autre, où ils allaient et à qui ils appartenaient. Lorsque le boulanger eut déposé Heidi à terre, elle se hâta de dire :

— Merci, le grand-père viendra chercher la malle, — et voulut s'éloigner en courant; mais elle fut retenue de tous les côtés, et des voix nombreuses lui adressèrent toutes à la fois des questions différentes. Heidi avait l'air si angoissé en cherchant à se frayer un passage à travers tout ce monde, qu'involontairement on lui fit place et on la laissa courir.

Quand elle fut loin, ils se dirent les uns aux autres :

— Tu vois bien comme elle a peur! et il y a bien de quoi!

Et ils se mirent à raconter que depuis une année le Vieux de l'alpe était devenu plus sombre encore qu'auparavant; qu'il ne disait plus un mot à personne et avait l'air de vouloir tuer quiconque viendrait sur son chemin; et que si cette enfant avait dans ce monde un lieu où elle pût aller, elle ne retournerait pas ainsi dans ce vieux nid de dragon. Mais ici, le boulanger vint à son tour se mêler à la conversation en disant qu'il en savait probablement

plus long qu'eux là-dessus; il raconta alors d'un ton mystérieux qu'un monsieur avait amené la petite jusqu'à Mayenfeld et avait pris congé d'elle très aimablement; il l'avait payé sans marchander pour le transport de la malle et de l'enfant et avait même ajouté un pourboire; du reste, il pouvait affirmer que la petite s'était trouvée très bien où elle était, et que c'était elle-même qui avait demandé à revenir chez le grand-père. Cette nouvelle causa un grand étonnement et se répandit aussitôt dans tout Dörfli, en sorte que le soir même il n'y avait pas une maison du hameau où l'on ne parlât de Heidi qui, du sein de tout son bien-être, avait demandé à revenir chez le grand-père.

En quittant Dörfli, Heidi s'était mise à gravir la montagne en courant aussi vite qu'elle pouvait; cependant de temps à autre il lui fallait s'arrêter pour reprendre haleine, car son panier pesait lourdement à son bras, et le sentier devenait toujours plus rapide à mesure qu'on montait. Heidi n'avait plus qu'une pensée: „La grand'mère sera-t-elle encore assise à son rouet dans le coin de la petite chambre? n'est-elle point morte pendant ce temps?“ — Tout à coup la cabane apparut à ses regards dans la combe au-dessous du pâturage; son cœur commença à battre, et plus elle courait, plus il battait fort.

Elle est en haut, — ses mains tremblent tellement

qu'elle peut à peine ouvrir la porte, — enfin, — elle s'élance d'un bond dans la petite chambre et s'arrête hors d'haleine, sans pouvoir prononcer une parole.

— Ah! mon Dieu, dit une voix dans l'angle de la chambre; c'est comme ça que notre Heidi entrait toujours; si seulement je pouvais l'avoir auprès de moi encore une fois dans ma vie! — Qui est entré?

— Me voici, grand'mère, me voici! s'écria alors Heidi, et s'élançant vers la grand'mère, elle s'agenouilla devant elle, lui prit les bras, les mains, se serra contre elle, incapable de parler dans l'excès de sa joie.

Au premier moment, la grand'mère fut tellement saisie qu'elle ne put pas non plus prononcer une parole; puis passant une main caressante sur les cheveux crêpus de Heidi, elle répéta à plusieurs reprises:

— Oui, oui, ce sont ses cheveux, c'est bien sa voix! Oh! mon Dieu, tu as permis que je vécusse jusqu'à ce jour!

Et de ses yeux éteints deux grosses larmes de joie tombèrent sur la main de l'enfant.

— Est-ce bien toi, Heidi? est-ce bien sûr que c'est toi?

— Oui, oui, bien sûr, grand'mère! s'écria-t-elle

alors; ne pleure plus, maintenant je suis revenue, je viendrai tous les jours vers toi, je ne m'en irai plus jamais, et pendant bien, bien des jours tu ne mangeras plus du pain noir! Vois-tu, grand'mère, vois-tu?

Et Heidi sortit l'un après l'autre les petits pains du panier, et les empila tous les douze sur les genoux de la grand'mère.

— Ah! mon enfant! mon enfant! quelle bénédiction tu m'apportes! répétait-elle à mesure qu'un nouveau petit pain venait s'ajouter aux autres. Mais c'est toi qui es ma plus grande bénédiction, mon enfant!

Puis passant encore une fois la main sur les cheveux crêpus de Heidi et caressant ses joues en feu, elle reprenait:

— Dis-moi encore quelque chose, enfant, dis-moi encore quelque chose, que je puisse t'entendre!

Heidi lui raconta alors quelles terribles angoisses elle avait éprouvées depuis qu'il lui était venu à la pensée que la grand'mère pourrait mourir pendant son absence sans avoir eu les petits pains blancs et sans que Heidi eût pu la revoir. — A ce moment, la mère de Pierre entra et demeura un moment immobile de surprise; puis elle s'écria:

— Vraiment, c'est Heidi! comment cela se peut-il!

Heidi se leva et lui tendit la main. Brigitte ne revenait pas de son étonnement en lui voyant si bon air; elle tournait autour d'elle en disant:

— Grand'mère, si seulement tu pouvais voir quelle jolie robe a Heidi et quel air elle a! on ne la reconnaît presque plus! Et ce joli petit chapeau à plumes sur la table est aussi à toi? Mets-le un peu, que je voie comme il te va.

— Non, je ne veux pas, déclara Heidi; tu peux le garder, je n'en ai plus besoin, j'ai encore le mien.

Et détachant le mouchoir rouge, elle en sortit son vieux chapeau qui avait été encore bien maltraité pendant le voyage. Elle ne s'en inquiétait guère; seulement elle n'avait pas oublié qu'à son départ de l'alpe, les dernières paroles du grand-père avaient été qu'il ne voulait pas la revoir avec un chapeau à plumes; c'est pourquoi elle avait si soigneusement conservé le vieux en vue de son retour chez le grand-père. Brigitte l'assura qu'elle était bien nigaude de ne plus vouloir ce beau chapeau; quant à elle, elle ne le garderait certainement pas, et si Heidi ne voulait pas le porter, on pourrait le vendre à quelqu'un, à la fille du régent peut-être, et en retirer encore beaucoup d'argent. Mais Heidi n'en demeura pas moins inébranlable dans son premier dessein et déposa tout doucement le chapeau à

plumes derrière la grand'mère, dans un coin où il était bien caché. Puis elle ôta lestement sa belle robe, noua le mouchoir rouge par-dessus son corsage à manches courtes et dit en prenant la main de la grand'mère :

— A présent, il faut que j'aille à la maison vers le grand-père; mais demain je reviendrai vers toi; bonne nuit, grand'mère!

— Oui, reviens demain, Heidi, reviens demain, dit la bonne vieille qui serrait la main de l'enfant dans les siennes, et ne pouvait se décider à la laisser partir.

— Pourquoi as-tu ôté ta belle robe? demanda Brigitte.

— Parce que j'aime mieux arriver ainsi chez le grand-père, sans quoi il ne me reconnaîtrait peut-être plus; toi non plus tu ne m'as pas reconnue avec cette robe.

Brigitte la suivit jusque sur le seuil de la cabane et lui dit encore d'un ton mystérieux :

— Tu aurais bien pu garder ta robe, il t'aurait assez reconnue. Mais, du reste, tu feras bien d'être sur tes gardes; Pierre dit que le Vieux est toujours de mauvaise humeur maintenant et qu'il ne parle plus jamais.

Heidi lui souhaita une bonne nuit et se mit à gravir l'alpe, son panier au bras. Le soleil du soir

illuminait les verts pâturages au-dessus desquels le Căsaplana dressait ses grands champs de neige éblouissante. A chaque pas l'enfant était obligée de s'arrêter pour pouvoir regarder, car, à la montée, elle avait toutes les hautes montagnes derrière elle. Tout à coup une lueur rouge s'étendit sur le gazon à ses pieds; elle se retourna: même dans ses rêves, elle n'avait pas gardé le souvenir d'une pareille magnificence! les pics du Falkniss flamboyaient dans le ciel, les neiges éternelles étaient en feu, et au-dessus d'elles flottaient des nuages roses; l'herbe des pâturages brillait d'une teinte dorée, un éclat incomparable faisait étinceler tous les rochers environnants, et la vallée au loin semblait noyée dans l'or et la lumière. Heidi demeurait immobile au milieu de toute cette splendeur, et des larmes de joie et de ravissement coulaient le long de ses joues; elle joignit les mains, et, regardant au ciel, elle remercia à haute voix le bon Dieu qui l'avait ramenée à la maison et lui avait rendu toutes ces choses si belles, si belles! plus belles encore qu'elle ne l'aurait cru. Elle se sentait si riche, si heureuse, au sein de cette grande magnificence, qu'elle ne trouvait plus de paroles pour remercier assez Dieu. Lorsque la lumière se fut peu à peu éteinte, Heidi se décida enfin à se remettre en route; elle gravit alors le sentier en courant, et bientôt elle put apercevoir le sommet des sapins au-

dessus du toit, puis le toit lui-même, puis le chalet tout entier! et sur le banc était assis le grand-père qui fumait sa pipe! et le vent du soir passant dans les vieux sapins, les faisait gémir et s'incliner sur le chalet! — Heidi accéléra sa course; avant que le grand-père eût eu le temps de bien voir qui approchait, elle s'élanca vers lui, et, jetant son panier à terre, elle entoura le vieillard de ses deux bras, et, dans l'émotion du revoir, ne put qu'articuler à plusieurs reprises:

— Grand-père! grand-père! grand-père!

Le grand-père non plus ne pouvait parler. Pour la première fois depuis des années ses yeux étaient humides, et il dut y passer la main pour essuyer des larmes. Alors il détacha de son cou les bras de l'enfant qui le tenait embrassé, et l'asseyant sur ses genoux, il la considéra un moment en silence.

— Tu es donc revenue à la maison, Heidi? dit-il enfin; comment cela? tu n'as pas trop l'air d'une belle demoiselle! est-ce qu'ils t'ont renvoyée?

— Oh! non, grand-père, répondit-elle vivement; il ne faut pas croire cela; ils étaient tous si bons, Clara, la grand'maman et Mr Sesemann! Mais, vois-tu, grand-père, je ne pouvais presque plus attendre pour revenir vers toi à la maison; et bien des fois j'ai cru que j'étoufferais tant cela m'étranglait; mais

je n'ai rien dit parce que j'aurais été ingrate. Et voilà que tout à coup, un matin, Mr Sesemann m'a appelée de très-bonne heure, — seulement je crois que c'est le docteur qui en était cause, — mais c'est peut-être tout dans la lettre; — et Heidi sauta à terre, chercha au fond du panier la lettre et le rouleau et les mit dans la main du grand-père.

— Ceci t'appartient, dit-il en posant le rouleau sur le banc. — Puis il ouvrit la lettre et la lut jusqu'au bout; quand il eut fini, il la mit, sans mot dire, dans sa poche.

— Crois-tu que tu puisses encore boire du lait avec moi, Heidi? demanda-t-il ensuite en prenant l'enfant par la main pour rentrer dans le chalet. — Mais tiens, prends ton argent, il y a de quoi t'acheter tout un lit et des vêtements pour deux ans au moins.

— Je n'en ai pas besoin, grand-père, répliqua-t-elle; j'ai déjà un lit, et Clara a emballé tant d'habits dans ma malle, que je n'aurai plus jamais besoin d'en acheter.

— Prends-le, prends-le, et mets-le dans l'armoire; tu trouveras bien à l'employer une fois ou l'autre.

Heidi obéit et suivit le grand-père dans le chalet. Dans sa joie de retrouver toutes choses au même endroit, elle courait, gambadait dans tous les coins, et

bien vite elle grimpa l'échelle; mais arrivée en haut, elle s'arrêta soudain et s'écria d'un ton très désappointé:

— Oh! grand-père, je n'ai plus de lit!

— Il se retrouvera assez, répondit-il d'en bas. Je ne savais pas que tu voulais revenir. Maintenant descends boire ton lait!

Heidi descendit et s'assit sur sa haute chaise à son ancienne place; elle saisit sa tasse à deux mains et but si avidement qu'on aurait pu croire qu'elle n'avait jamais rien goûté d'aussi délicieux; puis elle reposa la tasse sur la table en poussant un long soupir de soulagement, et dit:

— Grand-père, il n'y a rien au monde d'aussi bon que notre lait!

Soudain un coup de sifflet aigu retentit à peu de distance; Heidi s'élança comme une flèche hors du chalet. C'était tout le troupeau des chèvres qui redescendait des hauteurs en sautant et gambadant. Pierre était au milieu de ses bêtes; dès qu'il aperçut Heidi, il s'arrêta court et demeura comme enraciné à la même place en la regardant fixement et sans dire une parole. Heidi lui cria: —

— Bonsoir, Pierre! — et s'élança au milieu des chèvres; — Blanchette! Brunette! me reconnaissez-vous?

Les chèvres avaient sans doute tout de suite re-

connu sa voix, car elles vinrent frotter leur tête contre elle en bêlant de joie. Heidi les appela l'une après l'autre par leurs noms, et toutes se précipitèrent vers elle en se bousculant; l'impatiente Linotte sauta par-dessus deux autres chèvres pour arriver plus vite, et la timide Bellette elle-même repoussa d'un coup de cornes assez déterminé le Grand Turc qui demeura tout surpris de cette hardiesse et leva sa barbe en l'air pour bien montrer que c'était lui.

Heidi était hors d'elle de joie en retrouvant toutes ses anciennes compagnes; elle serrait à chaque instant dans ses bras la tendre petite Bellette et caressait l'impétueuse Linotte; si bien que les chèvres, à force de tendresse et de démonstrations, la firent reculer jusque tout près de Pierre qui était resté immobile à la même place.

— Descends, Pierre, viens donc ma dire bonsoir! lui cria Heidi.

— Tu es revenue? réussit-il enfin à dire au comble de la stupéfaction; alors il s'approcha, prit la main que Heidi lui tendait depuis longtemps et demanda tout de suite comme autrefois tous les soirs en rentrant du pâturage:

— Reviendras-tu demain?

— Non, pas demain, parce que je vais chez la grand'mère; mais peut-être après-demain.

— Tant mieux que tu sois revenue, dit Pierre en

tordant sa figure dans tous les sens pour témoigner sa satisfaction. Puis il voulut se remettre en route, mais jamais ses chèvres ne lui avaient donné autant de mal, car à peine fut-il parvenu à force d'appels et de menaces à les réunir autour de lui, qu'elles se retournèrent tout à coup pour courir après Heidi qui s'éloignait avec Brunette et Blanchette, un bras passé autour du cou de chacune d'elles. Elle fut obligée d'entrer dans la petite étable avec ses deux chèvres et de fermer la porte sur elle, sans quoi Pierre n'aurait jamais pu partir avec son troupeau.

Un instant après, lorsque Heidi rentra dans le chalet, elle trouva son lit installé à l'ancienne place; le tas de foin était bien épais et tout parfumé, car il venait d'être récolté, et par-dessus, le grand-père avait soigneusement étendu les draps bien propres. Heidi s'y étendit avec délice et dormit comme elle ne l'avait pas fait depuis une année entière. Pendant la nuit, le grand-père quitta au moins dix fois sa couche pour monter l'échelle et écouter si l'enfant dormait et n'était point agitée; il tâta au-dessus de son lit pour s'assurer que le foin dont il avait bouché la lucarne tenait bien et ne laisserait plus pénétrer les rayons de la lune. Mais Heidi dormit tout d'un trait et ne fit pas un seul pas hors de son lit; le désir ardent qui lui avait si longtemps brûlé le cœur était maintenant satisfait:

elle avait revu les rochers et les montagnes au soleil couchant, elle avait entendu le vent gémir dans les vieux sapins, elle était chez le grand-père, sur l'alpe!

Chapitre XIV.

Le Dimanche, quand les cloches sonnent.

Heidi était sous les sapins et attendait le grand-père qui devait descendre avec elle pour aller chercher la malle pendant qu'elle serait chez la grand'mère. L'enfant ne pouvait presque plus attendre le moment de retourner auprès de la grand'mère et de lui demander si elle avait trouvé les petits pains bien bons; cependant le temps ne lui paraissait pas long, car elle ne pouvait se lasser d'entendre au-dessus de sa tête le frémissement familier des vieux sapins et de respirer à longs traits les senteurs du pâturage où les petites fleurs d'or étincelaient dans l'herbe verte. Le grand-père sortit enfin du chalet, jeta encore un coup d'œil à l'entour et dit d'un ton satisfait:

— C'est bien, nous pouvons aller.

C'est que c'était un samedi, et ce jour-là le grand-père nettoyait et mettait tout en ordre dans le chalet, à l'étable et partout à l'entour. C'était son habitude,

et cette fois il y avait consacré la matinée pour pouvoir sortir avec Heidi tout de suite après le dîner; aussi tout était-il bien en ordre et à son entière satisfaction.

Arrivés à la cabane de Pierre, ils se séparèrent, et Heidi bondit dans la chambre. La grand'mère avait déjà reconnu son pas et s'écria pleine de joie, quand elle entra:

— Te voilà, mon enfant? Tu reviens vers moi?

Puis, saisissant la main de Heidi, elle la tint bien serrée dans les siennes comme si elle craignait encore qu'on ne vînt la lui ravir. Ensuite il lui fallut dire comment elle avait trouvé les petits pains; elle avait été si réconfortée, dit-elle, qu'elle se trouvait plus forte qu'elle ne l'avait été depuis bien longtemps. La mère de Pierre ajouta que la grand'mère n'avait voulu manger qu'un petit pain entre la veille et le jour même, dans sa crainte de les avoir trop vite finis, mais qu'elle reprendrait certainement des forces si elle en mangeait un chaque jour pendant toute une semaine. Heidi écouta attentivement ce que disait Brigitte et demeura un certain temps pensive. — Enfin elle avait trouvé le moyen!

— Je sais bien ce que je ferai, grand'mère! s'écria-t-elle joyeusement; j'écrirai une lettre à Clara et elle m'enverra sûrement encore autant de petits pains qu'il y en a là, ou peut-être même deux fois

plus, car j'en avais déjà un grand tas dans mon armoire, et quand on me les a pris, Clara a dit qu'elle m'en rendrait autant que j'en avais; et je suis sûre qu'elle le fera!

— Ah! quelle bonne idée! répondit Brigitte. Mais pourtant, pense un peu, ils deviendraient tout durs! Si seulement on avait de temps en temps un sou de trop! le boulanger de Dörfli en fait aussi comme ceux-ci, mais c'est déjà à peine si je peux payer notre pain noir.

Cette fois un éclair de joie illumina le visage de Heidi.

— Oh! grand'mère, j'ai une masse d'argent! s'écria-t-elle en sautant de joie. Maintenant je sais ce que j'en ferai! Tu auras tous, tous les jours un petit pain frais, et le dimanche deux, et Pierre pourra les apporter de Dörfli.

— Non, non, enfant, répliqua la grand'mère; cela ne peut pas se faire ainsi; tu n'as pas reçu cet argent pour cela. Il faut le donner au grand-père, et il te dira bien ce que tu dois en faire.

Mais Heidi ne se laissa pas détourner de son idée; elle sautait tout le tour de la chambre en répétant:

— Maintenant la grand'mère mangera chaque jour un petit pain et elle reprendra des forces, et — oh! grand'mère! s'interrompit-elle tout à coup avec un redoublement de bonheur; si tu redevenais tout à

fait bien portante, tu pourrais sans doute de nouveau voir clair; c'est peut-être parce que tu es faible, que tu ne vois pas!

La grand'mère garda le silence pour ne pas troubler le bonheur de l'enfant.

Au milieu de ses gambades, Heidi aperçut tout à coup le vieux livre de cantiques et une nouvelle idée lui traversa l'esprit:

— Grand'mère, à présent je sais très bien lire; veux-tu que je te lise un cantique dans ton vieux livre?

— Oh! oui, répondit la grand'mère joyeusement surprise. Est-il bien possible que tu saches lire, enfant?

Heidi grimpa sur une chaise et prit le livre en soulevant un nuage de poussière, car il y avait longtemps qu'il n'avait été descendu de la tablette; elle l'épousseta soigneusement, s'assit sur un tabouret à côté de la grand'mère et lui demanda ce qu'elle devait lui lire.

— Ce que tu voudras, enfant, ce que tu voudras, répondit-elle, et poussant le rouet un peu de côté, elle se prépara à écouter avidement la lecture.

Heidi feuilletait le livre et de temps en temps lisait tout bas une ligne.

— Voici quelque chose où l'on parle du soleil, grand'mère; je m'en vais te le lire.

Et elle commença, en s'animant toujours plus à mesure qu'elle lisait:

Le soleil reparaît,
Et dans ces lieux renaît
La lumière et la vie.
Sa joyeuse clarté
Ramène la gaîté
Dans mon âme ravie.

Je goûtais le repos,
Maintenant tout dispos
Je rouvre la paupière,
Et me lève joyeux
Pour contempler des cieux
La radieuse lumière.

A mes regards s'étend
Cet ouvrage éclatant
Par où Dieu nous révèle
Sa suprême grandeur,
Sa gloire, sa splendeur,
Sa puissance éternelle.

C'est l'image des lieux
Où tous les bienheureux
Contempleront sa face,
Lorsque, mourant en paix,
Ils auront pour jamais
Fui ce monde qui passe.

Tout nous quitte ici bas,
Mais Dieu ne change pas,
Lui seul est immuable.

Sa sainte volonté
Est dans l'éternité
Un roc inébranlable.

Il guérit de nos cœurs
Les mortelles douleurs
Par sa grâce infinie.
Son salut à jamais
Nous procure la paix
Et nous donne la vie.

Misères et chagrin
Bientôt auront pris fin.
Après tous les orages
La mer s'apaisera
Et le soleil luira
Sur d'éternels rivages.

Déjà je crois le voir,
Je vis de cet espoir
Pour le temps qui me reste:
Après tous mes travaux
J'aurai joie et repos
Dans le jardin céleste!

La grand'mère écoutait les mains jointes, et une expression de joie indicible telle que Heidi ne la lui avait jamais vue, illuminait son visage, quoique des larmes coulassent le long de ses joues. Lorsque l'enfant se tut, elle lui demanda d'un ton suppliant:

— Oh! encore une fois, Heidi! lis-moi encore:

Misères et chagrin
Bientôt auront pris fin.

L'enfant recommença volontiers, car elle aimait elle-même à relire ces paroles:

Misères et chagrin
Bientôt auront pris fin.
Après tous les orages
La mer s'apaisera
Et le soleil luira
Sur d'éternels rivages.

Déjà je crois le voir!
Je vis de cet espoir
Pour le temps qui me reste:
Après tous mes travaux
J'aurai joie et repos
Dans le jardin céleste!

— Oh! Heidi! il fait clair maintenant, il fait clair dans mon cœur! Quel bien tu m'as fait, Heidi!

La grand'mère répéta plusieurs fois de suite ces paroles qui exprimaient sa joie, et Heidi rayonnait de bonheur en regardant la grand'mère qu'elle n'avait jamais vue ainsi: ce n'étaient plus ses traits vieillis et son air lamentable, mais une expression de joie et de gratitude était répandue sur son visage et elle semblait regarder en haut, comme si elle contemplait déjà avec de nouveaux yeux le beau jardin céleste.

Soudain on frappa à la fenêtre et Heidi aperçut le grand-père qui lui faisait signe de le rejoindre. Elle obéit promptement après avoir promis à la grand'mère de revenir le lendemain; même si elle montait à l'alpage avec Pierre, elle redescendrait vers le milieu du jour; car la pensée de pouvoir maintenant redonner de la joie à la grand'mère et lui faire voir clair, allait être dès lors son plus grand bonheur, beaucoup plus grand encore que celui d'être au pâturage avec les chèvres, les fleurs et le brillant soleil.

Brigitte lui courut après jusque sur le seuil pour lui rendre sa robe et son chapeau. Elle prit la robe sur son bras, car, pensa-t-elle, le grand-père la reconnaîtrait bien maintenant; mais elle refusa obstinément de reprendre le chapeau en assurant Brigitte qu'elle le lui laissait volontiers, car elle ne le mettrait plus jamais sur sa tête.

Heidi était tellement pleine de tout ce qui s'était passé, qu'elle commença tout de suite à en faire part au grand-père; elle lui raconta qu'on pourrait aller tous les jours chercher les petits pains à Dörfli pour la grand'mère, si on avait de l'argent; que tout à coup la grand'mère avait vu clair et s'était sentie si bien et si heureuse! Et quand elle eut fini tous ses récits, elle revint à sa première idée et ajouta avec conviction:

— N'est-ce pas, grand-père, même si la grand'-mère ne veut pas, tu me donneras bien tout l'argent du rouleau pour que je puisse donner à Pierre tous les jours un sou pour les petits pains, et le dimanche deux?

— Mais le lit, Heidi? demanda à son tour le grand-père; ce ne serait pas mauvais que tu eusses un bon lit; il resterait encore assez d'argent pour beaucoup de petits pains.

Cependant Heidi ne laissa aucun repos au grand-père, et tâcha de lui persuader qu'elle dormirait bien mieux sur son lit de foin que dans son lit de plume de Francfort; elle le supplia avec tant d'instance, qu'il finit par dire:

— Cet argent est à toi, fais-en ce que tu voudras; il y a de quoi acheter à la grand'mère des petits pains pendant bien des années!

Heidi poussa des cris d'allégresse:

— Oh! quel bonheur! elle ne mangera plus jamais du pain dur et noir; et maintenant, oh! grand-père, il fait si beau! jamais il n'a fait si beau depuis que nous vivons! — et Heidi tenant toujours la main du grand-père, sautait et poussait des cris de joie, semblable à un oiseau qui lance sa gaie chanson dans les airs. Mais soudain elle redevint sérieuse et dit:

— Oh! si le bon Dieu avait fait sur-le-champ

ce que je lui demandais de toutes mes forces, ce ne serait pas si beau maintenant! je serais revenue tout de suite, et n'aurais apporté que quelques petits pains à la grand-mère, et je n'aurais pas pu lui lire ce qui lui fait du bien. Mais le bon Dieu a tout arrangé bien mieux que je ne pouvais moi-même; la grand'maman me l'avait bien dit, et maintenant c'est réellement arrivé! Oh! que je suis contente que le bon Dieu n'ait pas fait ce que je demandais quand je le priais tant et que je me désolais! — A présent, je prierai toujours comme la grand'maman l'a dit, en remerciant le bon Dieu; et s'Il ne fait pas tout de suite ce que je lui demande, je penserai: „C'est sûrement comme à Francfort, le bon Dieu a décidé quelque chose de beaucoup meilleur. Mais nous prierons tous les jours, n'est-ce pas, grand-père, et nous ne l'oublierons jamais, afin que le bon Dieu ne nous oublie pas non plus.

— Et pourtant, il y en a qui l'oublient! murmura le grand-père.

— Oh! alors, ils ne sont pas heureux; le bon Dieu les oublie aussi et les laisse aller, et quand ils sont malheureux et qu'ils se plaignent, personne n'a pitié d'eux parce qu'on dit qu'ils ont abandonné Dieu les premiers, c'est pourquoi Il les laisse aller où ils veulent au lieu de les aider.

— C'est vrai, Heidi, d'où sais-tu cela?

— La grand'maman me l'a dit, et elle m'a tout expliqué.

Le Vieux marcha quelque temps en silence. Puis il reprit à haute voix, comme se parlant à lui-même :

— Une fois que c'est comme ça, c'est comme ça ! personne ne peut retourner en arrière, et celui que Dieu a oublié est bien oublié.

— Oh ! non, grand-père ; on peut retourner, c'est aussi la grand'maman qui me l'a dit ; c'est justement comme ça dans la belle histoire de mon livre — mais tu ne la sais pas, — quand nous serons à la maison, tu verras bien comme l'histoire est belle !

Dans son empressement Heidi accéléra le pas pour gravir le dernier bout du sentier ; dès qu'ils furent en haut, elle lâcha la main du grand-père et entra en courant dans le chalet. Le Vieux déposa à terre la corbeille dans laquelle il avait jeté pêle-mêle la moitié du contenu de la malle qu'il aurait été trop difficile de monter. Puis il s'assit tout pensif sur le banc devant la maison. Heidi reparut bientôt, son grand livre sous le bras.

— Oh ! tu es déjà assis, grand-père, tant mieux ! dit-elle ; d'un bond elle s'installa à ses côtés et n'eut pas besoin de chercher l'histoire, car elle l'avait lue et relue si souvent que le livre s'ouvrait de lui-même à cette place. Elle commença alors, en s'absorbant

de plus en plus dans sa lecture, l'histoire du fils qui était très heureux chez lui où il paissait les belles vaches et les beaux moutons de son père, dans une grande prairie, appuyé sur sa houlette et vêtu d'habits magnifiques, et où il pouvait regarder le coucher du soleil comme on le voyait sur la gravure. Mais voilà qu'un jour il avait voulu avoir ce qui lui revenait de sa fortune pour pouvoir être son propre maître; et après l'avoir réclamé à son père, il s'était enfui et avait tout dépensé! Et quand il n'avait plus rien eu du tout, il avait été obligé d'entrer comme domestique chez un paysan où il n'y avait pas de beaux troupeaux comme chez son père, mais seulement des cochons qu'il devait garder; ses habits n'étaient plus que des haillons, et il n'avait à manger qu'un peu des fruits sauvages dont se nourrissaient les cochons. Alors il s'était rappelé combien il avait été heureux à la maison, combien son père avait été bon pour lui et combien, lui, avait été ingrat envers son père; et il s'était mis à pleurer de remords et de regrets. Puis il s'était dit: „J'irai vers mon père, je lui demanderai pardon, et je lui dirai: Mon père, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils; laisse-moi être un de tes mercenaires.“ Et comme il était encore bien loin de la maison, le père le vit et sortit en courant, — et que penses-tu qui vient maintenant, grand-père? demanda Heidi en s'inter-

rompant dans sa lecture; crois-tu que le père était encore fâché et lui a crié: „Je te l'avais bien dit?“ — Ecoute à présent ce qui vient: „Son père le vit et fut ému de compassion, il courut se jeter à son cou et le baisa. Le fils lui dit: Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Mais le père dit à ses serviteurs: Apportez la plus belle robe et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds. Amenez le veau gras et tuez-le; mangeons et réjouissons-nous, car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir.“ — N'est-ce pas une belle histoire? demanda Heidi en voyant que le grand-père restait silencieux, tandis qu'elle s'était attendue à l'entendre exprimer son admiration.

— Oui, Heidi, l'histoire est belle! répondit-il; mais son expression était si grave que l'enfant se tut et se mit à regarder ses gravures. Elle poussa encore tout doucement le livre sous les yeux du grand-père et dit:

— Regarde comme il est bien, maintenant! — et elle désigna du doigt l'image où le fils, de retour à la maison paternelle, est assis, dans de beaux vêtements, à côté de son père dont il est redevenu le fils.

Plus tard, lorsque Heidi dormait déjà du plus profond sommeil, le grand-père monta doucement la petite échelle; il posa sa lampe à côté du lit de Heidi de manière que la lumière éclairât la petite dormeuse. Celle-ci reposait doucement, les mains jointes, car elle n'avait pas oublié de prier; sur son petit visage était répandue une expression de paix et de bienheureuse confiance qui devait parler au grand-père, car longtemps, longtemps encore il resta là, debout, sans remuer, le regard toujours fixé sur l'enfant endormie. Puis, il joignit aussi les mains, et penchant la tête, il dit à demi-voix:

— Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils! — Et deux grosses larmes coulèrent lentement le long des joues du vieillard.

Quelques heures plus tard, quand le jour venait de renaître, le Vieux de l'alpe était debout devant son chalet et regardait avec des yeux brillants ce qui l'entourait. Le dimanche matin resplendissait sur les montagnes; des vallées environnantes montait le son lointain de quelques cloches; tandis qu'en haut, dans les sapins, les oiseaux chantaient leur hymne du matin. Le grand-père rentra dans le chalet.

— Viens, Heidi! cria-t-il au bas de l'échelle; le soleil est déjà là! mets une bonne robe; nous irons ensemble à l'église.

Heidi ne fut pas longue à s'habiller: il fallait se dépêcher d'obéir à un appel aussi nouveau de la part du grand-père; elle descendit donc bientôt, vêtue de sa jolie robe de Francfort. Mais elle s'arrêta court en face du grand-père et le regarda pleine d'étonnement.

— Oh! grand-père! je ne t'ai jamais vu comme ça! s'écria-t-elle enfin. Tu n'as jamais mis cet habit avec les boutons d'argent. Oh! tu es tellement beau dans ton habit du dimanche!

Le vieillard regardait l'enfant en souriant d'un air content:

— Toi aussi, dit-il, tu es belle dans ta robe; allons, maintenant!

Il prit Heidi par la main, et tous deux commencèrent à descendre la montagne. De toutes parts montait le joyeux carillon des cloches du dimanche, qui leur arrivait toujours plus plein, plus sonore à mesure qu'ils descendaient; Heidi écoutait avec ravissement et disait:

— Entends-tu, grand-père? C'est comme une grande, grande fête!

A Dörfli, presque tout le monde était déjà à l'église et on commençait justement à chanter, lorsque le grand-père entra avec Heidi et s'assit au dernier banc derrière toute l'assemblée. Mais au milieu du chant, celui qui était assis à côté de lui poussa du

coude son voisin en disant: „As-tu vu? Le Vieux de l'alpe!“ — Celui qui avait reçu cette communication la passa aussi à son voisin, et ainsi de suite, si bien qu'en très-peu de temps, ce fut un murmure général dans toute l'église: „Le Vieux de l'alpe! Le Vieux de l'alpe!“

Presque toutes les femmes aussi voulurent se retourner au moins une fois pour voir, ce qui les fit sortir un peu du ton, et le chantre eut toute la peine du monde à maintenir la mélodie. Mais dès que le pasteur eut commencé à prêcher, toute distraction cessa, car il y avait dans ses paroles de tels accents de louanges et d'actions de grâce que tous les auditeurs en furent saisis: c'était comme si une grande joie leur était arrivée à tous. Lorsque le service divin fut terminé, le Vieux de l'alpe sortit en tenant l'enfant par la main, et se dirigea vers la cure; tous ceux qui sortirent en même temps ou qui étaient déjà dehors le regardèrent s'en aller, et la plupart le suivirent de loin pour voir s'il entrerait vraiment à la cure, ce qu'il fit en effet. Des groupes se formèrent aussitôt et l'on commenta avec la plus grande animation un événement aussi inouï que l'apparition du Vieux de l'alpe à l'église. Les regards étaient fixés avec curiosité du côté de la porte de la cure, et tous se demandaient comment le Vieux en sortirait, si ce serait en colère et en se disputant, ou

bien en paix avec Monsieur le pasteur, car on ne pouvait pas savoir ce qui avait fait descendre le Vieux ce jour-là et ce que cela signifiait. — Cependant une nouvelle disposition commença à se manifester chez beaucoup d'entre eux; l'un se mit à dire:

— Après tout, le Vieux de l'alpe n'est peut-être pas si terrible qu'on le fait; on n'a qu'à voir comme il tient soigneusement la petite par la main.

Un autre continua:

— C'est bien ce que j'ai toujours dit, et il n'irait pas trouver Monsieur le pasteur s'il était si méchant au fond, il en aurait peur; on exagère souvent beaucoup.

Le boulanger arriva à son tour:

— N'est-ce pas ce que je vous ai dit, le tout premier? Depuis quand une enfant qui a à boire, à manger et toutes choses à sa fantaisie, laisserait-elle là tout ce bien-être pour revenir vivre chez un grand-père, si celui-ci était sauvage et méchant et qu'elle eût peur de lui?

Cette disposition bienveillante à l'égard du Vieux de l'alpe prit bientôt le dessus dans tous les groupes, d'autant plus que les femmes s'étaient approchées à leur tour pour raconter une fois de plus ce qu'elles tenaient de Pierre le chevrier et de la grand'mère qui représentaient le Vieux comme tout à fait différent de ce qu'on le croyait en général;

et de plus en plus il sembla aux habitants de Dörfli qu'ils étaient rassemblés pour souhaiter la bienvenue à un ancien ami qui leur aurait manqué depuis longtemps.

Pendant ce temps, le Vieux de l'alpe était entré à la cure et avait frappé à la porte du cabinet du pasteur. Celui-ci ouvrit et s'avança au-devant de lui sans témoigner aucune surprise comme on aurait pu le croire; on aurait dit au contraire qu'il l'attendait; il paraît que son apparition inaccoutumée à l'église ne lui avait pas échappé. Il saisit la main du vieillard et la secoua à plusieurs reprises avec la plus grande cordialité, tandis que le Vieux de l'alpe restait silencieux ne pouvant pas au premier moment articuler un seul mot, car il ne s'était pas attendu à un accueil anssi cordial. Il se remit enfin et dit:

— Je viens pour prier Monsieur le pasteur de vouloir bien oublier les paroles que je lui ai dites là-haut, et qu'il ne me garde pas rancune si j'ai été récalcitrant à ses bienveillants conseils. Monsieur le pasteur avait raison en tout, et moi j'avais tort; mais maintenant je suivrai le conseil de Monsieur le pasteur et je viendrai reprendre mes quartiers d'hiver à Dörfli, car l'enfant ne peut pas passer là-haut la saison rigoureuse, elle est trop délicate; et si les gens d'ici me regardent de côté comme un homme

dont on a à se méfier, — eh bien, je n'ai pas mérité mieux, et Monsieur le pasteur en tout cas n'en fera pas autant.

Les bons yeux du pasteur brillaient de joie. Il saisit encore une fois la main du vieillard, et la serrant dans les siennes il dit avec attendrissement:

— Voisin, vous avez été à la bonne église avant de descendre à la mienne; je m'en réjouis; et vous n'aurez pas à vous repentir de venir vivre au milieu de nous; vous serez en tous temps le bienvenu chez moi en qualité d'ami et de voisin, et je me propose de passer gaiement plus d'une soirée d'hiver avec vous, car j'apprécie et j'aime votre société, et nous trouverons aussi de bons amis pour cette petite.

En disant ces mots, le pasteur caressa affectueusement les cheveux crêpus de Heidi et la prit par la main pour reconduire le grand-père; ce ne fut que devant la porte d'entrée qu'il prit congé d'eux, et tous les gens qui étaient là purent voir le pasteur serrer encore une fois la main au Vieux de l'alpe comme à un ami dont il n'aurait pu se séparer qu'avec peine. Mais à peine la porte se fut-elle refermée sur le pasteur que toute cette assemblée s'avança avec empressement au-devant du Vieux de l'alpe; chacun voulait être le premier, et tant de mains lui furent tendues à la fois qu'il ne savait plus laquelle serrer. L'un lui criait:

— Cela me fait bien plaisir que vous reveniez une fois au milieu de nous, Vieux!

Et un autre: — Il y a longtemps que j'aurais voulu de nouveau causer un peu avec vous!

Le tumulte ne fit qu'augmenter lorsque, à tout cet empressement et à toutes ces aimables salutations, le Vieux répondit qu'il songeait à rentrer à Dörfli pour y passer l'hiver avec ses vieilles connaissances; on aurait dit alors que le Vieux de l'alpe était la personnalité favorite de tout le hameau, dont on avait été longtemps privé au détriment de chacun. La plupart des assistants accompagnèrent le grand-père et l'enfant jusque bien au-delà des dernières maisons, et en prenant congé de lui chacun voulut recevoir l'assurance que le Vieux s'arrêterait un moment chez lui la prochaine fois qu'il viendrait à Dörfli. Tandis qu'ils redescendaient tous la montagne, le vieillard debout et immobile les suivit longtemps des yeux; son visage était éclairé d'un chaud reflet intérieur comme si, chez lui, le soleil luisait du dedans au dehors. Heidi ne se lassait pas de le regarder lui dit toute réjouie:

— Grand-père, aujourd'hui tu deviens toujours plus beau! jamais tu n'as été comme ça!

— Crois-tu? répondit-il en souriant. Oui, et vois-tu, Heidi, aujourd'hui je suis mieux que tu ne peux le comprendre et que je ne l'ai mérité; car cela

fait tant de bien d'être en paix avec Dieu et avec les hommes! Dieu a été bon envers moi lorsqu'Il t'a envoyée sur l'alpe.

Arrivé près de la cabane du chevrier, le grand-père ouvrit la porte et entra:

— Je vous salue, grand'mère, dit-il aussitôt; je crois qu'il faudra nous remettre à raccommoder un peu par là avant qu'arrivent les vents d'automne.

— Oh! est-ce possible! C'est le Vieux de l'alpe! s'écria la grand'mère joyeusement surprise; et j'ai vécu jusqu'à ce jour! et je pourrai enfin vous remercier pour tout le bien que vous nous avez fait! Que Dieu vous le rende! Que Dieu vous le rende!

Tremblante de joie, la grand'mère tendit sa main que le grand-père secoua cordialement; elle retint la sienne et continua:

— J'ai encore dans le cœur une prière à vous adresser; — si jamais je vous ai fait quelque tort, ne m'en punissez pas en laissant de nouveau partir Heidi avant que je repose là en bas, près de l'église! Oh! vous ne savez pas ce que cette enfant est pour moi! dit-elle en serrant contre elle Heidi qui se tenait à ses côtés.

— Il n'y a pas de risque, grand'mère, répondit-il pour la rassurer; je ne vous punirai ni vous ni moi de la sorte; nous resterons tous ensemble maintenant, et Dieu veuille que ce soit pour longtemps!

Brigitte tira alors le Vieux à l'écart dans un coin de la chambre et lui montra le beau chapeau à plumes en lui racontant ce qui s'était passé, et ajoutant qu'elle n'accepterait naturellement pas une chose pareille d'une enfant.

Mais le grand-père jeta sur sa petite Heidi un regard de satisfaction et répondit:

— Le chapeau lui appartient, et si elle ne veut plus le mettre, elle a raison; puisqu'elle vous l'a donné, gardez-le seulement!

Ce jugement inattendu enchanta Brigitte.

— Il vaut certainement plus de dix francs, regardez! — et dans sa joie elle levait le chapeau en l'air. — Quelles bénédictions cette Heidi a pourtant rapportées de Francfort! J'ai déjà pensé plus d'une fois que je ferais peut-être bien d'envoyer Pierre à Francfort pour quelque temps; qu'en pensez-vous, grand-père?

Le grand-père eut une expression malicieuse dans les yeux. Il fut d'avis que cela ne pourrait pas faire de mal à Pierre, mais qu'il fallait pour cela attendre une bonne occasion. Dans ce moment même le personnage en question ouvrit brusquement la porte après l'avoir heurtée si fort avec la tête que toute la maison en avait tremblé; il fallait qu'il fût bien pressé! Haletant et hors d'haleine, il s'arrêta au milieu de la chambre et tendit une lettre. C'était

un événement qui ne s'était encore jamais passé: une lettre adressée à Heidi et qu'on lui avait remise au bureau de poste de Dörfli! Tous s'assirent en suspens autour de la table, et Heidi ayant ouvert sa lettre la lut à haute voix sans hésitation. Elle était de Clara Sesemann. Elle racontait à Heidi que depuis son départ tout était si ennuyeux dans la maison qu'elle n'y tiendrait pas longtemps; aussi avait-elle supplié son père jusqu'à ce qu'il eût fixé le voyage à Ragaz pour l'automne prochain, et la grand'maman viendrait aussi parce qu'elle voulait aller voir Heidi et le grand-père sur l'alpe. De plus, la grand'maman faisait dire à Heidi qu'elle avait eu raison de vouloir porter les petits pains à la grand'mère, et pour qu'elle ne les mangeât pas tout secs, elle allait recevoir du café qui était déjà en route; elle ajoutait que Heidi devrait la mener chez la grand'mère quand elle viendrait sur l'alpe, en automne.

Ces nouvelles causèrent tant de joie et de surprise, et il y avait tant à dire et à demander puisque chacun était intéressé dans l'affaire, que le grand-père lui-même ne remarqua pas l'heure avancée; ils étaient tous si gais et si heureux à la perspective des jours à venir et surtout de la joie que leur procurait leur réunion présente, que la grand'mère s'écria:

— Pourtant, ce qu'il y a de plus beau, c'est de retrouver un ancien ami qui vient vous serrer la

main comme autrefois; cela laisse dans le cœur le sentiment consolant que nous retrouverons une fois tout ce que nous aimons. Vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas, grand-père? et la petite déjà demain?

La grand'mère en reçut la promesse scellée par une poignée de main. Mais c'était le moment de se séparer, et le grand-père reprit avec Heidi le chemin de l'alpe. Les mêmes cloches qui, le matin, les avaient appelés de toutes les vallées environnantes, les accompagnèrent encore de leur paisible sonnerie du soir jusqu'à ce qu'ils atteignissent de chalet qui resplendissait d'un air de fête au soleil couchant.

Lorsque la grand'maman viendra en automne, il y aura bien sûr encore plus d'une joie et plus d'une surprise en réserve pour Heidi comme pour la grand'-mère; et un véritable lit finira bien aussi par prendre le chemin de la fenière, car il suffit que la grand'-maman pénètre quelque part pour que toutes choses entrent dans l'ordre désirable, au dehors comme au dedans.

Imprimerie de F. A. Perthes à Gotha.

GOTHA. — IMPRIMERIE DE F. A. PERTHES.